


U d'of OTTAWA

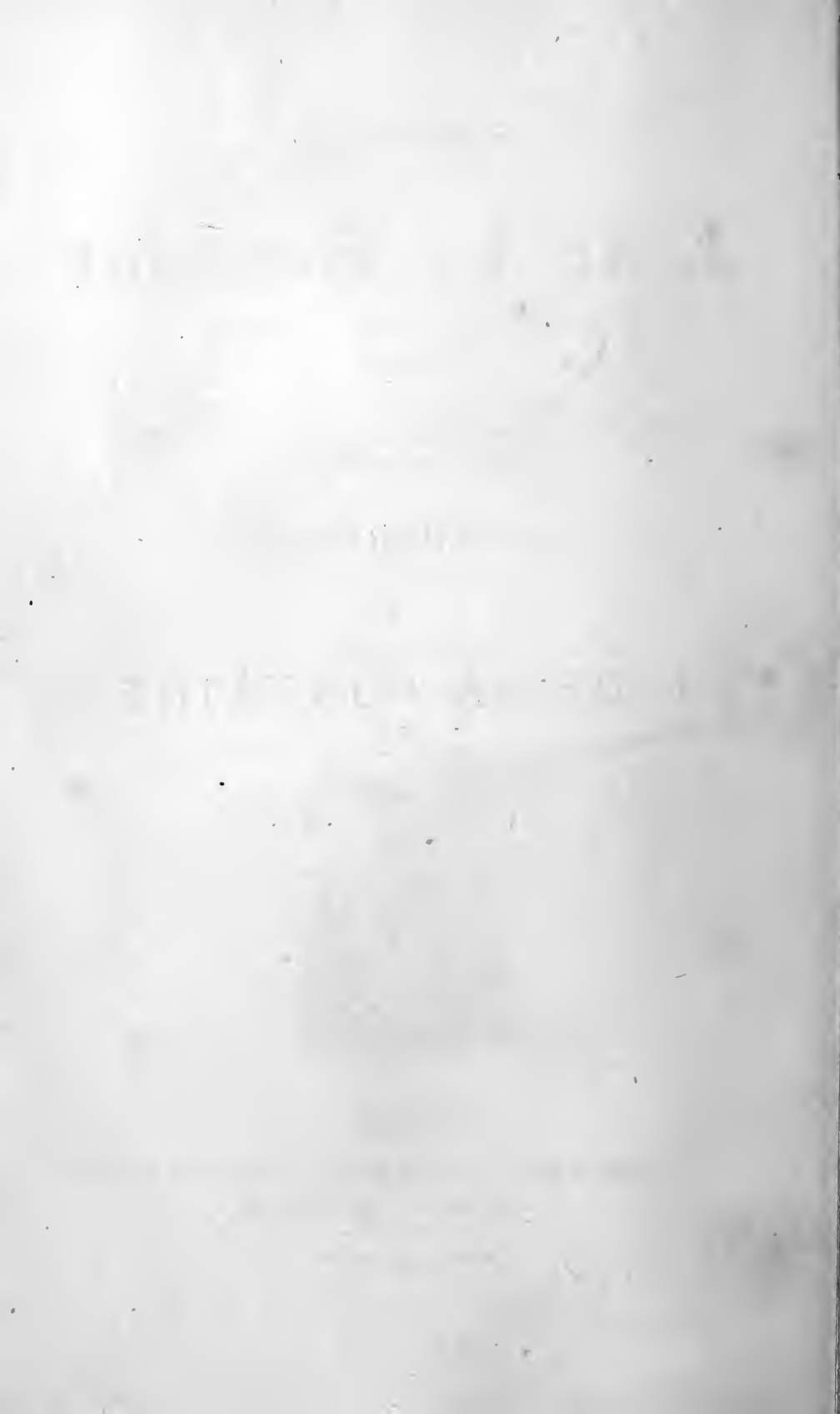


39003003330023



Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa

ŒUVRES  
DE  
J. DE LA FONTAINE





OEUVRES  
DE  
J. de La Fontaine

D'APRÈS LES TEXTES ORIGINAUX

SUIVIES

*d'une Notice sur sa Vie & ses Ouvrages,  
d'une Étude bibliographique, de Notes, de Variantes  
& d'un Glossaire*

PAR

ALPHONSE PAULY

de la Bibliothèque Nationale

---

CONTES

TOME PREMIER



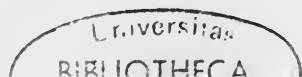
PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

31, PASSAGE CHOISEUL, 31

---

M DCCC LXXV



LIBRARY

THE J. L. FOUNDRY

NEW YORK

1877

THE J. L. FOUNDRY

NEW YORK

1877

THE J. L. FOUNDRY

NEW YORK

1877

PQ

1809

.A1

1877

V.1

# CONTES

ET

## NOUVELLES

*EN VERS.*

*De M. DE LA FONTAINE.*



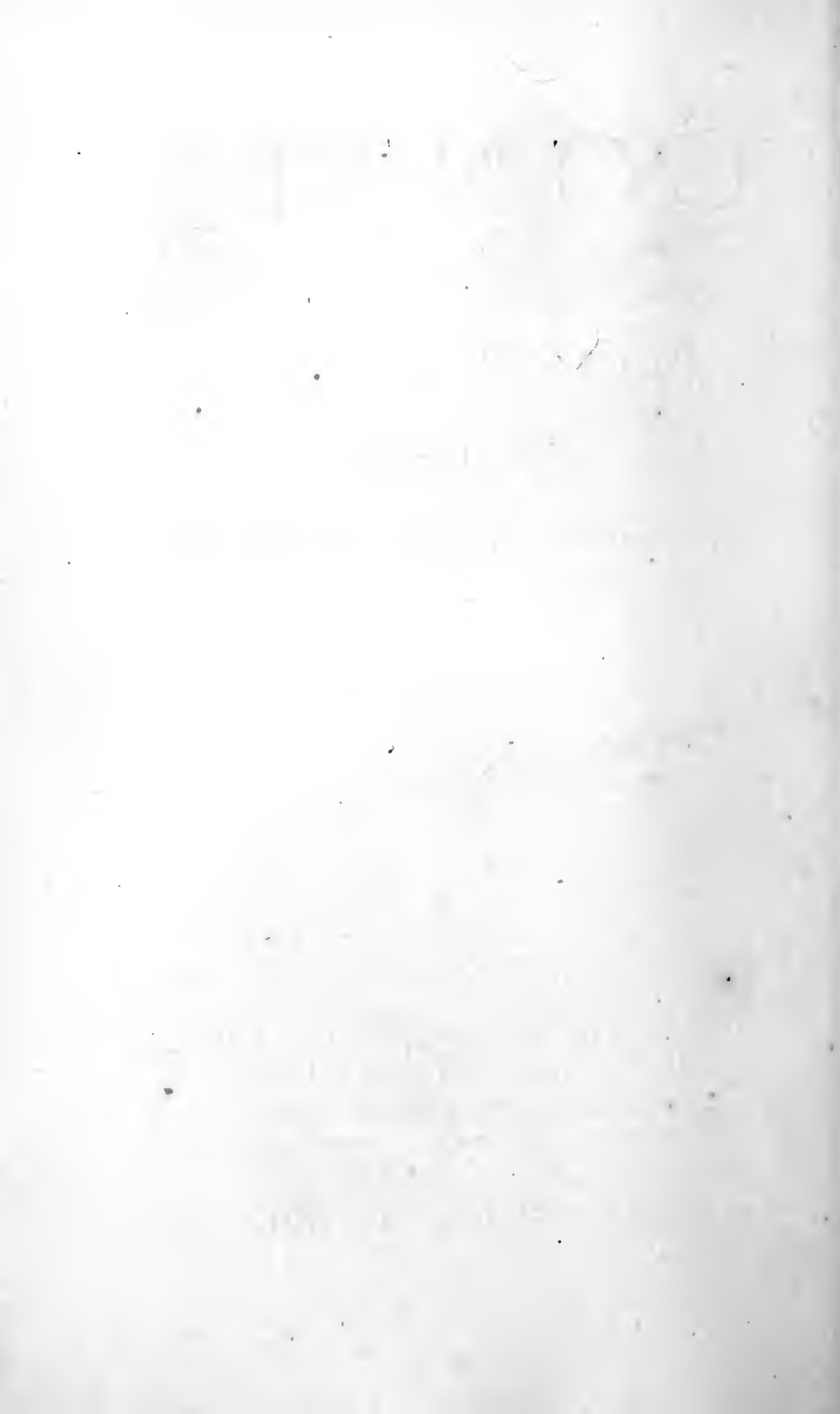
A PARIS,

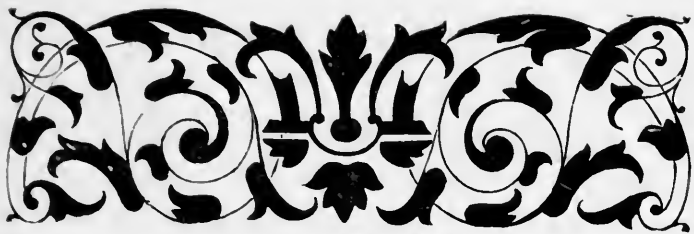
Chez LOUYS BILLAINE, dans la grand'  
Salle du Palais, au second Pillier,  
à la Palme, & au Grand Cefar.

---

M. DC. LXIX.

*AVEC PRIVILEGE DV ROY.*





## ADVERTISEMENT.



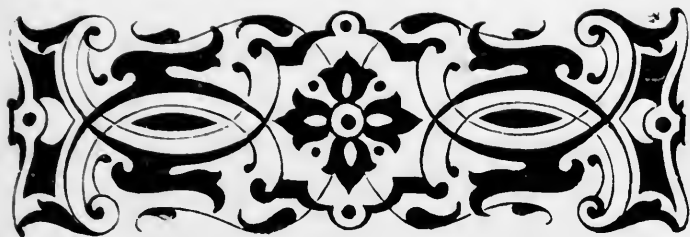
ES Nouuelles en Vers, dont ce Liure fait part au public, & dont l'une est tirée de l'Arioste, l'autre de Bocace, quoy que d'un style bien different, sont toutefois d'une mesme main. L'Autheur a voulu éprouuer.

lequel caractere est le plus propre pour rimer des Contes. Il a creu que les Vers irreguliers ayant un air qui tient beaucoup de la Prose, cette maniere pourroit sembler la plus naturelle, & par consequent la meilleure. D'autre part aussi le vieux langage, pour les choses de cette nature, a des graces que celui de nostre siecle n'a pas. Les cent Nouuelles Nouuelles, les vieilles Traductions de Bocace & des Amadis, Rabelais, nos Anciens Poëtes nous en fournissent des preuues infailibles. L'Autheur a donc tenté ces deux voyes sans estre

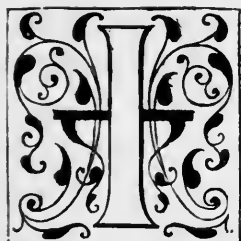
encore certain laquelle est la bonne. C'est au Lecteur à le determiner là dessus; car il ne pretend pas en demeurer là, & il a desia ietté les yeux sur d'autres Nouvelles pour les rimer. Mais auparauant il faut qu'il soit asseuré du succès de celles-cy, & du goust de la pluspart des personnes qui les liront. En cela comme en d'autres choses, Terence luy doit seruir de modele. Ce Poëte n'escruiroit pas pour se satisfaire seulement, ou pour satisfaire vn petit nombre de gens choisis; il auoit pour but,

*Populo ut placerent quas fecisset Fabulas.*





## P R E F A C E.



J'AVOIS résolu de ne consentir à l'impression de ces Contes, qu'après que j'y pourrois joindre ceux de Bocace, qui sont le plus à mon goût; mais quelques personnes m'ont conseillé de donner des-à-présent ce qui me reste de ces bagatelles; afin de ne pas laisser refroidir la curiosité de les voir qui est encore en son premier feu. Je me suis rendu à cet avis sans beaucoup de peine; & j'ay crû pouvoir profiter de l'occasion. Non seulement cela m'est permis, mais ce seroit vanité à moy de mépriser un tel avantage. Il me suffit de ne pas vouloir qu'on impose en ma faveur à qui que ce soit; & de suivre un chemin contraire à celui de certaines gens qui ne s'acquierent des amis que pour s'acquérir des suffrages par leur moyen; Creatures de la Cabale, bien differens

*de cet Espagnol qui se piquoit d'estre fils de ses propres œuvres. Quoy que j'aye autant de besoin de ces artifices que pas un autre, je ne sçaurois me refoudre à les employer : seulement, je m'accommoderay, s'il m'est possible, au goust de mon siecle, instruit que je suis par ma propre experience, qu'il n'y a rien de plus necessaire. En effet on ne peut pas dire que toutes saisons soient favorables pour toutes sortes de Livres. Nous avons veu les Rondeaux, les Metamorphoses, les Bouts-rimez, regner tour à tour : Maintenant ces Galanteries sont hors de mode, & personne ne s'en soucie : tant il est certain que ce qui plaît en un temps peut ne pas plaire en un autre. Il n'appartient qu'aux Ouvrages vraiment solides, & d'une souveraine beauté, d'estre bien receus de tous les Esprits, & dans tous les Siecles, sans avoir d'autre passe-port que le seul merite dont ils sont pleins. Comme les miens sont fort éloignez d'un si haut degré de perfection, la prudence veut que je les garde en mon Cabinet, à moins que de bien prendre mon temps pour les en tirer. C'est ce que j'ay fait, ou que j'ay creu faire dans cette seconde Edition, où je n'ay ajousté de nouveaux Contes, que parce qu'il m'a semblé qu'on estoit en train d'y prendre plaisir. Il y en a que j'ay estendus, & d'autres que j'ay accourcis ; seulement pour diversifier, & me rendre moins ennuyeux. On en trouuera mesme quelques-uns que j'ay pretendu mettre en Epigrammes. Tout cela n'a fait qu'un petit Recueil, aussi peu considerable par sa grosseur, que par la qualité des Ouvrages qui le composent. Pour le grossir j'ay tiré de mes papiers je ne sçais quelle*



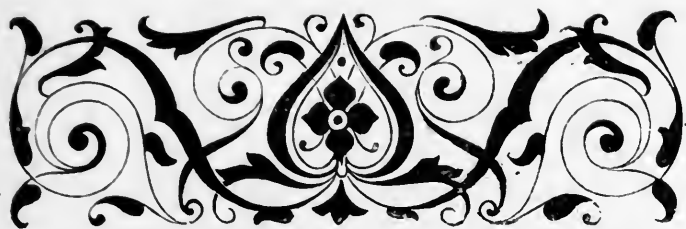
*Imitation des Arrests d'amours, avec un Fragment où l'on me raconte le tour que Vulcan fit à Mars & à Venus, & celui que Mars & Venus luy avoient fait. Il est vray que ces deux pieces n'ont ny le sujet, ny le caractère du tout semblables au reste du Livre; mais à mon sens elles n'en sont pas entierement éloignées. Quoy que c'en soit, elles passeront : Je ne sçais mesme si la varieté n'estoit point plus à rechercher en cette rencontre qu'un assortiment si exact. Mais je m'amuse à des choses auxquelles on ne prendra peut-estre pas garde, tandis que j'ay lieu d'apprehender des objections bien plus importantes. On m'en peut faire deux principales : l'une que ce Livre est licentieux; l'autre qu'il n'épargne pas assez le beau sexe. Quant à la premiere, je dis hardiment que la nature du Conte le vouloit ainsi; estant une loy indispensable selon Horace, ou plustôt selon la raison & le sens commun, de se conformer aux choses dont on écrit. Or qu'il ne m'ait esté permis d'écrire de celles-cy, comme tant d'autres l'ont fait, & avec succez, je ne croy pas qu'on le mette en doute : & l'on ne me sçauroit condamner que l'on ne condamne aussi l'Arioste devant moy, & les Anciens devant l'Arioste. On me dira que j'eusse mieux fait de supprimer quelques circonstances, ou tout au moins de les déguiser. Il n'y avoit rien de plus facile; mais cela auroit affoibly le Conte, & luy auroit osté de sa grace, tant de circonspection n'est nécessaire que dans les Ouvrages qui promettent beaucoup de retenue dès l'abord, ou par leur sujet, ou par la maniere dont on les traite. Je confesse qu'il faut garder en*

cela des bornes, & que les plus étroites sont les meilleures : Aussi faut-il m'avouer que trop de scrupule gasteroit tout. Qui voudroit reduire Bocace à la même pudeur que Virgile, ne feroit assurément rien qui vaille ; & pecheroit contre les Loix de la bien-seance en prenant à tâche de les observer. Car afin que l'on ne s'y trompe pas ; en matiere de Vers & de Prose, l'extrême pudeur & la bien-seance sont deux choses bien différentes. Ciceron fait consister la dernière à dire ce qu'il est à propos qu'on die, eu égard au lieu, au temps, & aux personnes qu'on entretient. Ce principe une fois posé, ce n'est pas une faute de jugement, que d'entretenir les gens d'aujourd'hui de Contes un peu libres. Je ne peche pas non plus en cela contre la Morale. S'il y a quelque chose dans nos écrits qui puisse faire impression sur les ames, ce n'est nullement la gayeté de ces Contes ; elle passe légèrement : je craindrois plustost une douce melancholie, où les Romans les plus chastes & les plus modestes sont tres-capables de nous plonger, & qui est une grande preparation pour l'amour. Quant à la seconde objection, par laquelle on me reproche que ce Livre fait tort aux femmes ; on auroit raison si je parlois serieusement ; Mais qui ne voit que cecy est jeu, & par consequent ne peut porter coup ? Il ne faut pas avoir peur que les mariages en soient à l'avenir moins frequens, & les maris plus fort sur leurs gardes. On me peut encore objecter, que ces Contes ne sont pas fondez, ou qu'ils ont par tout un fondement aisé à détruire, enfin qu'il y a des absurditez, & pas la moindre teinture de vray-semblance. Je réponds

*en peu de mots que j'ay mes garants : & puis ce n'est ny le vray, ny le vray-semblable, qui font la beauté & la grace de ces choses-cy ; c'est seulement la maniere de les conter. Voila les principaux points sur quoy j'ay creu estre obligé de me deffendre. L'abandonne le reste aux Censeurs ; aussi bien seroit-ce une entreprise infinie que de pretendre répondre à tout. Jamais la Critique ne demeure court, ny ne manque de sujets de s'exercer : Quand ceux que je puis prévoir luy seroient ostez, elle en auroit bien-tost trouvé d'autres.*







# CONTES ET NOUVELLES

---

## PREMIERE PARTIE.

---

### *Ioconde.*

Nouvelle tirée de l'Arioste.



ADIS regnoit en Lombardie,  
Un Prince aussi beau que le jour,  
Et tel, que des beautés qui regnoient à sa Cour,  
La moitié luy portoit envie,

L'autre moitié brûloit pour luy d'amour.

Un jour en se mirant, Je fais, dit-il, gageure ;

Qu'il n'est mortel dans la nature,

Qui me soit égal en appas ;

Et gage, si l'on veut, la meilleure Province

De mes Estats;

Et s'il s'en rencontre un, je promets foy de Prince,

De le traiter si bien, qu'il ne s'en plaindra pas.

A ce propos s'avance un certain Gentil-homme

D'auprès de Rome.

Sire, dit-il, si vostre Majesté

Est curieuse de beauté,

Qu'elle fasse venir mon frere;

Aux plus charmans il n'en doit guere :

Je m'y connois un peu; soit dit sans vanité.

Toutefois en cela pouvant m'estre flaté,

Que je n'en sois pas crû, mais les cœurs de vos Dames :

Du soin de guerir leurs flâmes

Il vous foulagera, si vous le trouvez bon :

Car de pourvoir vous seul au tourment de chacune,

Outre que tant d'amour vous seroit importune,

Vous n'auriez jamais fait, il vous faut un second.

Là dessus Astolphe répond.

(C'est ainsi qu'on nommoit ce Roy de Lombardie)

Vostre discours me donne une terrible envie

De connoître ce frere : amenez-le-nous donc.

Voyons si nos beautez en seront amoureuses,

Si ses appas le mettront en credit :

Nous en croirons les connoisseuses,

Comme tres-bien vous avez dit.

Le Gentil-homme part, & va querir Joconde,

C'est le nom que ce frere avoit.

A la campagne il vivoit,

Loin du commerce & du monde.

Marié depuis peu : content, je n'en sçais rien.

Sa femme avoit de la jeunesse,

De la beauté, de la delicateffe ;

Il ne tenoit qu'à luy qu'il ne s'en trouvast bien.

Son frere arrive, & luy fait l'ambassade ;

Enfin il le persuade.

Joconde d'une part regardoit l'amitié

D'un Roy puissant, & d'ailleurs fort aymable ;

Et d'autre part aussi, sa charmante moitié

Triumphoit d'estre inconsolable,

Et de luy faire des adieux

A tirer les larmes des yeux.

Quoy tu me quites, disoit-elle,

As-tu bien l'ame assez cruelle,

Pour preferer à ma constante amour,

Les faveurs de la Cour ?

Tu sçais qu'à peine elles durent un jour.

Qu'on les conserve avec inquietude,

Pour les perdre avec desespoir.

Si tu te lasses de me voir,

Songe au moins qu'en ta solitude

Le repos regne jour & nuit :

Que les ruisseaux n'y font du bruit,

Qu'afin de t'inviter à fermer la paupiere.

Croy moy, ne quitte point les hostes de tes bois,

Ces fertiles valons, ces ombrages si cois,

Enfin moy qui devrois me nommer la premiere :

Mais ce n'est plus le temps, tu ris de mon amour :

Va cruel, va montrer ta beauté singulière,  
Je mourray, je l'espere, avant la fin du jour.  
L'Histoire ne dit point, ny de quelle maniere  
Joconde pût partir, ny ce qu'il répondit,  
Ny ce qu'il fit, ny ce qu'il dit;  
Je m'en tais donc aussi de crainte de pis faire.  
Difons que la douleur l'empescha de parler;  
C'est un fort bon moyen de se tirer d'affaire.  
Sa femme le voyant tout prest de s'en aller,  
L'accable de baisers, & pour comble luy donne  
Un brasselet de façon fort mignonne;  
En luy disant : Ne le pers pas;  
Et qu'il soit toujourns à ton bras,  
Pour te reffouvenir de mon amour extrême :  
Il est de mes cheveux, je l'ay tissé moy-même ;  
Et voila de plus mon portrait,  
Que j'attache à ce brasselet.  
Vous autres bonnes gens eussiez crû que la Dame  
Une heure après eust rendu l'âme ;  
Moy qui sçais ce que c'est que l'esprit d'une femme,  
Je m'en ferois à bon droit défié.  
Joconde partit donc ; mais ayant oublié  
Le brasselet & la peinture,  
Par je ne sçay quelle avanture.  
Le matin mesme il s'en fouvient.  
Au grand galop sur-fes pas il revient,  
Ne sçachant quelle excuse il feroit à sa femme :  
Sans rencontrer personne, & sans estre entendu,  
Il monte dans sa chambre, & voit près de la Dame



Un lourdaud de Valet sur son sein étendu.

Tous deux dormoient : dans cet abord Joconde  
Voulut les envoyer dormir en l'autre monde :

Mais cependant il n'en fit rien ;

Et mon avis est qu'il fit bien.

Le moins de bruit que l'on peut faire

En telle affaire,

Est le plus feur de la moitié.

Soit par prudence, ou par pitié,

Le Romain ne tua personne.

D'éveiller ces Amans, il ne le faloit pas ;

Car son honneur l'obligeoit en ce cas,

De leur donner le trespas.

Vy meschante, dit-il tout bas ;

A ton remords je t'abandonne.

Joconde là dessus se remet en chemin,

Resvant à son mal-heur tout le long du voyage.

Bien souvent il s'écrie au fort de son chagrin.

Encor si c'estoit un blondin !

Je me consolerois d'un si sensible outrage ;

Mais un gros lourdaud de Valet !

C'est à quoy j'ay plus de regret,

Plus j'y pense, & plus j'en enrage.

Ou l'amour est aveugle, ou bien il n'est pas sage

D'avoir assemblé ces Amans,

Ce font hélas ses divertissemens !

Et possible est-ce par gageure

Qu'il a causé cette aventure.

Le souvenir fâcheux d'un si perfide tour,

Alteroit fort la beauté de Joconde;  
Ce n'estoit plus ce miracle d'amour  
    Qui devoit charmer tout le monde.  
Les Dames le voyant arriver à la Cour,  
Dirent d'abord, Est ce là ce Narcisse  
Qui pretendoit tous nos cœurs enchaîner ?  
    Quoy le pauvre homme a la jaunisse !  
    Ce n'est pas pour nous la donner.  
    A quel propos nous amener  
    Un Galant qui vient de jeufner  
        La quarantaine ?  
On se fust bien passé de prendre tant de peine.  
Astolphe estoit ravy : le frere estoit confus,  
    Et ne sçavoit que penser là dessus.  
Car Joconde cachoit avec un soin extrême,  
    La cause de son ennuy :  
    On remarquoit pourtant en luy,  
Malgré ses yeux cavez, & son visage blême,  
    De forts beaux traits; mais qui ne plaisoient point,  
    Faute d'éclat & d'embonpoint.  
Amour en eut pitié; d'ailleurs cette tristesse  
Faisoit perdre à ce Dieu trop d'encens & de vœux;  
L'un des plus grands supposts de l'Empire amoureux  
Consumoit en regrets la fleur de sa jeunesse.  
Le Romain se vid donc à la fin soulagé  
Par le mesme pouvoir qui l'avoit affligé.  
Car un jour estant seul en une galerie,  
    Lieu solitaire, & tenu fort secret :  
    Il entendit en certain cabinet,

Dont la cloison n'estoit que de menuiserie,  
Le propre discours que voicy.  
Mon cher Curtade, mon foucy,  
J'ay beau t'aymer, tu n'es pour moy que glace :  
Je ne vois pourtant Dieu mercy  
Pas une beauté qui m'efface :  
Cent Conquerans voudroient avoir ta place,  
Et tu sembles la mépriser ;  
Aymant beaucoup mieux t'amuser  
A joüer avec quelque Page  
Au Lansquenet,  
Que me venir trouver seule en ce cabinet.  
Dorimene tantost t'en a fait le message ;  
Tu t'es mis contre elle à jurer,  
A la maudire, à murmurer,  
Et n'as quitté le jeu que ta main estant faite,  
Sans te mettre en foucy de ce que je souhaite.  
Qui fut bien étonné, ce fut nostre Romain.  
Je donnerois jusqu'à demain,  
Pour deviner qui tenoit ce langage,  
Et quel estoit le personnage  
Qui gardoit tant son quant à moy.  
Ce bel Adon estoit le nain du Roy,  
Et son Amante estoit la Reine.  
Le Romain, sans beaucoup de peine,  
Les vid en approchant les yeux  
Des fentes que le bois laissoit en divers lieux.  
Ces Amans se fioient au soin de Dorimene ;  
Seule elle avoit toujourns la clef de ce lieu-là,

Mais la laissant tomber, Joconde la trouva,  
Puis s'en servit, puis en tira  
Consolation non petite :  
Car voicy comme il raisonna.  
Je ne suis pas le seul, & puis que même on quitte  
Un Prince si charmant, pour un nain contrefait,  
Il ne faut pas que je m'irrite,  
D'estre quitté pour un Valet.  
Ce penser le console : il reprend tous ses charmes,  
Il devient plus beau que jamais :  
Telle pour luy verse des larmes,  
Qui se moquoit de ses attraits.  
C'est à qui l'aymera, la plus prude s'en pique;  
Astolphe y perd mainte pratique.  
Cela n'en fut que mieux; il en avoit assez.  
Retournons aux Amans que nous avons laissez.  
Après avoir tout vû le Romain se retire,  
Bien empêché de ce secret :  
Il ne faut à la Cour ny trop voir, ny trop dire;  
Et peu se sont vantez du don qu'on leur a fait  
Pour une semblable nouvelle :  
Mais quoy, Joconde aymoît avecque trop de zele  
Un Prince liberal qui le favorisoit,  
Pour ne pas l'avertir du tort qu'on luy faisoit.  
Or comme avec les Rois il faut plus de mystere  
Qu'avecque d'autres gens sans doute il n'en faudroit,  
Et que de but en blanc leur parler d'une affaire,  
Dont le discours leur doit déplaire,  
Ce seroit estre mal adroit ;

Pour adoucir la chose, il falut que Joconde,  
Depuis l'origine du Monde,  
Fit un denombrement des Rois & des Cefars,  
Qui sujets comme nous à ces communs hazards,  
Malgré les soins dont leur grandeur se pique,  
Avoient vû leurs femmes tomber  
En telle ou semblable pratique,  
Et l'avoient vû sans succomber  
A la douleur, sans se mettre en colere,  
Et sans en faire pire chere.  
Moy qui vous parle, Sire, ajoûta le Romain,  
Le jour que pour vous voir je me mis en chemin,  
Je fus forcé par mon destin,  
De reconnoître Cocuage  
Pour un des Dieux du mariage,  
Et comme tel de luy sacrifier.  
Là deffus il conta, sans en rien oublier,  
Toute sa déconvenue;  
Puis vint à celle du Roy.  
Je vous tiens, dit Astolphe, homme digne de foy;  
Mais la chose, pour estre creuë,  
Merite bien d'estre veuë.  
Menez-moy donc sur les lieux.  
Cela fut fait, & de ses propres yeux  
Astolphe vid des merveilles,  
Comme il en entendit de ses propres oreilles.  
L'énormité du fait le rendit si confus,  
Que d'abord tous ses sens demeurerent perclus :  
Il fut comme accablé de ce cruel outrage :

Mais bien-toſt il le prit en homme de courage,  
En galant homme, & pour le faire court,  
En veritable homme de Cour.  
Nos femmes, ce dit-il, nous en ont donné d'une;  
Nous voicy lâchement trahis :  
Vengeons nous-en, & courons le païs;  
Cherchons par tout noſtre fortune.  
Pour réuſſir dans ce deſſein,  
Nous changerons nos noms, je laifferay mon train,  
Je me diray voſtre couſin,  
Et vous ne me rendrez aucune deference :  
Nous en ferons l'amour avec plus d'aſſurance,  
Plus de plaifir, plus de commodité,  
Que ſi j'étois ſuivy ſelon ma qualité.  
Joconde approuva fort le deſſein du voyage.  
Il nous faut dans noſtre équipage,  
Continua le Prince, avoir un livre blanc :  
Pour mettre les noms de celles  
Qui ne feront pas rebelles,  
Chacune ſelon ſon rang.  
Je conſens de perdre la vie,  
Si devant que ſortir des confins d'Italie  
Tout noſtre livre ne s'emplit;  
Et ſi la plus ſevere à nos vœux ne ſe range :  
Nous ſommes beaux; nous avons de l'eſprit;  
Avec cela bonnes lettres de change;  
Il faudroit eſtre bien eſtrange,  
Pour reſiſter à tant d'appas,  
Et ne pas tomber dans les lacqs

De gens qui semeront l'argent & la fleurette,  
Et dont la personne est bien faite.  
Leur bagage étant prest, & le livre sur tout,  
Nos galans se mettent en voye.  
Je ne viendrois jamais à bout  
De nombrer les faveurs que l'amour leur envoie :  
Nouveaux objets, nouvelle proye :  
Heureuses les beautez qui s'offrent à leurs yeux !  
Et plus heureuse encor celle qui peut leur plaire !

Il n'est en la plupart des lieux  
Femme d'Eschevin, ny de Maire,  
De Podestat, de Gouverneur,  
Qui ne tienne à fort grand honneur  
D'avoir en leur registre place.  
Les cœurs que l'on croyoit de glace  
Se fondent tous à leur abord.  
J'entends déjà maint esprit fort  
M'objecter que la vray-semblance  
N'est pas en cecy tout à fait.

Car, dira-t-on, quelque parfait  
Que puisse estre un Galand dedans cette science,  
Encor faut-il du temps pour mettre un cœur à bien.

S'il en faut, je n'en sçais rien ;  
Ce n'est pas mon mestier de cajoller personne :  
Je le rends comme on me le donne ;  
Et l'Arioste ne ment pas.  
Si l'on vouloit à chaque pas  
Arrester un conteur d'Histoire,

Il n'auroit jamais fait, suffit qu'en pareil cas

Je promets à ces gens quelque jour de les croire.  
Quand nos aventuriers eurent goûté de tout,  
    (De tout un peu, c'est comme il faut l'entendre)  
Nous mettrons, dit Aftolphe, autant de cœurs à bout  
    Que nous voudrons en entreprendre;  
    Mais je tiens qu'il vaut mieux attendre.  
Arrestons-nous pour un temps quelque part;  
    Et cela plutôt que plus tard;  
    Car en amour, comme à la table,  
    Si l'on en croit la faculté,  
Diversité de mets peut nuire à la santé.  
    Le trop d'affaires nous accable;  
    Ayons quelque objet en commun;  
    Pour tous les deux c'est assez d'un.  
J'y consens, dit Joconde, & je sçai une Dame  
Près de qui nous aurons toute commodité.  
Elle a beaucoup d'esprit, elle est belle, elle est femme  
    D'un des premiers de la Cité.  
Rien moins, reprit le Roy, laissons la qualité :  
    Sous les cottillons des grisettes  
    Peut loger autant de beauté,  
    Que sous les jupes des Coquettes.  
D'ailleurs, il n'y faut point faire tant de façon,  
    Être en continuel soupçon,  
Dépendre d'une humeur fière, brusque, ou volage :  
    Chez les Dames de haut parage  
Ces choses font à craindre, & bien d'autres encor.  
    Une grisette est un trésor;  
    Car sans se donner de la peine,



Et fans qu'aux bals on la promeine,  
On en vient aisément à bout;  
On luy dit ce qu'on veut, bien souvent rien du tout.  
Le point est d'en trouver une qui soit fidelle :  
Choisifflons la toute nouvelle,  
Qui ne connoisse encor ny le mal ny le bien.  
Prenons, dit le Romain, la fille de nostre hôte;  
Je la tiens pucelle fans faute,  
Et si pucelle, qu'il n'est rien  
De plus puceau que cette belle;  
Sa poupée en sçait autant qu'elle.  
J'y songeois, dit le Roy, parlons luy dés ce soir.  
Il ne s'agit que de sçavoir,  
Qui de nous doit donner à cette Jouvencelle,  
Si son cœur se rend à nos vœux,  
La premiere leçon du plaisir amoureux.  
Je sçais que cet honneur est pure fantaisie;  
Toutefois estant Roy, l'on me le doit ceder;  
Du reste il est aisé de s'en accommoder.  
Si c'estoit, dit Joconde, une ceremonie,  
Vous auriez droit de pretendre le pas,  
Mais il s'agit d'un autre cas.  
Tirons au sort, c'est la justice;  
Deux pailles en feront l'office.  
De la chappe à l'Evesque hélas ils se battoient,  
Les bonnes gens qu'ils estoient.  
Quoy qu'il en soit, Joconde eut l'avantage  
Du pretendu pucelage.  
La belle estant venuë en leur chambre le soir,

Pour quelque petite affaire ;  
Nos deux Aventuriers près d'eux la firent feoir,  
Loüerent sa beauté, tâcherent de luy plaire,  
Firent briller une bague à ses yeux.  
A cet objet si précieux  
Son cœur fit peu de résistance.  
Le marché se conclut, & dès la mesme nuit,  
Toute l'hôtellerie étant dans le silence,  
Elle les vient trouver sans bruit.  
Au milieu d'eux ils luy font prendre place,  
Tant qu'enfin la chose se passe  
Au grand plaisir des trois, & surtout du Romain,  
Qui crut avoir rompu la glace.  
Je luy pardonne, & c'est en vain  
Que de ce point on s'embarasse.  
Car il n'est si fotte après tout  
Qui ne puisse venir à bout  
De tromper à ce jeu le plus sage du monde :  
Salomon qui grand Clerc estoit,  
Le reconnoist en quelque endroit,  
Dont il ne souvint pas au bon-homme Joconde.  
Il se tint content pour le coup,  
Crut qu'Astolphe y perdoit beaucoup ;  
Tout alla bien, & maître Pucelage  
Joüa des mieux son personnage.  
Un jeune gars pourtant en avoit essayé.  
Le temps à cela près fut fort bien employé,  
Et si bien que la fille en demeura contente.  
Le lendemain elle le fut encor,

Et mesme encor la nuit suivante.

Le jeune gars s'étonna fort

Du refroidissement qu'il remarquoit en elle :

Il se douta du fait, la gueta, la surprit,

Et luy fit fort grosse querelle.

Afin de l'appaiser la belle luy promit,

Foy de fille de bien, que sans aucune faute,

Leurs Hostes délogez elle luy donneroit

Autant de rendez-vous qu'il en demanderoit.

Je n'ay soucy, dit-il, ny d'hôtesse ny d'hôte :

Je veux cette nuit même, ou bien je diray tout.

Comment en viendrons nous à bout?

(Dit la fille fort affligée)

De les aller trouver je me suis engagée :

Si j'y manque, adieu l'anneau,

Que j'ay gagné bien & beau.

Faisons que l'anneau vous demeure,

Reprit le garçon tout à l'heure.

Dites-moy seulement, dorment-ils fort tous deux?

Ouy, reprit-elle; mais entr'eux

Il faut que toute nuit je demeure couchée :

Et tandis que je suis avec l'un empeschée,

L'autre attend sans mot dire, & s'endort bien souvent,

Tant que le siege soit vacant,

C'est-là leur mot. Le gars dit à l'instant,

Je vous iray trouver pendant leur premier somme.

Elle reprit. Ah! gardez-vous en bien;

Vous seriez un mauvais homme.

Non, non, dit-il, ne craignez rien,

Et laissez ouverte la porte.  
La porte ouverte elle laissa :  
Le galant vint, & s'approcha  
Des pieds du lit ; puis fit en sorte,  
Qu'entre les draps il se glissa :  
Et Dieu sçait comme il se plaça ;  
Et comme enfin tout se passa :  
Et de cecy, ny de cela,  
Ne se douta le moins du monde,  
Ny le Roy Lombard ny Joconde.  
Chacun d'eux pourtant s'éveilla  
Bien estonné de telle aubade.  
Le Roy Lombard dit à part soy,  
Qu'a donc mangé mon camarade ?  
Il en prend trop ; & fur ma foy,  
C'est bien fait s'il devient malade.  
Autant en dit de sa part le Romain.  
Et le garçon ayant repris haleine,  
S'en donna pour le jour, & pour le lendemain ;  
Enfin pour toute la semaine.  
Puis les voyant tous deux rendormis à la fin,  
Il s'en alla de grand matin,  
Toujours par le mesme chemin,  
Et fut suivy de la Donzelle,  
Qui craignoit fatigue nouvelle.  
Eux éveillez, le Roy dit au Romain,  
Frere, dormez jusqu'à demain :  
Vous en devez avoir envie,  
Et n'avez à present besoin que de repos.

Comment? dit le Romain : mais vous-même, à propos,  
Vous avez fait tantost une terrible vie.

Moy? dit le Roy, j'ay toûjours attendu :

Et puis voyant que c'estoit temps perdu,

Que sans pitié ny conscience,

Vous vouliez jusqu'au bout tourmenter ce tendron,

Sans en avoir d'autre raison,

Que d'éprouver ma patience;

Je me suis, malgré moy, jusqu'au jour rendormy.

Que s'il vous eust pleu, nostre amy,

J'aurois couru volontiers quelque poste.

C'eust esté tout, n'ayant pas la riposte

Ainsi que vous : qu'y feroit-on?

Pour Dieu, reprit son compagnon,

Cessez de vous railler, & changeons de matiere.

Je suis vostre vassal, vous l'avez bien fait voir.

C'est assez que tantost il vous ait pleu d'avoir

La fillette toute entiere :

Disposez-en ainsi qu'il vous plaira ;

Nous verrons si ce feu toûjours vous durera.

Il pourra, dit le Roy, durer toute ma vie,

Si j'ay beaucoup de nuits telles que celle-cy.

Sire, dit le Romain, trêve de raillerie,

Donnez-moy mon congé, puis qu'il vous plaist ainsi.

Astolphe se piqua de cette repartie ;

Et leurs propos s'alloient de plus en plus aigrir,

Si le Roy n'eust fait venir

Tout incontinent la belle.

Ils luy dirent, Jugez-nous,

En luy contant leur querelle.  
Elle rougit, & se mit à genoux ;  
Leur confessa tout le mystere.  
Loin de luy faire pire chere,  
Ils en rirent tous deux : l'anneau luy fut donné,  
Et maint bel écu couronné,  
Dont peu de temps après on la vid mariée,  
Et pour pucelle employée.  
Ce fut par là que nos aventuriers  
Mirent fin à leurs aventures,  
Se voyant chargez de lauriers  
Qui les rendront fameux chez les races futures :  
Lauriers d'autant plus beaux, qu'il ne leur en cousta  
Qu'un peu d'adresse, & quelques feintes larmes ;  
Et que loin des dangers & du bruit des allarmes,  
L'un & l'autre les remporta.  
Tout fiers d'avoir conquis les cœurs de tant de belles,  
Et leur livre estant plus que plein,  
Le Roy Lombard dit au Romain ;  
Retournons au logis par le plus court chemin :  
Si nos femmes sont infidelles,  
Consolons-nous, bien d'autres le font qu'elles.  
La constellation changera quelque jour :  
Un temps viendra, que le flambeau d'amour  
Ne brulera les cœurs que de pudiques flâmes :  
A present on diroit que quelque astre malin  
Prend plaisir aux bons tours des maris & des femmes.  
D'ailleurs tout l'Univers est plein  
De maudits enchanteurs, qui des corps & des ames,

Font tout ce qu'il leur plaît : sçavons-nous si ces gens,  
(Comme ils sont traîtres & meschans,  
Et toujours ennemis, soit de l'un, soit de l'autre).  
N'ont point enforcélé, mon espouse & la vôtre ?

Et si par quelque estrange cas,  
Nous n'avons point creu voir chose qui n'étoit pas ?  
Ainsi que bons bourgeois achevons nostre vie,  
Chacun près de sa femme, & demeurons-en là.  
Peut-être que l'absence, ou bien la jalousie,  
Nous ont rendu leurs cœurs, que l'Hymen nous osta.  
Astolphe rencontra dans cette prophétie.

Nos deux aventuriers au logis retourniez,  
Furent tres-bien receus, pourtant un peu grondez ;  
Mais seulement par bien-seance.

L'un & l'autre se vid de baisers regalé :  
On se recompensa des pertes de l'absence,  
Il fut dansé, sauté, balé ;  
Et du nain nullement parlé,  
Ny du valet comme je pense.

Chaque époux s'attachant auprès de sa moitié,  
Vescut en grand soulas, en paix, en amitié,  
Le plus heureux, le plus content du monde.  
La Reine à son devoir ne manqua d'un seul point :  
Autant en fit la femme de Joconde :  
Autant en font d'autres qu'on ne sçait point.





*Richard Minutolo,*

Nouvelle tirée de Bocace.

C'EST de tout temps qu'à Naples on a veu  
Regner l'amour & la galanterie :  
De beaux objets cet estat est pourveu,  
Mieux que pas un qui soit en Italie.  
Femmes y sont, qui font venir l'envie  
D'estre amoureux quand on ne voudroit pas.  
Une fur tout ayant beaucoup d'appas  
Eut pour amant un jeune Gentil-homme,  
Qu'on appelloit Richard Minutolo :  
Il n'estoit lors de Paris jusqu'à Rome  
Galant qui sçeut si bien le numero.  
Force luy fut ; d'autant que cette belle  
(Dont sous le nom de Madame Catelle  
Il est parlé dans le Decameron)  
Fut un long-temps si dure & si rebelle,  
Que Minutol n'en sceut tirer raison.  
Que fait-il donc ? comme il void que son zeile  
Ne produit rien, il feint d'estre guery ;



Il ne va plus chez Madame Catelle;  
Il se declare amant d'une autre belle;  
Il fait semblant d'en estre favory.  
Catelle en rit; pas grain de jalousie.  
Sa concurrente estoit sa bonne amie :  
Si bien qu'un jour qu'ils estoient en devis,  
Minutolo pour lors de la partie,  
Comme en passant mit dessus le tapis  
Certains propos de certaines coquettes,  
Certain mary, certaines amourettes,  
Qu'il controuva sans personne nommer ;  
Et fit si bien que Madame Catelle  
De son époux commence à s'allarmer,  
Entre en soupçon, prend le morceau pour elle.  
Tant en fut dit, que la pauvre femelle  
Ne pouvant plus durer en tel tourment,  
Voulut sçavoir de son défunt amant,  
Qu'elle tira dedans une ruelle,  
De quelles gens il entendoit parler :  
Qui, quoy, comment, & ce qu'il vouloit dire.  
Vous avez eu, luy dit-il, trop d'empire  
Sur mon esprit pour vous dissimuler.  
Vostre mary void Madame Simone :  
Vous connoissez la galande que c'est :  
Je ne le dis pour offenser personne;  
Mais il y va tant de vostre interest,  
Que je n'ay pû me taire davantage.  
Si je vivois dessous vostre servage,  
Comme autresfois, je me garderois bien

De vous tenir un semblable langage,  
Qui de ma part ne seroit bon à rien.  
De ses amans touûjours on se méfie.  
Vous penseriez que par supercherie  
Je vous dirois du mal de vostre époux ;  
Mais grace à Dieu je ne veux rien de vous.  
Ce qui me meut n'est du tout que bon zele,  
Depuis un jour j'ay certaine nouvelle,  
Que vostre époux chez Janot le Baigneur  
Doit se trouver avecque sa Donzelle.  
Comme Janot n'est pas fort grand Seigneur,  
Pour cent ducats vous luy ferez tout dire ;  
Pour cent ducats il fera tout aussi.  
Vous pouvez donc tellement vous conduire,  
Qu'au rendez-vous trouvant vostre mary,  
Il fera pris sans s'en pouvoir dédire.  
Voicy comment. La Dame a stipulé,  
Qu'en une chambre, où tout sera fermé,  
L'on les mettra ; soit craignant qu'on n'ait veuë  
Sur le Baigneur ; soit que sentant son cas,  
Simone encor n'ait toute honte bûë.  
Prenez sa place, & ne marchandez pas :  
Gagnez Janot ; donnez-luy cent ducats ;  
Il vous mettra dedans la chambre noire ;  
Non pour jeufner, comme vous pouvez croire :  
Trop bien ferez tout ce qu'il vous plaira.  
Ne parlez point, vous gâteriez l'histoire,  
Et vous verrez comme tout en ira.  
L'expedient plût tres-fort à Catelle.

De grand dépit Richard elle interrompt.  
Je vous entends, c'est assez, luy dit-elle,  
Laissez-moy faire; & le drosle & sa belle  
Verront beau jeu si la corde ne rompt.  
Pensent-ils donc que je fois quelque buze ?  
Lors pour sortir elle prend une excuse,  
Et tout d'un pas s'en va trouver Janot,  
A qui Richard avoit donné le mot.  
L'argent fait tout : si l'on en prend en France  
Pour obliger en de semblables cas ;  
On peut juger avec grande apparence,  
Qu'en Italie on n'en refuse pas.  
Pour tout carquois, d'une large escarcelle  
En ce pays le Dieu d'amour se fert.  
Janot en prend de Richard, de Catelle ;  
Il en eust pris du grand diable d'enfer.  
Pour abreger, la chose s'exécute  
Comme Richard s'estoit imaginé.  
Sa maistresse eut d'abord quelque dispute  
Avec Janot qui fit le réservé :  
Mais en voyant bel argent bien compté,  
Il promet plus que l'on ne luy demande.  
Le temps venu d'aller au rendez-vous,  
Minutolo s'y rend seul de sa bande ;  
Entre en la chambre, & n'y trouve aucuns trous  
Par où le jour puisse nuire à sa flâme.  
Gueres n'attend : il tardoit à la Dame  
D'y rencontrer son perfide d'époux,  
Bien préparée à luy chanter sa game.

Pas n'y manqua, l'on peut s'en affeurer.  
Dans le lieu dit Janot la fit entrer,  
Là ne trouva ce qu'elle alloit chercher :  
Point de mary, point de Dame Simone;  
Mais au lieu d'eux Minutol en personne,  
Qui sans parler se mit à l'embrasser.  
Quant au surplus je le laisse à penfer :  
Chacun s'en doute assez sans qu'on le die.  
De grand plaisir nostre amant s'extasie.  
Que si le jeu plut beaucoup à Richard,  
Catelle aussi, toute rancune à part,  
Le laissa faire, & ne voulut mot dire.  
Il en profite, & se garde de rire ;  
Mais toutefois ce n'est pas sans effort.  
De figurer le plaisir qu'a le fire,  
Il me faudroit un esprit bien plus fort.  
Premierement il joüit de sa belle ;  
En second lieu il trompe une cruelle ;  
Et croit gagner les pardons en cela.  
Mais à la fin Catelle s'emporta.  
C'est trop souffrir, Traître, ce luy dit-elle,  
Je ne suis pas celle que tu pretents.  
Laisse-moy là ; sinon à belles dents  
Je te déchire, & te faute à la veuë.  
C'est donc cela que tu te tiens en muë,  
Fais le malade, & te plains tous les jours ;  
Te reservant sans doute à tes amours.  
Parle, méchant, dis-moy, suis-je pourveuë  
De moins d'appas ? ay-je moins d'agrement,

Moins de beauté que ta Dame Simone ?  
Le rare oiseau ! O la belle friponne !  
T'aymois-je moins ? je te hais à present ;  
Et pleust à Dieu que je t'eusse veu pendre.  
Pendant cela Richard pour l'appaiser  
La careffoit, tâchoit de la baïser ;  
Mais il ne pût ; elle s'en sceut défendre.  
Laisse-moy là, se mit-elle à crier,  
Comme un enfant penfes-tu me traiter ?  
N'approche point, je ne suis plus ta femme :  
Rends-moy mon bien, va-t-en trouver ta Dame :  
Va déloyal, va-t'-en, je te le dis.  
Je suis bien fotte, & bien de mon païs,  
De te garder la foy de mariage :  
A quoy tient-il, que pour te rendre sage,  
Tout sur le champ je n'envoye querir  
Minutolo qui m'a si fort chérie ?  
Je le devrois afin de te punir ;  
Et sur ma foy j'en ay presque l'envie.  
A ce propos le galand éclata.  
Tu ris, dit-elle, ô Dieux ! quelle insolence !  
Rougira-t'il ? voyons sa contenance.  
Lors de ses bras la Belle s'échappa ;  
D'une fenestre à tastons approcha ;  
L'ouvrit de force ; & fut bien estonnée  
Quand elle vit Minutol son amant :  
Elle tomba plus d'à demi-pâmée.  
Ah ! qui t'eust creu, dit-elle, si méchant ?  
Que dira-t-on ? me voila diffamée.

Qui le sçaura ? dit Richard à l'instant ;  
Janot est seur, j'en répons sur ma vie.  
Excusez donc si je vous ay trahie ;  
Ne me sçachez mauvais gré d'un tel tour :  
Adresse, force, & ruse, & tromperie ;  
Tout est permis en matiere d'amour.  
J'estois reduit avant ce stratagême  
A vous servir sans plus pour vos beaux yeux :  
Ay-je failli de me payer moy-mesme ?  
L'eussiez-vous fait ? non sans doute ; & les Dieux  
En ce rencontre ont tout fait pour le mieux :  
Je suis content ; vous n'estes point coupable ;  
Est-ce dequoy paroistre inconsolable ?  
Pourquoy gemir ? j'en connois, Dieu-mercy,  
Qui voudroient bien qu'on les trompast ainsi.  
Tout ce discours n'appaisa point Catelle.  
Elle se mit à pleurer tendrement.  
En cet estat elle parut si belle,  
Que Minutol de nouveau s'enflâmant  
Luy prit la main. Laisse-moy, luy dit-elle :  
Contente-toy ; veux-tu donc que j'appelle  
Tous les voisins, tous les gens de Janot ?  
Ne faites point, dit-il, cette folie ;  
Vostre plus court est de ne dire mot.  
Pour de l'argent, & non par tromperie,  
(Comme le monde est à present bâti)  
L'on vous croiroit venuë en ce lieu-cy.  
Que si d'ailleurs cette supercherie  
Alloit jamais jusqu'à vostre mary,

Quel déplaisir ! songez-y je vous prie ;  
En des combats n'engagez point sa vie ;  
Je suis du moins aussi mauvais que luy.  
A ces raisons enfin Catelle cede.  
La chose estant, poursuit-il, sans remede,  
Le mieux fera que vous vous consoliez.  
N'y pensez plus. Si pourtant vous vouliez...  
Mais bannissons bien loin toute esperance ;  
Jamais mon zele & ma perseverance  
N'ont eu de vous que mauvais traitement.  
Si vous vouliez, vous feriez aisément  
Que le plaisir de cette jouissance  
Ne seroit pas, comme il est, imparfait :  
Que reste-t'il ? le plus fort en est fait.  
Tant bien sceut dire, & prescher, que la Dame  
Sechant ses yeux, rasserenant son ame ;  
Plus doux que miel à la fin l'écouta.  
D'une faveur en une autre il passa,  
Eut un fouris, puis après autre chose,  
Puis un baïser, puis autre chose encor ;  
Tant que la belle, apres un peu d'effort,  
Vient à son point, & le drôle en dispose.  
Heureux cent fois plus qu'il n'avoit esté !  
Car quand l'amour d'un & d'autre costé  
Veut s'entremettre, & prend part à l'affaire,  
Tout va bien mieux, comme m'ont asseuré  
Ceux que l'on tient sçavans en ce mystere.  
Ainsi Richard jouït de ses amours,  
Vescut content, & fit force bons tours,

Dont celui-cy peut passer à la monstre.  
Pas ne voudrois en faire un plus rusé.  
Que pleust à Dieu qu'en certaine rencontre  
D'un pareil cas je me fusse avisé!







*Le Cocu, Battu, & Content.*

Nouvelle tirée de Bocace.

N'A pas long-temps de Rome revenoit  
Certain Cadet qui n'y profita guere;  
Et volontiers en chemin sejournoit,  
Quand par hazard le Galand rencontroit,  
Bon vin, bon giste, & belle chambriere.  
Avint qu'un jour en un Bourg arresté  
Il vid passer une Dame jolie,  
Leste, pimpante, & d'un Page suivie,  
En la voyant il en fut enchanté.  
La convoita, comme bien sçavoit faire.  
Prou de pardons il avoit rapporté;  
De vertu peu; chose assez ordinaire.  
La Dame estoit de gracieux maintien,  
De doux regard, jeune, fringante, & belle;  
Somme qu'enfin il ne luy manquoit rien,  
Fors que d'avoir un Amy digne d'elle.  
Tant se la mit le drosle en la cervelle,  
Que dans sa peau peu ny point ne duroit :  
Et s'informant comment on l'appelloit.  
C'est, luy dit-on, la Dame du Village.

Messire Bon l'a prise en mariage,  
Quoy qu'il n'ait plus que quatre cheveux gris :  
Mais comme il est des premiers du païs,  
Son bien supplée au défaut de son âge.  
Nostre Cadet tout ce détail apprit,  
Dont il conceut esperance certaine.  
Voicy comment le Pelerin s'y prit.  
Il renvoya dans la Ville prochaine  
Tous ses Valets; puis s'en fut au chasteau :  
Dit qu'il estoit un jeune Jouvenceau,  
Qui cherchoit maistre, & qui sçavoit tout faire.  
Messire Bon fort content de l'affaire  
Pour Fauconnier le loüa bien & beau.  
(Non toutesfois sans l'avis de sa femme)  
Le Fauconnier plût tres-fort à la Dame;  
Et n'estant homme en tel pourchas nouveau,  
Guere ne mit à declarer sa flâme.  
Ce fut beaucoup; car le Vieillard estoit  
Fou de sa femme, & fort peu la quittoit,  
Sinon les jours qu'il alloit à la chasse.  
Son Fauconnier, qui pour lors le suivoit,  
Eust demeuré volontiers en sa place.  
La jeune Dame en estoit bien d'accord,  
Ils n'attendoient que le temps de mieux faire.  
Quand je diray qu'il leur en tarδοit fort,  
Nul n'osera soustenir le contraire.  
Amour enfin, qui prit à cœur l'affaire,  
Leur inspira la ruse que voicy.  
La Dame dit un soir à son mary :

Qui croyez-vous le plus remply de zele  
De tous vos gens ? Ce propos entendu  
Messire Bon luy dit. J'ay toûjours creu  
Le Fauconnier garçon sage & fidelle ;  
Et c'est à luy que plus je me fierois.  
Vous auriez tort, repartit cette Belle ;  
C'est un méchant : il me tint l'autrefois  
Propos d'amour, dont je fus si surprise,  
Que je pensay tomber tout de mon haut ;  
Car qui croiroit une telle entreprise ?  
Dedans l'esprit il me vint aussi-tost  
De l'étrangler, de luy manger la veuë :  
Il tint à peu ; je n'en fus retenuë,  
Que pour n'oser un tel cas publier :  
Mesme, à dessein qu'il ne le pût nier,  
Je fis semblant d'y vouloir condescendre ;  
Et cette nuit sous un certain poirier  
Dans le jardin je luy dis de m'attendre.  
Mon mary, dis-je, est toûjours avec moy,  
Plus par amour que doutant de ma foy ;  
Je ne me puis dépestrer de cet homme,  
Sinon la nuit pendant son premier somme :  
D'auprès de luy tâchant de me lever,  
Dans le jardin je vous iray trouver.  
Voila l'estat où j'ay laissé l'affaire.  
Messire Bon se mit fort en colere.  
Sa femme dit : Mon mary, mon Epoux,  
Jusqu'à tantost cachez vostre courroux ;  
Dans le jardin attrapez-le vous mesme ;

Vous le pourrez trouver fort aisément;  
Le poirier est à main gauche en entrant.  
Mais il vous faut user de stratagème :  
Prenez ma juppe, & contre-faites-vous;  
Vous entendrez son insolence extrême :  
Lors d'un baston donnez-luy tant de coups,  
Que le Galant demeure sur la place.  
Je suis d'avis que le friponneau fasse  
Tel compliment à des femmes d'honneur.  
L'Espoux retint cette leçon par cœur.  
Onc il ne fut une plus forte dupe  
Que ce vieillard, bon-homme au demeurant.  
Le temps venu d'attraper le Galant,  
Messire Bon se couvrit d'une juppe,  
S'encorneta, courut incontinent  
Dans le jardin, où ne trouva personne :  
Garde n'avoit : car tandis qu'il frissonne,  
Claque des dents, & meurt quasi de froid;  
Le Pelerin, qui le tout observoit,  
Va voir la Dame; avec elle se donne  
Tout le bon temps qu'on a, comme je croy,  
Lors qu'amour seul estant de la partie  
Entre deux draps on tient femme jolie;  
Femme jolie, & qui n'est point à foy.  
Quand le Galant un assez bon espace  
Avec la Dame eust esté dans ce lieu;  
Force luy fut d'abandonner la place :  
Ce ne fut pas sans le vin de l'adieu.  
Dans le jardin il court en diligence.

Messire Bon remply d'impatience  
A tous momens sa paresse maudit.  
Le Pelerin, d'aussi loin qu'il le vid,  
Feignit de croire appercevoir la Dame,  
Et luy cria. Quoy donc méchante femme!  
A ton mary tu brassois un tel tour!  
Est-ce le fruit de son parfait amour!  
Dieu soit témoin que pour toy j'en ay honte :  
Et de venir ne tenois quasi conte,  
Ne te croyant le cœur si perversi,  
Que de vouloir tromper un tel mary.  
Or bien, je vois qu'il te faut un amy ;  
Trouvé ne l'as en moy, je t'en assure.  
Si j'ay tiré ce rendez-vous de toy,  
C'est seulement pour éprouver ta foy :  
Et ne t'attends de m'induire à luxure :  
Grand pecheur suis ; mais j'ay, là Dieu mercy,  
De ton honneur encor quelque soucy.  
A Monseigneur ferois-je un tel outrage ?  
Pour toy, tu viens avec un front de Page :  
Mais, foy de Dieu, ce bras te chastiera ;  
Et Monseigneur puis après le sçaura.  
Pendant ces mots l'Epoux pleuroit de joye,  
Et tout ravy disoit entre ses dents :  
Loüé soit Dieu, dont la bonté m'envoye  
Femme & Valet si chastes, si prudens.  
Ce ne fut tout ; car à grands coups de gaule  
Le Pelerin vous luy froisse une épaule ;  
De horions laidement l'accoustra ;

Jusqu'au logis ainsi le convoya.  
Messire Bon eust voulu que le zele  
De son valet n'eust été jusques-là ;  
Mais le voyant si sage & si fidelle,  
Le bon-hommeau des coups se consola.  
Dedans le lit sa femme il retrouva ;  
Luy conta tout, en luy disant : Mamie,  
Quand nous pourrions vivre cent ans encor,  
Ny vous ny moy n'aurions de nostre vie  
Un tel valet ; c'est sans doute un tresor.  
Dans nostre Bourg je veux qu'il prenne femme :  
A l'avenir traitez-le ainsi que moy.  
Pas n'y faudray, luy repartit la Dame ;  
Et de cecy je vous donne ma foy.





*Le Mary Confesseur.*

Conte tiré des cent Nouvelles Nouvelles.

MESSIRE ARTUS sous le grand Roy François  
Alla servir aux guerres d'Italie;  
Tant qu'il se vid, après maints beaux exploits,  
Fait Chevalier en grand'ceremonie.  
Son General luy chauffa l'éperon :  
Dont il croyoit que le plus haut Baron  
Ne luy deust plus contester le passage.  
Si s'en revient tout fier en son Village,  
Où ne surprit sa femme en Oraison.  
Seule il l'avoit laissée à la maison;  
Il la retrouve en bonne compagnie,  
Danfant, fautant, menant joyeuse vie,  
Et des Muguets avec elle à foison.  
Messire Artus ne prit goust à l'affaire;  
Et ruminant sur ce qu'il devoit faire;  
Depuis que j'ay mon Village quitté,  
Si j'estois crû, dit-il, en dignité  
De cocüage & de chevalerie :  
C'est moitié trop, sçachons la verité.  
Pour ce s'avise, un jour de Confrairie,

De se vêtir en Prestre, & Confesser.  
Sa femme vient à ses pieds se placer.  
De prime abord sont par la bonne Dame  
Expediez tous les pechez menus;  
Puis à leur tour les gros estant venus,  
Force luy fut qu'elle changeast de game.  
Pere, dit-elle, en mon lit sont receus,  
Un Gentil-homme, un Chevalier, un Prêtre.  
Si le Mary ne se fust fait connoistre,  
Elle en alloit enfiler beaucoup plus;  
Courte n'estoit pour leur la Kyrielle.  
Son Mary donc l'interrompt là-dessus;  
Dont bien luy prit. Ah, dit-il, infidelle!  
Un Prestre mesme! à qui crois-tu parler?  
A mon mary, dit la fausse femelle,  
Qui d'un tel pas se sceut bien démesler.  
Je vous ay veu dans ce lieu vous couler,  
Ce qui m'a fait douter du badinage.  
C'est un grand cas qu'estant homme si sage,  
Vous n'ayez sceu l'énigme débrouïller.  
On vous a fait, dites-vous, Chevalier :  
Auparavant vous estiez Gentil-homme :  
Vous estes Prestre avecque ces habits.  
Benist soit Dieu, dit alors le bon-homme :  
Je suis un sot de l'avoir si mal pris.

---





*Conte d'une chose arrivée à Chasteau-  
Thierry.*

V<sub>N</sub> Savetier, que nous nommerons Blaise,  
Prit belle femme; & fut tres-avisé.  
Les bonnes gens qui n'estoient à leur aise,  
S'en vont prier un Marchand peu rusé,  
Qu'il leur prêtaſt deſſous bonne promeſſe  
My-muid de grain; ce que le Marchand fait.  
Le terme écheu, ce creancier les preſſe.  
Dieu ſçait pourquoy : le galant, en effet,  
Crut que par là baiſeroit la commere.  
Vous avez trop dequoy me ſatisfaire,  
(Ce luy dit-il) & ſans débourſer rien :  
Accordez-moy ce que vous ſçavez bien.  
Je ſongeray, répond-elle, à la choſe.  
Puis vient trouver Blaiſe tout auſſi-toſt,  
L'avertiſſant de ce qu'on luy propoſe.  
Blaiſe luy dit. Par bieu, femme, il nous faut  
Sans coup ferir rattraper noſtre ſomme.  
Tout de ce pas allez dire à cet homme  
Qu'il peut venir, & que je n'y ſuis point.  
Je veux icy me cacher tout à point.

Avant le coup demandez la cedula.  
De la donner je ne crois qu'il recule.  
Puis toufferez afin de m'avertir;  
Mais haut & clair, & plutôt deux fois qu'une.  
Lors de mon coin vous me verrez sortir  
Incontinent, de crainte de fortune.  
Ainsi fut dit, ainsi s'executa :  
Dont le mary puis après se vanta;  
Si que chacun glosoit sur ce mystere.  
Mieux eust valu touffer après l'affaire,  
(Dit à la Belle un des plus gros Bourgeois)  
Vous eussiez eu vostre conte tous trois.  
N'y manquez plus, sauf après de se taire.  
Mais qu'en est-il ? or ça, Belle, entre nous.  
Elle répond : Ah Monsieur ! croyez-vous,  
Que nous ayons tant d'esprit que vos Dames ?  
(Notez qu'illec avec deux autres femmes  
Du gros Bourgeois l'épouse estoit aussi)  
Je pense bien, continua la Belle,  
Qu'en pareil cas Madame en use ainsi ;  
Mais quoy, chacun n'est pas si sage qu'elle.





*Conte tiré d'Athenée.*

A<sup>x</sup>IOCUS avec Alcibiades  
Jeunes, bien-faits, galants, & vigoureux,  
Par bon accord comme grands camarades,  
En mesme nid furent pondre tous deux.  
Qu'arrive-t'il? l'un de ces amoureux  
Tant bien exploite autour de la Donzelle,  
Qu'il en nâquit une fille si belle,  
Qu'ils s'en vantoient tous deux également.  
Le temps venu que cet objet charmant  
Pût pratiquer les leçons de sa mere ;  
Chacun des deux en voulut estre amant ;  
Plus n'en voulut, l'un ny l'autre estre pere.  
Frere, dit l'un, ah ! vous ne sçauriez faire,  
Que cet enfant ne soit vous tout craché.  
Parbieu, dit l'autre, il est à vous compere :  
Je prends sur moy le hazard du peché.





*Autre Conte tiré d'Athénée.*

A son souper un glouton,  
Commande que l'on appreste  
Pour luy seul un Esturgeon,  
Sans en laisser que la teste.  
Il soupe; il creve; on y court :  
On luy donne maints clisteres.  
On luy dit, pour faire court,  
Qu'il mette ordre à ses affaires.  
Mes amis, dit le goulu,  
M'y voila tout resolu ;  
Et puis qu'il faut que je meure ;  
Sans faire tant de façon,  
Qu'on m'apporte tout à l'heure  
Le reste de mon poisson.





*Conte de\*\*\*\**

SŒUR Jeanne ayant fait un poupon,  
Jeûnoit, vivoit en sainte fille,  
Toujours estoit en oraison,  
Et toujours ses Sœurs à la grille.  
Un jour donc l'Abbesse leur dit;  
Vivez comme Sœur Jeanne vit;  
Fuyez le monde & sa sequelle.  
Toutes reprirent à l'instant.  
Nous ferons aussi sages qu'elle,  
Quand nous en aurons fait autant.





*Conte du Juge de Mesle.*

DEUX Avocats qui ne s'accordoient point,  
Rendoient perplex un Juge de Province.  
Si ne pût onc découvrir le vray point;  
Tant luy sembloit que fust obscur & mince.  
Deux pailles prend d'inégale grandeur :  
Du doigt les ferre; il avoit bonne pince.  
La longue échêt fans faute au deffendeur,  
Dont renvoyé s'en va gay comme un Prince.  
La Cour s'en plaint, & le Juge repart :  
Ne me blâmez, Messieurs, pour cet égard :  
De nouveauté dans mon fait il n'est maille :  
Maint d'entre-vous souvent juge au hazard,  
Sans que pour ce tire à la courte-paille.





*Conte d'un Payfan , qui avoit offensé  
son Seigneur.*

V<sub>N</sub> Païfan son Seigneur offensa.  
L'Histoire dit que c'estoit bagatelle :  
Et toutesfois ce Seigneur le tança  
Fort rudement ; ce n'est chose nouvelle.  
Coquin, dit-il, tu merites la hard :  
Fay ton calcul d'y venir tost ou tard ;  
C'est une fin à tes pareils commune.  
Mais je suis bon ; & de trois peines l'une  
Tu peux choisir. Ou de manger trente aulx,  
J'entends sans boire, & sans prendre repos ;  
Ou de souffrir trente bons coups de gaules,  
Bien appliquez sur tes larges épaules ;  
Ou de payer sur le champ cent écus.  
Le Païfan consultant là-dessus.  
Trente aulx sans boire ! ah, dit-il en foy-même,  
Je n'appris onc à les manger ainfi.  
De recevoir les trente coups aussi,  
Je ne le puis sans un peril extrême.  
Les cent écus c'est le pire de tous.  
Incertain donc il se mit à genoux,

Et s'écria; Pour Dieu misericorde.  
Son Seigneur dit : Qu'on apporte une corde ;  
Quoy le Galant m'ose répondre encor ?  
Le Païfan de peur qu'on ne le pendre  
Fait choix de l'ail; & le Seigneur commande  
Que l'on en cueuille, & sur tout du plus fort.  
Un après un luy-mesme il fait le conte :  
Puis quand il void que son calcul se monte  
A la trentaine; il les met dans un plat.  
Et cela fait le mal-heureux pied-plat  
Prend le plus gros; en pitié le regarde;  
Mange, & rechigne, ainsi que fait un chat  
Dont les morceaux sont frotez de moûtarde.  
Il n'oseroit de la langue y toucher.  
Son Seigneur rit, & sur tout il prend garde,  
Que le Galant n'avale sans mâcher.  
Le premier passe; aussi fait le deuxième :  
Au tiers il dit. Que le diable y ait part.  
Bref il en fut à grand'peine au douzième,  
Que s'écriant, Haro la gorge m'ard,  
Toft, toft, dit-il, que l'on m'apporte à boire.  
Son Seigneur dit : Ah ah, sire Gregoire,  
Vous avez soif! je vois qu'en vos repas  
Vous humectez volontiers le lampas.  
Or beuvez donc; & beuvez à vostre aise :  
Bon prou vous fasse : hola, du vin, hola.  
Mais mon amy, qu'il ne vous en déplaise,  
Il vous faudra choisir après cela  
Des cent écus, ou de la bastonnade,



Pour suppléer au défaut de l'aillade.  
Qu'il plaise donc, dit l'autre, à vos bontez,  
Que les aulx soient sur les coups precontez :  
Car pour l'argent, par trop grosse est la somme :  
Où la trouver moy qui suis un pauvre homme ?  
Hé bien, souffrez les trente horions,  
Dit le Seigneur ; mais laissons les oignons.  
Pour prendre cœur le Vassal en sa panse  
Loge un long trait ; se munit le dedans ;  
Puis souffre un coup avec grande constance.  
Au deux il dit, Donnez-moy patience,  
Mon doux Jesus, en tous ces accidens.  
Le tiers est rude, il en grince les dents,  
Se courbe tout, & faute de sa place.  
Au quart il fait une horrible grimace :  
Au cinq un cri : mais il n'est pas au bout ;  
Et c'est grand cas s'il peut digerer tout.  
On ne vit onc si cruelle aventure.  
Deux forts paillards ont chacun un baston,  
Qu'ils font tomber par poids & par mesure,  
En observant la cadence & le ton.  
Le mal-heureux n'a rien qu'une chanson.  
Grace, dit-il : mais las ! point de nouvelle ;  
Car le Seigneur fait frapper de plus belle,  
Juge des coups, & tient sa gravité,  
Disant toujours qu'il a trop de bonté.  
Le pauvre diable enfin craint pour sa vie.  
Après vingt coups d'un ton piteux il crie.  
Pour Dieu cessez : hélas ! je n'en puis plus.

Son Seigneur dit. Payez donc cent écus,  
Net & contant : je fçais qu'à la desferre  
Vous estes dur ; j'en suis fasché pour vous.  
Si tout n'est prest, vostre compere Pierre  
Vous en peut bien assister entre nous.  
Mais pour si peu vous ne vous feriez tondre.  
Le mal-heureux n'osant presque répondre  
Court au mugot, & dit, c'est tout mon fait.  
On examine, on prend un trébuchet.  
L'eau cependant luy coule de la face :  
Il n'a point fait encor telle grimace.  
Mais que luy sert ? il convient tout payer.  
C'est grand'pitié quand on fasche son maître !  
Ce Païfan eut beau s'humilier ;  
Et pour un fait, assez leger peut-estre,  
Il se sentit enflâmer le gosier,  
Vuider la bourse, émoucher les épaules ;  
Sans qu'il luy fust dessus les cent écus,  
Ny pour les aulx, ny pour les coups de gaules,  
Fait seulement grace d'un carolus.



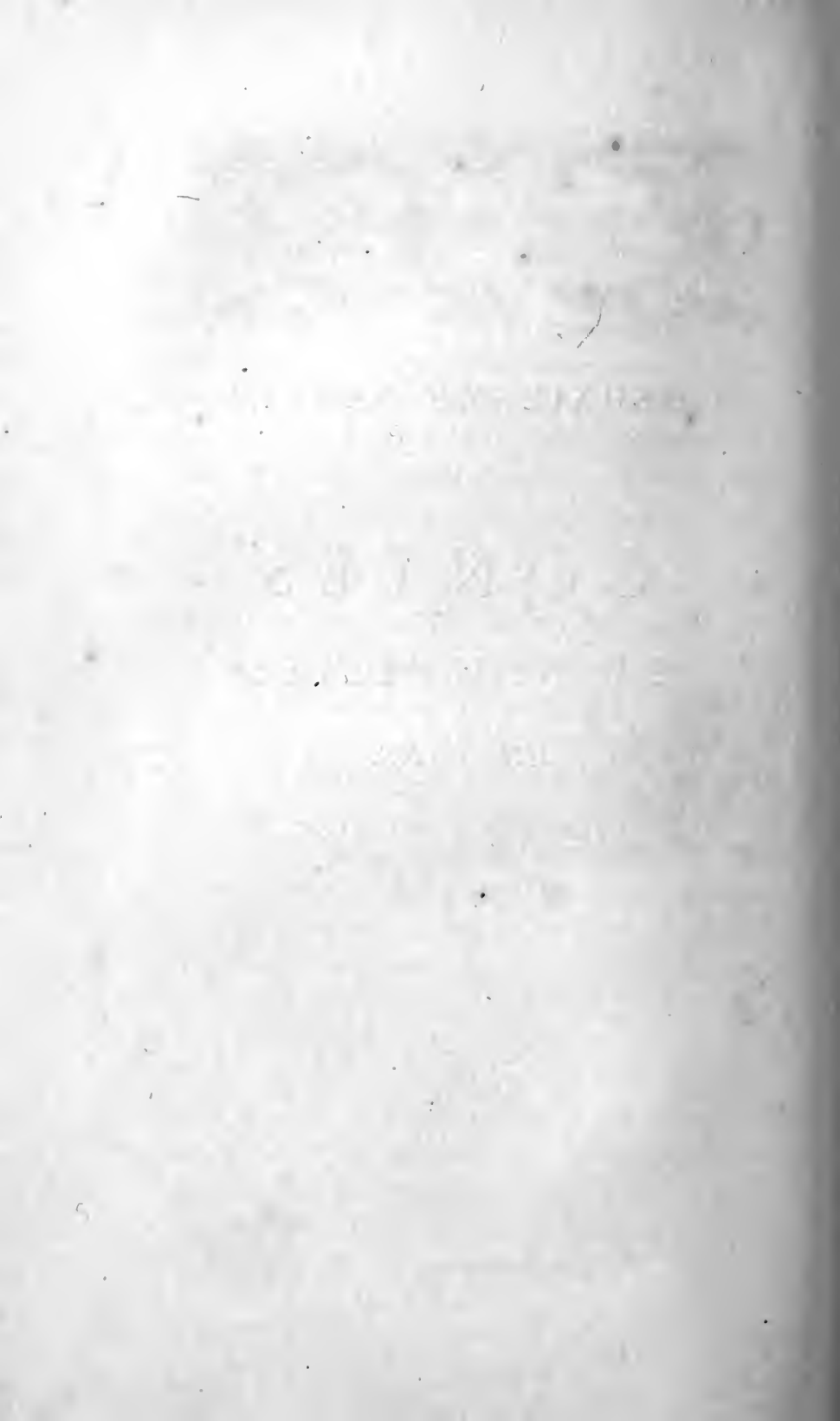
DEUXIESME PARTIE

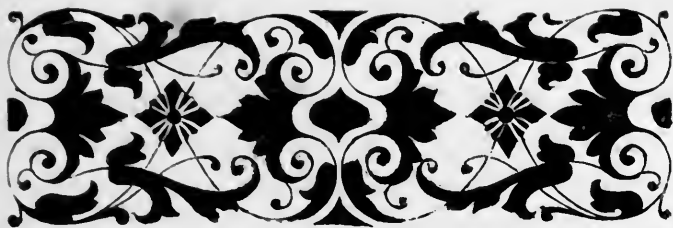
DES

CONTES  
ET NOUVELLES

*EN VERS.*

*De M. DE LA FONTAINE.*





## PREFACE.



VOICÏ les derniers Ouvrages de cette nature qui partiront des mains de l'Auteur ; & par consequent la dernière occasion de justifier ses hardiesses, & les licences qu'il s'est données. Nous ne parlons point des mauvaises rimes, des Vers qui enjambent, des deux voyelles sans elision ; ny en general de ces sortes de negligences qu'il ne se pardonneroit pas luy-mesme en un autre genre de Poësie ; mais qui sont inseparables, pour ainsi dire, de celuy-cy. Le trop grand soin de les éviter jetteroit un faiseur de Contes en de longs détours, en des recits aussi froids que beaux, en des contraintes fort inutiles ; & luy feroit negliger le plaisir du cœur pour travailler à la satisfaction de l'oreille. Il faut laisser les narrations estudiées pour les grands sujets, & ne pas faire un Poëme Epique des aventures de Renaud

d'Ast. Quand celui qui a rimé ces Nouvelles y auroit apporté tout le soin & l'exactitude qu'on luy demande; outre que ce soin s'y remarqueroit d'autant plus qu'il y est moins nécessaire, & que cela contrevient aux preceptes de Quintilien; encore l'Authheur n'auroit-il pas satisfait au principal point, qui est d'attacher le Lecteur, de le réjouir, d'attirer malgré luy son attention, de luy plaire enfin. Car, comme l'on sçait, le secret de plaire ne consiste pas toujours en l'ajustement; ny mesme en la regularité: Il faut du piquant & de l'agréable, si l'on veut toucher. Combien voyons-nous de ces beautés regulieres qui ne touchent point, & dont personne n'est amoureux? Nous ne voulons pas ôter aux modernes la louange qu'ils ont meritée. Le beau tour de Vers, le beau langage, la justesse, les bonnes rimes sont des perfections en un Poëte; cependant que l'on considère quelques-unes de nos Epigrammes où tout cela se rencontre; peut-estre y trouvera-t-on beaucoup moins de sel, j'oserois dire encore, bien moins de graces, qu'en celles de Marot & de Saint Gelais; quoy que les ouvrages de ces derniers soient presque tout pleins de ces mesmes fautes qu'on nous impute. On dira que ce n'estoient pas des fautes en leur siècle, & que c'en sont de tres-grandes au nostre. A cela nous répondons par un mesme raisonnement, & disons, comme nous avons déjà dit, que c'en seroient en effet dans un autre genre de Poësie, mais que ce n'en sont point dans celui-cy. Feu Monsieur de Voiture en est le garend. Il ne faut que lire ceux de ses ouvrages où il fait revivre le caractère de Marot. Car nostre

*Auteur ne pretend pas que la gloire luy en soit deuë, ny qu'il ait meritë non plus de grands applaudissemens du public pour avoir rimé quelques Contes. Il s'est veritablement engagé dans une carriere toute nouvelle, & l'a fournie le mieux qu'il a pû; prenant tantost un chemin, tantost l'autre; & marchant toujours plus assurement quand il a suivy la maniere de nos vieux Poëtes, Quorum in hac re imitari neglegentiam exoptat, potius quam istorum diligentiam. Mais en disant que nous voulions passer ce point-là, nous nous sommes insensiblement engagez à l'examiner : & possible n'a-ce pas esté inutilement; car il n'y a rien qui ressemble mieux à des fautes que ces licences. Venons à la liberté que l'Auteur se donne de tailler dans le bien d'autruy ainsi que dans le sien propre, sans qu'il en excepte les nouvelles mesme les plus connuës, ne s'en trouvant point d'inviolable pour luy. Il retranche, il amplifie, il change les incidens & les circonstances, quelquesfois le principal événement & la suite : enfin ce n'est plus la mesme chose; c'est proprement une Nouvelle Nouvelle; & celui qui l'a inventée auroit bien de la peine à reconnoistre son propre ouvrage. Non sic decet contaminari fabulas, diront les Critiques. Et comment ne le diroient-ils pas? Ils ont bien fait le mesme reproche à Terence; mais Terence s'est moqué d'eux, & a pretendu avoir droit d'en user ainsi. Il a meslé du sien parmy les sujets qu'il a tirez de Menandre, comme Sophocle & Euripide ont meslé du leur parmy ceux qu'ils ont tirez des Escrivains qui les precedoient, n'épargnant Histoire ny Fable où il s'agissoit de la bien-*

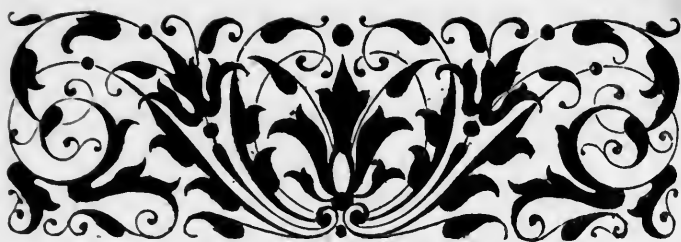
*seance & des regles du Dramatique. Ce privilege cessera-t-il à l'égard des Contes faits à plaisir? & sau-  
dra-t-il avoir d'oresnavant plus de respect, & plus de  
Religion, s'il est permis d'ainfi dire, pour le mensonge,  
que les Anciens n'en ont eu pour la verité? Jamais ce  
qu'on appelle un bon Conte ne passe d'une main à l'autre  
sans recevoir quelque nouvel embellissement. D'où vient  
donc, nous pourra-t-on dire, qu'en beaucoup d'endroits  
l'Auteur retranche au lieu d'encherir? Nous en demeurons  
d'accord, & il le fait pour éviter la longueur & l'obscu-  
rité, deux defauts intolérables dans ces matieres, le  
dernier sur tout : car si la clarté est recommandable en  
tous les Ouvrages de l'esprit, on peut dire qu'elle est  
nécessaire dans les recits, où une chose, la pluspart du  
temps, est la suite & la dépendance d'une autre, où le  
moindre fonde quelquefois le plus important; en sorte  
que si le fil vient une fois à se rompre, il est impossible au  
Lecteur de le renoüer. D'ailleurs, comme les narrations  
en Vers sont très-malaisées, il se faut charger de circon-  
stances le moins qu'on peut : Par ce moyen vous vous  
soulagez vous-mesme, & vous soulagez aussi le Lecteur,  
à qui l'on ne sçauroit manquer d'apprester des plaisirs  
sans peine. Que si l'Auteur a changé quelques incidens,  
& mesme quelque catastrophe, ce qui preparoit cette  
catastrophe & la nécessité de la rendre heureuse l'y ont  
contraint. Il a crû que dans ces sortes de Contes chacun  
devoit estre content à la fin : cela plaist toujours au Lec-  
teur; à moins qu'on ne luy ait rendu les personnes trop  
odieuses : mais il n'en faut point venir là si l'on peut,*



*ny faire rire & pleurer dans une mesme Nouvelle. Cette bigarrure déplaist à Horace sur toutes choses : il ne veut pas que nos compositions ressemblent aux crottesques, & que nous fassions un ouvrage moitié femme moitié poisson. Ce sont les raisons generales que l'Autheur a eues : on en pourroit encore alleguer de particulieres, & deffendre chaque endroit ; mais il faut laisser quelque chose à faire à l'habileté & à l'indulgence des Lecteurs. Ils se contenteront donc de ces raisons-cy. Nous les aurions mises un peu plus en jour, & fait valoir davantage, si l'estenduë des Prefaces l'avoit permis.*







*Le Faiseur d'Oreilles, & le Raccommodeur  
de Moules.*

Conte tiré des Cent Nouvelles Nouvelles,  
& d'un Conte de Bocace.



IRE Guillaume allant en marchandise,  
Laiſſa ſa femme enceinte de ſix mois ;  
Simple, jeunette, & d'afſez bonne guiſe,  
Nommée Alix, du païs Champenois.

Compere André l'alloit voir quelquefois :  
A quel deſſein, beſoin n'eſt de le dire,  
Et Dieu le ſçait : c'eſtoit un maïſtre ſire ;  
Il ne tendoit guere en vain ſes filets ;  
Ce n'eſtoit pas autrement ſa coutume.  
Sage eût eſté l'oïſeau qui de ſes rets  
Se fuſt ſauvé ſans laiſſer quelque plume.  
Alix eſtoit fort neuve ſur ce point.

Le trop d'esprit ne l'incommodoit point :  
De ce défaut on n'accusoit la Belle.  
Elle ignoroit les malices d'Amour.  
La pauvre Dame alloit tout devant elle,  
Et n'y sçavoit ny finesse ny tour.  
Son mary donc se trouvant en emplete,  
Elle au logis, en sa chambre feulette,  
André survient ; qui sans long compliment  
La confidere ; & luy dit froidement.  
Je m'ébahis comme au bout du Royaume,  
S'en est allé le Compere Guillaume,  
Sans achever l'enfant que vous portez :  
Car je vois bien qu'il luy manque une oreille :  
Vostre couleur me le démontre assez,  
En ayant veu mainte épreuve pareille.  
Bonté de Dieu ! reprit-elle aussi-tost,  
Que dites-vous ? quoy d'un enfant monaût  
J'accoucherois ? n'y sçavez-vous remede ?  
Si dea, fit-il, je vous puis donner aide  
En ce besoin, & vous jureray bien,  
Qu'autre que vous ne m'en feroit tant faire.  
Le mal d'autrui ne me tourmente en rien ;  
Fors excepté ce qui touche au Compere :  
Quant à ce point je m'y ferois mourir.  
Or essayons, sans plus en discourir,  
Si je suis maistre à forger des oreilles.  
Souvenez vous de les rendre pareilles,  
Reprit la femme. Allez, n'ayez foucy,  
Repliqua-t-il, je prends sur moy cecy.

Puis le Galant montre ce qu'il sçait faire.  
Tant ne fut nice (encor que nice fût)  
Madame Alix, que le jeu ne luy plût.  
Philosopher ne faut pour cette affaire.  
André vaquoit de grande affection  
A son travail; faisant ore un tendon,  
Ore un reply, puis quelque cartilage;  
Et n'y plaignant l'étofe & la façon.  
Demain, dit-il, nous polirons l'ouvrage;  
Puis le mettrons en sa perfection;  
Tant & si bien qu'en ayez bonne issuë.  
Je vous en fuis, dit-elle, bien tenuë :  
Bon fait avoir icy bas un amy.  
Le lendemain, pareille heure venuë,  
Compere André ne fut pas endormy.  
Il s'en alla chez la pauvre innocente.  
Je viens, dit-il, toute affaire cessante,  
Pour achever l'oreille que sçavez.  
Et moy, dit-ellè, allois par un message  
Vous avertir de haster cet ouvrage :  
Montons en haut. Dés qu'ils furent montez,  
On poursuivit la chose encommencée.  
Tant fut ouvré, qu'Alix dans la pensée  
Sur cette affaire un scrupule se mit;  
Et l'innocente au bon apostre dit :  
Si cet enfant avoit plusieurs oreilles,  
Ce ne feroit à vous bien besogné.  
Rien, rien, dit-il, à cela j'ay soigné;  
Jamais ne faux en rencontres pareilles.

Sur le métier l'oreille estoit encor,  
Quand le mary revient de son voyage ;  
Careffe Alix, qui du premier abord,  
Vous aviez fait, dit-elle, un bel ouvrage.  
Nous en tenions sans le Compere André ;  
Et nostre enfant d'une oreille eust manqué.  
Souffrir n'ay pû chose tant indecente.  
Sire André donc, toute affaire cessante,  
En a fait une : il ne faut oublier  
De l'aller voir, & l'en remercier :  
De tels amis on a toujours affaire.  
Sire Guillaume, au discours qu'elle fit,  
Ne comprenant comme il se pouvoit faire  
Que son Epouse eust eu si peu d'esprit,  
Par plusieurs fois luy fit faire un recit  
De tout le cas ; puis outré de colere  
Il prit une arme à costé de son lit ;  
Voulut tuer la pauvre Champenoise,  
Qui pretendoit ne l'avoir mérité.  
Son innocence & sa naïveté  
En quelque sorte appaîserent la noise.  
Helas Monsieur, dit la Belle en pleurant,  
En quoy vous puis-je avoir fait du dommage ?  
Je n'ay donné vos draps ny vostre argent ;  
Le compte y est ; & quant au demeurant,  
André me dit quand il parfit l'enfant,  
Qu'en trouveriez plus que pour vôtre usage :  
Vous pouvez voir, si je mens tuez moy ;  
Je m'en rapporte à vostre bonne foy.

L'Epoux fortant quelque peu de colere,  
Luy répondit. Or bien, n'en parlons plus;  
On vous l'a dit, vous avez crû bien faire,  
J'en fuis d'accord, contester là dessus  
Ne produiroit que discours superflus :  
Je n'ay qu'un mot. Faites demain en sorte  
Qu'en ce logis j'attrape le Galant :  
Ne parlez point de nostre different ;  
Soyez secrette, ou bien vous estes morte.  
Il vous le faut avoir adroitement ;  
Me feindre absent en un second voyage,  
Et luy mander, par lettre ou par message,  
Que vous avez à luy dire deux mots.  
André viendra ; puis de quelques propos  
L'amuseriez ; fans toucher à l'oreille ;  
Car elle est faite, il n'y manque plus rien.  
Nostre innocente executa tres-bien  
L'ordre donné ; ce ne fut pas merveille ;  
La crainte donne aux bestes de l'esprit.  
André venu, l'Epoux guere ne tarde,  
Monte, & fait bruit. Le compagnon regarde  
Où se sauver : nul endroit il ne vit,  
Qu'une ruelle en laquelle il se mit.  
Le mary frappe ; Alix ouvre la porte ;  
Et de la main fait signe incontinent,  
Qu'en la ruelle est caché le Galant.  
Sire Guillaume estoit armé de forte  
Que quatre Andrez n'auroient pû l'étonner.  
Il fort pourtant, & va querir main forte,

Ne le voulant fans doute affaffiner ;  
Mais quelque oreille au pauvre homme couper :  
Peut-estre pis, ce qu'on coupe en Turquie,  
Pays cruel & plein de barbarie.  
C'est ce qu'il dit à fa femme tout bas :  
Puis l'emmena fans qu'elle ofast rien dire ;  
Ferma tres-bien la porte fur le fire.  
André se crût sorti d'un mauvais pas,  
Et que l'Epoux ne fçavoit nulle chose.  
Sire Guillaume en rêvant à fon cas  
Change d'avis, en foy-mefme propofe  
De fe vanger avecque moins de bruit,  
Moins de fcandale, & beaucoup plus de fruit.  
Alix, dit-il, allez querir la femme  
De fire André ; contez luy voftre cas  
De bout en bout ; courez, n'y manquez pas.  
Pour l'amener vous direz à la Dame,  
Que fon mary court un peril tres-grand ;  
Que je vous ay parlé d'un chafiment  
Qui la regarde, & qu'aux faifeurs d'oreilles  
On fait fouffrir en rencontres pareilles :  
Chofe terrible, & dont le feul penfer  
Vous fait drefser les cheveux à la tefte ;  
Que fon Epoux eft tout prest d'y paffer ;  
Qu'on n'attend qu'elle afin d'estre à la fefte.  
Que toutesfois, comme elle n'en peut mais,  
Elle pourra faire changer la peine :  
Amenez-la, courez ; je vous promets  
D'oublier tout moyennant qu'elle vienne.



Madame Alix, bien joyeuse s'en fut  
Chez sire André dont la femme accourut  
En diligence, & quasi hors d'haleine;  
Puis monta seule, & ne voyant André,  
Crut qu'il estoit quelque part enfermé.  
Comme la Dame estoit en ces alarmes,  
Sire Guillaume ayant quitté ses armes  
La fait asseoir, & puis commence ainsi.  
L'ingratitude est mere de tout vice.  
André m'a fait un notable service;  
Parquoy, devant que vous sortiez d'icy,  
Je luy rendray si je puis la pareille.  
En mon absence il a fait une oreille  
Au fruit d'Alix : je veux d'un si bon tour  
Me revancher, & je pense une chose.  
Tous vos enfans ont le nez un peu court :  
Le moule en est assurément la cause.  
Or je les sçais des mieux raccommoder.  
Mon avis donc est que sans retarder  
Nous pourvoyions de ce pas à l'affaire.  
Disant ces mots il vous prend la Commere,  
Et près d'André la jetta sur le lit,  
Moitié raisin, moitié figue en joüit.  
La Dame prit le tout en patience;  
Benit le Ciel de ce que la vengeance  
Tomboit sur elle, & non sur sire André;  
Tant elle avoit pour luy de charité.  
Sire Guillaume estoit de son costé  
Si fort émeu, tellement irrité,

Qu'à la pauvrete il ne fit nulle grace  
Du Talion, rendant à son Epoux  
Fèves pour pois, & pain blanc pour foüace.  
Qu'on dit bien vray que se venger est doux !  
Tres-sage fut d'en user de la forte :  
Puis qu'il vouloit son honneur reparer,  
Il ne pouvoit mieux que par cette porte  
D'un tel affront à mon sens se tirer.  
André vit tout, & n'osa murmurer ;  
Jugea des coups; mais ce fut sans rien dire;  
Et loüa Dieu que le mal n'estoit pire.  
Pour une oreille il auroit composé.  
Sortir à moins c'estoit pour luy merveilles :  
Je dis à moins; car mieux vaut, tout prisé,  
Cornes gagner que perdre ses oreilles.





## *Les Freres de Catalogne.*

Nouvelle tirée des cent Nouvelles Nouvelles.

LE vous-veux conter la besogne  
Des bons Freres de Catalogne;  
Besogne où ces Freres en Dieu  
Témoignerent en certain lieu  
Une charité si fervente,  
Que mainte femme en fut contente,  
Et crût y gagner Paradis.  
Telles gens par leurs bons avis,  
Mettent à bien les jeunes ames,  
Tirent à soy filles & femmes,  
Se sçavent emparer du cœur,  
Et dans la vigne du Seigneur  
Travaillent ainsi qu'on peut croire,  
Et qu'on verra par cette Histoire.

Au temps que le sexe vivoit  
Dans l'ignorance, & ne sçavoit  
Glofer encor sur l'Evangile,  
(Temps à cotter fort difficile)  
Un essain de Freres dismeurs,  
Pleins d'appetit, & beaux disneurs,  
S'alla jetter dans une Ville,

En jeunes Beutez tres-fertile.  
Pour des Galants, peu s'en trouvoit ;  
De vieux maris, il en plouvoit.  
A l'abord une Confrerie  
Par les bons Peres fut bastie,  
Femme n'estoit qui n'y courust,  
Qui ne s'en mist, & qui ne crût  
Par ce moyen estre sauvée :  
Puis quand leur foy fut éprouvée,  
On vint au veritable point.  
Frere André ne marchanda point ;  
Et leur fit ce beau petit presche.  
Si quelque chose vous empesche  
D'aller tout droit en Paradis,  
C'est d'espargner pour vos maris,  
Un bien dont ils n'ont plus que faire,  
Quand ils ont pris leur necessaire ;  
Sans que jamais il vous ait plû,  
Nous faire part du superflu.  
Vous me direz que nostre usage  
Repugne aux dons du Mariage ;  
Nous l'avoüons, & Dieu mercy  
Nous n'aurions que voir en cecy,  
Sans le soin de vos consciences.  
La plus griève des offences,  
C'est d'estre ingrate : Dieu l'a dit.  
Pour cela Satan fut maudit.  
Prenez-y garde ; & de vos restes  
Rendez grace aux bontez celestes,

Nous laissant dismer sur un bien,  
Qui ne vous couste presque rien.  
C'est un droit, ô troupe fidelle,  
Qui vous témoigne nostre zele ;  
Droit authentique & bien signé,  
Que les Papes nous ont donné ;  
Droit enfin, & non pas aumosne :  
Toute femme doit en personne  
S'en acquiter trois fois le mois,  
Vers les freres Catalanois.  
Cela fondé sur l'Efcriture,  
Car il n'est bien dans la Nature,  
(Je le repete, écoutez-moy)  
Qui ne subisse cette Loy  
De reconnoissance & d'hommage :  
Or les œuvres de mariage,  
Estant un bien, comme sçavez,  
Ou sçavoir chacune devez,  
Il est clair que disme en est deuë.  
Cette disme sera receuë  
Selon nostre petit pouvoir.  
Quelque peine qu'il faille avoir,  
Nous la prendrons en patience :  
N'en faites point de conscience ;  
Nous sommes gens qui n'avons pas  
Toutes nos aises icy bas.  
Au reste il est bon qu'on vous dise,  
Qu'entre la chair & la chemise  
Il faut cacher le bien qu'on fait :

Tout cecy doit estre secret,  
Pour vos maris & pour tout autre :  
Voicy trois mots d'un bon-apostre  
Qui font à nostre intention :  
Foy, charité, discretion.

Frere André par cette eloquence  
Satisfit fort son audience,  
Et passa pour un Salomon,  
Peu dormirent à son Sermon.  
Chaque femme, ce dit l'histoire,  
Garda tres-bien dans sa memoire,  
Et mieux encor dedans son cœur  
Le discours du Predicateur.  
Ce n'est pas tout, il s'execute :  
Chacune accourt; grande dispute  
A qui la premiere payra.  
Mainte Bourgeoise murmura  
Qu'au lendemain on l'eût remise.  
La Gent qui n'aime pas la Bize,  
Ne sçachant comme r'envoyer  
Cet escadron prest à payer,  
Fut contrainte enfin de leur dire :  
De par Dieu souffrez qu'on respire,  
C'en est assez pour le present;  
On ne peut faire qu'en faisant.  
Reglez vostre temps sur le nostre;  
Aujourd'huy l'une, & demain l'autre.  
Tout avec ordre, & croyez-nous :  
On en va mieux quand on va doux.

Le sexe fuit cette sentence.  
Jamais de bruit pour la quittance,  
Trop bien quelque collation,  
Et le tout par devotion.  
Puis de trinquer à la Commere.  
Je laisse à penser quelle chere  
Faisoit alors Frere Frapart.  
Tel d'entr'eux avoit pour sa part,  
Dix jeunes femmes bien payantes,  
Frisques, gaillardes, atrayantes.  
Tel aux douze & quinze passoit.  
Frere Roc à vingt se chauffoit.  
Tant & si bien que les Donnelles,  
Pour se montrer plus ponctuelles,  
Payoient deux fois assez souvent :  
Dont il avint que le Couvent,  
Las enfin d'un tel Ordinaire,  
Après avoir à cette affaire  
Vaqué cinq ou six mois entiers,  
Eust fait credit bien volontiers :  
Mais les Donnelles scrupuleuses,  
De s'acquiter estoient soigneuses,  
Croyant faillir en retenant  
Un bien à l'Ordre appartenant.  
Point de dismes accumulées :  
Il s'en trouva de si zelées,  
Que par avance elles payoient.  
Les beaux Peres n'expedioient  
Que les fringantes & les Belles,

Enjoignant aux sempiternelles,  
De porter en bas leur tribut :  
Car dans ces dismes de rebut  
Les Lais trouvoient encor à frire.  
Bref à peine il se pourroit dire,  
Avec combien de charité,  
Le tout estoit executé.

Il avint qu'une de la bande,  
Qui vouloit porter son offrande,  
Un beau soir, en chemin faisant,  
Et son mary la conduisant,  
Luy dit : Mon Dieu, j'ay quelque affaire,  
Là dedans avec certain Frere,  
Ce fera fait dans un moment.  
L'Epoux répondit brusquement,  
Quoy ? quelle affaire ? estes-vous folle ?  
Il est my-nuit sur ma parole :  
Demain vous direz vos pechés :  
Tous les bons Peres sont couchés.  
Cela n'importe, dit la femme :  
Et par Dieu si, dit-il, Madame,  
Je tiens qu'il importe beaucoup ;  
Vous ne bougerez pour ce coup.  
Qu'avez-vous fait, & quelle offence  
Presse ainsi vostre conscience ?  
Demain matin j'en suis d'accord.  
Ah ! Monsieur, vous me faites tort,  
Reprit-elle, ce qui me presse,  
Ce n'est pas d'aller à confesse,



C'est de payer ; car si j'attens,  
Je ne le pourray de long-temps ;  
Le Frere aura d'autres affaires.  
Quoy payer ? La disme aux bons Peres.  
Quelle disme ? sçavez-vous pas ?  
Moy je le sçay ! c'est un grand cas,  
Que toujours femme aux Moines donne.  
Mais cette disme, ou cette aumosne,  
La sçauray-je point à la fin ?  
Voyez, dit-elle, qu'il est fin,  
N'entendez-vous pas ce langage ?  
C'est des œuvres de mariage.  
Quelles œuvres, reprit l'Epoux ?  
Et-là, Monsieur, c'est ce que nous...  
Mais j'aurois payé depuis l'heure.  
Vous estes cause qu'en demeure  
Je me trouve presentement ;  
Et cela je ne sçay comment ;  
Car toujours je suis coûtumiere,  
De payer toute la premiere.

L'Epoux remply d'estonnement,  
Eut cent penfers en un moment.  
Il ne sçût que dire & que croire.  
Enfin pour apprendre l'histoire,  
Il se rût, il se contraignit,  
Du secret sans plus se plainit ;  
Par tant d'endroits tourna sa femme,  
Qu'il apprit que mainte autre Dame  
Payoit la mesme pension :

Ce luy fut consolation.  
Sçachez, dit la pauvre innocente,  
Que pas une n'en est exemte :  
Vostre Sœur paye à Frere Aubry ;  
La Baillie au Pere Fabry ;  
Son Alteffe à Frere Guillaume ,  
Un des beaux Moines du Royaume :  
Moy qui paye à Frere Girard,  
Je voulois luy porter ma part.  
Que de maux la langue nous cause !  
Quand ce mary sceut toute chose,  
Il resolut premierement,  
D'en avertir secretement  
Monseigneur, puis les gens de Ville ;  
Mais comme il estoit difficile  
De croire un tel cas dès l'abord ;  
Il voulut avoir le rapport  
Du drosle à qui payoit sa femme.  
Le lendemain devant la Dame  
Il fait venir Frere Girard ;  
Luy porte à la gorge un poignard ;  
Luy fait conter tout le mystere :  
Puis ayant enfermé ce Frere  
A double clef, bien garoté,  
Et la Dame d'autre côté ;  
Il va par tout conter sa chance.  
Au logis du Prince il commence ;  
Puis il descend chez l'Eschevin ;  
Puis il fait sonner le tocsin.

Toute la Ville en est troublée.  
On court en foule à l'assemblée;  
Et le fujet de la rumeur,  
N'est point fceu du peuple difmeur.  
Chacun opine à la vengeance.  
L'un dit qu'il faut en diligence  
Aller maffacrer ces cagots;  
L'autre dit qu'il faut de fagots  
Les entourer dans leur repaire,  
Et brûler gens & Monaftere.  
Tel veut qu'ils foient à l'eau jettez  
Dedans leurs frocs empaquetez;  
Afin que cette pepiniere,  
Flottant ainfi fur la riviere,  
S'en aille apprendre à l'Univers,  
Comment on traite les pervers.  
Tel invente un autre fupplice,  
Et chacun felon fon caprice.  
Bref tous conclurent à la mort :  
L'avis du feu fut le plus fort.  
On court au Couvent tout à l'heure :  
Mais par refpect de la demeure,  
L'Arreft ailleurs s'executa :  
Un Bourgeois fa grange prefta.  
La penaille enfemble enfermée,  
Fut en peu d'heures confumée,  
Les maris fautans à l'entour,  
Et danfans au fon du tambour.  
Rien n'échappa de leur colere,

Ny Moinillon, ny beat Pere.  
Robbes, manteaux, & cocluchons,  
Tout fut brûlé comme cochons.  
Tous perirent dedans les flammes.  
Je ne sçay ce qu'on fit des femmes.  
Pour le pauvre Frere Girard,  
Il avoit eu son fait à part.





## *Le Berceau.*

Nouvelle tirée de Bocace.

NON loin de Rome un Hostelier estoit,  
Sur le chemin qui conduit à Florence :  
Homme sans bruit, & qui ne se piquoit  
De recevoir gens de grosse dépense :  
Même chez luy rarement on gisoit.  
Sa femme estoit encor de bonne affaire,  
Et ne passoit de beaucoup les trente ans.  
Quant au surplus, ils avoient deux enfans ;  
Garçon d'un an, fille en âge d'en faire.  
Comme il arrive, en allant & venant,  
Pinucio jeune homme de famille,  
Jetta si bien les yeux sur cette fille,  
Tant la trouva gracieuse & gentille,  
D'esprit si doux, & d'air tant attrayant,  
Qu'il s'en piqua : tres bien le luy sceut dire ;  
Muet n'estoit, elle sourde non plus :  
Dont il avint qu'il faut par dessus  
Ces longs soupirs, & tout ce vain martyre.  
Se sentir pris, parler, estre écouté,  
Ce fut tout un ; car la difficulté

Ne gifoit pas à plaire à cette Belle :  
Pinuce estoit Gentil-homme bien fait;  
Et jusques-là la fille n'avoit fait  
Grand cas des gens de mesme étoffe qu'elle.  
Non qu'elle creust pouvoir changer d'estat;  
Mais elle avoit, nonobstant son jeune âge,  
Le cœur trop haut, le goût trop delicat,  
Pour s'en tenir aux amours de village.  
Colette donc (ainsi l'on l'appelloit)  
En mariage à l'envy demandée,  
Rejettoit l'un, de l'autre ne vouloit;  
Et n'avoit rien que Pinuce en l'idée.  
Longs pourparlers avecque son Amant  
N'estoient permis; tout leur faisoit obstacle.  
Les rendez-vous & le soulagement  
Ne se pouvoient à moins que d'un miracle.  
Cela ne fit qu'irriter leurs esprits.  
Ne gésnez point, je vous en donne avis,  
Tant vos enfans, ô vous peres & meres;  
Tant vos moitez, vous Epoux & maris;  
C'est où l'amour fait le mieux ses affaires.  
Pinucio, certain soir qu'il faisoit  
Un temps fort brun, s'en vient en compagnie  
D'un sien amy dans cette Hostellerie  
Demander giste. On luy dit qu'il venoit  
Un peu trop tard. Monsieur, ajousta l'Hoste,  
Vous sçavez bien comme on est à l'étroit  
Dans ce logis; tout est plein jusqu'au toit :  
Mieux vous vaudroit passer outre, fans faute :

Ce gîte n'est pour gens de vostre estat.  
N'avez-vous point encor quelque grabat,  
Reprit l'Amant, quelque coin de reserve ?  
L'Hôte repart : il ne nous reste plus  
Que nostre chambre, où deux lits sont tendus ;  
Et de ces lits il n'en est qu'un qui serve  
Aux survenans ; l'autre nous l'occupons.  
Si vous voulez coucher de compagnie  
Vous & Monsieur, nous vous hebergerons.  
Pinuce dit, Volontiers : je vous prie  
Que l'on nous serve à manger au plutôt.  
Leur repas fait, on les conduit en haut.  
Pinucio, sur l'avis de Colette,  
Marque de l'œil comme la chambre est faite.  
Chacun couché, pour la Belle on mettoit  
Un lit de camp : celui de l'Hôte estoit  
Contre le mur, à tenant de la porte :  
Et l'on avoit placé de mesme sorte,  
Tout vis-à-vis, celui du survenant :  
Entre les deux, un berceau pour l'enfant ;  
Et toutefois plus près du lit de l'Hôte.  
Cela fit faire une plaisante faute  
A cet amy qu'avoit nostre Galant.  
Sur le minuit que l'Hôte apparemment  
Devoit dormir, l'Hôtesse en faire autant,  
Pinucio qui n'attendoit que l'heure,  
Et qui contoit les momens de la nuit,  
Son temps venu ne fait longue demeure,  
Au lit de camp s'en va droit & sans bruit.

Pas ne trouva la pucelle endormie ;  
J'en jurerois. Colette apprit un jeu  
Qui comme on sçait lasse plus qu'il n'ennuye.  
Trêve se fit ; mais elle dura peu :  
Larcins d'amour ne veulent longue pose.  
Tout à merveille alloit au lit de camp ;  
Quand cet amy qu'avoit nostre Galant,  
Pressé d'aller mettre ordre à quelque chose,  
Qu'honnêtement exprimer je ne puis,  
Voulut sortir, & ne put ouvrir l'huis,  
Sans enlever le berceau de sa place,  
L'enfant avec, qu'il mit près de leur lit ;  
Le détourner auroit fait trop de bruit.  
Luy revenu, près de l'enfant il passe,  
Sans qu'il daignast le remettre en son lieu ;  
Puis se recouche, & quand il plut à Dieu  
Se rendormit. Après un peu d'espace  
Dans le logis je ne sçais quoy tomba :  
Le bruit fut grand ; l'Hôteesse s'éveilla ;  
Puis alla voir ce que ce pouvoit estre.  
A son retour le berceau la trompa.  
Ne le trouvant joignant le lit du maistre,  
Saint Jean, dit-elle en foy-mesme aussi-tost,  
J'ay pensé faire une estrange béveüe :  
Prés de ces gens, je me suis, peu s'en faut,  
Remise au lit en chemise ainsi nuë :  
C'estoit pour faire un bon charivary.  
Dieu soit louié que ce berceau me monstre  
Que c'est icy qu'est couché mon mary.



Difant ces mots, auprès de cet amy  
Elle fe met. Fol ne fut n'étourdy  
Le compaignon dedans un tel rencontre :  
La mit en œuvre, & fans témoigner rien  
Il fit l'Epoux; mais il le fit trop bien.  
Trop bien! je faux; & c'est tout le contraire :  
Il le fit mal; car qui le veut bien faire  
Doit en befogne aller plus doucement.  
Auffi l'Hofteffe eut quelque eftonnement.  
Qu'a mon mary, dit-elle, & quelle joye  
Le fait agir en homme de vingt ans?  
Prenons cecy, puis que Dieu nous l'envoye;  
Nous n'aurons pas toûjours tel paffe-temps.  
Elle n'eut dit ces mots entre fes dents,  
Que le Galant recommence la fefte.  
La Dame estoit de bonne emplette encor :  
J'en ay, je crois, dit un mot dans l'abord :  
Chemin faifant c'estoit fortune honnefte.  
Pendant cela Colette apprehendant,  
D'estre furprife avecque fon Amant,  
Le renvoya le jour venant à poindre.  
Pinucio voulant aller rejoindre  
Son compaignon, tomba tout de nouveau  
Dans cette erreur que caufoit le berceau;  
Et pour fon lit il prit le lit de l'Hofte.  
Il n'y fut pas, qu'en abbaiffant fa voix,  
(Gens trop heureux font toûjours quelque faute)  
Amy, dit-il, pour beaucoup je voudrois  
Te pouvoir dire à quel point va ma joye.

Je te plains fort que le Ciel ne t'envoie  
Tout maintenant mesme bon-heur qu'à moy.  
Ma foy Colette est un morceau de Roy.  
Si tu sçavois ce que vaut cette fille !  
J'en ay bien veu ; mais de telle, entre nous,  
Il n'en est point. C'est bien le cuir plus doux,  
Le corps mieux fait, la taille plus gentille ;  
Et des tetons ! je ne te dis pas tout.  
Quoy qu'il en soit, avant que d'estre au bout  
Gaillardement six postes se sont faites ;  
Six de bon compte, & ce ne sont fornettes.  
D'un tel propos l'Hoste tout étourdy,  
D'un ton confus gronda quelques parolles.  
L'Hosteffe dit tout bas à cet amy,  
Qu'elle prenoit toûjours pour son mary :  
Ne reçois plus chez toy ces testes folles.  
N'entends-tu point comme ils font en debat ?  
En son seant l'Hoste sur son grabat  
S'estant levé, commence à faire éclat.  
Comment, dit-il, d'un ton plein de colere,  
Vous veniez donc icy pour cette affaire ?  
Vous l'entendez ! & je vous sçais bon gré  
De vous moquer encor comme vous faites.  
Pretendez-vous, beau Monsieur que vous estes,  
En demeurer quitte à si bon marché ?  
Quoy ! ne tient-il qu'à honnir des familles ?  
Pour vos états nous nourrirons nos filles,  
J'en suis d'avis. Sortez de ma maison :  
Je jure Dieu que j'en auray raison.

Et toy coquine, il faut que je te tuë.  
A ce discours proferé brusquement,  
Pinucio plus froid qu'une statuë,  
Reste sans poulx, sans voix, sans mouvement.  
Chacun se teut l'espace d'un moment.  
Colette entra dans des peurs nompareilles.  
L'Hostesse ayant reconnu son erreur,  
Tint quelque-temps le Loup par les oreilles.  
Le seul amy se souvint par bon-heur  
De ce berceau principe de la chose.  
Adressant donc à Pinuce sa voix :  
T'en tiendras-tu, dit-il, une autrefois ?  
T'ay-je averty que le vin seroit cause  
De ton mal-heur ? tu sçais que quand tu bois,  
Toute la nuit tu cours, tu te demeines,  
Et vas contant mille chimeres vaines,  
Que tu te mets dans l'esprit en dormant.  
Reviens au lit. Pinuce au mesme instant  
Fait le dormeur, poursuit le stratagême,  
Que le mary prit pour argent contant.  
Il ne fut pas jusqu'à l'Hostesse mesme  
Qui n'y voulust aussi contribuer.  
Près de sa fille elle alla se placer,  
Et dans ce poste elle se sentit forte.  
Par quel moyen, comment, de quelle sorte,  
S'écria-t'elle, auroit-il pû coucher  
Avec Colette, & la dés-honorer ?  
Je n'ay bougé toute nuit d'auprès d'elle :  
Elle n'a fait ny pis ny mieux que moy.

Pinucio nous l'alloit donner belle.  
L'Hôte reprit. C'est assez; je vous croy.  
On se leva : ce ne fut pas sans rire;  
Car chacun d'eux en avoit sa raison.  
Tout fut secret : & quiconque eut du bon,  
Par devers soy le garda sans rien dire.





## *Le Muletier.*

Nouvelle tirée de Bocace.

V<sup>N</sup> Roy Lombard (les Rois de ce pays  
Viennent souvent s'offrir à ma memoire)  
Ce dernier-cy, dont parle en ses écrits  
Maistre Bocace auteur de cette Histoire,  
Portoit le nom d'Agiluf en son temps.  
Il épousa Teudelingue la Belle,  
Veuve du Roy dernier mort sans enfans,  
Lequel laissa l'Estat sous la tutelle  
De celuy-cy, Prince sage & prudent.  
Nulle beauté n'estoit alors égale  
A Teudelingue ; & la couche Royale  
De part & d'autre estoit assurement  
Aussi complete, autant bien assortie  
Qu'elle fut onc. Quand Messer Cupidon  
En badinant fit choir de son brandon  
Chez Agiluf, droit dessus l'écurie :  
Sans prendre garde, & sans se soucier  
En quel endroit ; dont avecque furie  
Le feu se prit au cœur d'un Muletier.  
Ce Muletier estoit homme de mine,

Et démentoit en tout son origine,  
Bien fait & beau, mesme ayant du bon sens.  
Bien le monstra; car s'estant de la Reine  
Amouraché, quand il eut quelque temps  
Fait ses efforts, & mis toute sa peine  
Pour se guerir, sans pouvoir rien gagner,  
Le Compagnon fit un tour d'homme habile.  
Maître ne sçais meilleur pour enseigner  
Que Cupidon; l'ame la moins subtile  
Sous sa ferule apprend plus en un jour,  
Qu'un Maître és Arts en dix ans aux écoles.  
Aux plus grossiers par un chemin bien court  
Il sçait montrer les tours & les paroles.  
Le present Conte en est un bon témoin.  
Notre Amoureux ne songeoit près ny loin  
Dedans l'abord à jouir de sa Mie.  
Se declarer de bouche ou par écrit  
N'estoit pas feur. Si se mit dans l'esprit,  
Mourust ou non, d'en passer son envie;  
Puis qu'aussi-bien plus vivre ne pouvoit;  
Et mort pour mort, toujours mieux luy valoit,  
Auparavant que fortir de la vie,  
Eprouver tout, & tenter le hazard.  
L'usage estoit chez le peuple Lombard,  
Que quand le Roy, qui faisoit lit à part,  
(Comme tous font) vouloit avec sa femme  
Aller coucher, seul il se presentoit,  
Presque en chemise, & sur son dos n'avoit  
Qu'une simarre; à la porte il frappoit

Tout doucement; aussi-toit une Dame  
Ouvroit fans bruit; & le Roy luy mettoit  
Entre les mains la clarté qu'il portoit;  
Clarté n'ayant grand' lueur ny grand' flâme.  
D'abord la Dame éteignoit en sortant  
Cette clarté; c'estoit le plus souvent  
Une lanterne, ou de simples bougies.  
Chaque Royaume a ses ceremonies.  
Le Muletier remarqua celle-cy;  
Ne manqua pas de s'ajuster ainfi;  
Se presenta comme c'estoit l'usage,  
S'estant caché quelque peu le vifage.  
La Dame ouvrit dormant plus d'ademi.  
Nul cas n'estoit à craindre en l'avanture  
Fors que le Roy ne vinst pareillement.  
Mais ce jour-là s'estant heureusement  
Mis à chasser, force estoit que nature  
Pendant la nuit cherchast quelque repos.  
Le Muletier frais, gaillard, & dispos,  
Et parfumé, se coucha fans rien dire.  
Un autre point, outre ce qu'avons dit,  
C'est qu'Agiluf, s'il avoit en l'esprit  
Quelque chagrin, soit touchant son Empire,  
Ou sa famille, ou pour quelque autre cas,  
Ne sonnoit mot en prenant ses ébats.  
A tout cela Teudelingue estoit faite.  
Nostre Amoureux fournit plus d'une traite:  
Un Muletier à ce jeu vaut trois Rois.  
Dont Teudelingue entra par plusieurs fois

En penfement; & creut que la colere  
Rendoit le Prince outre fon ordinaire  
Plein de transport, & qu'il n'y fongeoit pas.  
En fes prefens le Ciel eft toûjours juſte :  
Il ne départ à gens de tous eſtats  
Meſmes talens. Un Empereur auguſte  
A les vertus propres pour commander :  
Un Avocat ſçait les points decider :  
Au jeu d'Amour le Muletier fait rage :  
Chacun fon fait; nul n'a tout en partage.  
Noſtre Galant s'eſtant diligenté,  
Se retira fans bruit & fans clarté  
Devant l'Aurore. Il en fortoit à peine,  
Lors qu'Agiluf alla trouver la Reine;  
Voulut s'ébatre, & l'étonna bien fort.  
Certes Monſieur, je ſçais bien, luy dit-elle,  
Que vous avez pour moy beaucoup de zele;  
Mais de ce lieu vous ne faites encor  
Que de fortir : meſme outre l'ordinaire  
En avés pris, & beaucoup plus qu'affés.  
Pour Dieu Monſieur, je vous prie, avifez  
Que ne ſoit trop; voſtre ſanté m'eſt chere.  
Le Roy fut ſage, & ſe douta du tour;  
Ne ſonna mot, descendit dans la court;  
Puis de la court entra dans l'écurie;  
Jugeant en luy que le cas provenoit  
D'un Muletier, comme l'on luy parloit.  
Toute la troupe eſtoit lors endormie,  
Fors le Galant qui trembloit pour ſa vie.



Le Roy n'avoit lanterne ny bougie.  
En tâtonnant il s'approcha de tous ;  
Crût que l'auteur de cette tromperie  
Se connoistroit au batement du poulx.  
Pas ne faillit dedans sa conjecture :  
Et le second qu'il tasta d'avanture  
Estoit son homme ; à qui d'émotion,  
Soit pour la peur, ou soit pour l'action,  
Le cœur battoit, & le poulx tout ensemble.  
Ne sçachant pas où devoit aboutir  
Tout ce mystere, il feignoit de dormir.  
Mais quel sommeil ! Le Roy, pendant qu'il tremble,  
En certain coin va prendre des ciseaux  
Dont on coupoit le crain à ses chevaux.  
Faisons, dit-il, au Galant une marque,  
Pour le pouvoir demain connoistre mieux.  
Incontinent de la main du Monarque  
Il se sent tondre. Un toupet de cheveux  
Luy fut coupé, droit vers le front du sire.  
Et cela fait le Prince se retire.  
Il oublia de ferrer le toupet ;  
Dont le Galant s'avisa d'un secret  
Qui d'Agiluf gasta le stratagême.  
Le Muletier alla sur l'heure mesme  
En pareil lieu tondre ses compagnons.  
Le jour venu, le Roy vit ces garçons  
Sans poil au front. Lors le Prince en son ame :  
Qu'est-cecy donc ! qui croiroit que ma femme  
Auroit esté si vaillante au déduit ?

Quoy Teudelingue a-t'elle cette nuit  
Fourny d'ébat à plus de quinze ou seize;  
Autant en vit vers le front de tondus.  
Or bien, dit-il, qui l'a fait si se taïse :  
Au demeurant qu'il n'y retourne plus.





*L'Oraison de S. Julien.*

Nouveile tirée de Bocace.

BEAUCOUP de gens ont une ferme foy  
Pour les brevets, Oraisons, & paroles.  
Je me ris d'eux; & je tiens, quant à moy,  
Que tous tels sorts sont receptes frivoles.  
Frivoles font; c'est sans difficulté.  
Bien est-il vray, qu'auprès d'une beauté  
Paroles ont des vertus nompareilles;  
Paroles font en Amour des merveilles :  
Tout cœur se laisse à ce charme amollir.  
De tels brevets je veux bien me servir;  
Des autres non. Voicy pourtant un Conte,  
Où l'Oraison de Monsieur S. Julien  
A Renaud d'Ast produisit un grand bien.  
S'il ne l'eust dite, il eust trouvé méconte  
A son argent, & mal passé la nuit.  
Il s'en alloit devers Chasteau-Guillaume :  
Quand trois Quidams (bonnes gens, & sans bruit,  
Ce luy sembloit, tels qu'en tout un Royaume  
Il n'auroit cru trois aussi gens de bien)  
Quand n'ayant dis-je aucun soupçon de rien,  
Ces trois Quidams tout pleins de courtoisie,

Après l'abord, & l'ayant faliué  
Fort humblement : fi nostre compagnie,  
Luy dirent-ils, vous pouvoit estre à gré,  
Et qu'il vous pluſt achever cette traite  
Avecque nous, ce nous feroit honneur.  
En voyageant, plus la troupe eſt complete,  
Mieux elle vaut ; c'eſt touſjours le meilleur.  
Tant de Brigands infectent la Province,  
Que l'on ne ſçait à quoy ſonge le Prince  
De le ſouffrir : mais quoy les mal-vivans  
Seront touſjours. Renaud dit à ces gens,  
Que volontiers. Une lieuë eſtant faite,  
Eux diſcourant, pour tromper le chemin,  
De choſe & d'autre ; ils tomberent enſin  
Sur ce qu'on dit de la vertu ſecrete  
De certains mots, caractères, brevets,  
Dont les aucuns ont de tres-bons effets ;  
Comme de faire aux infectes la guerre,  
Charmer les loups, conjurer le tonnerre :  
Ainſi du reſte ; ou ſans paët ny demy  
(Dequoy l'on ſoit pour le moins averty)  
L'on ſe guerit, l'on guerit ſa monture,  
Soit du farçin, ſoit de la mémarchure ;  
L'on fait ſouvent ce qu'un bon Medecin  
Ne ſçauroit faire avec tout ſon latin.  
Ces ſurvenans de mainte experience  
Se vantoient tous ; & Renaud en ſilence  
Les écoutoit. Mais vous, ce luy dit-on,  
Sçavez-vous point auſſi quelque Oraïſon ?

De tels secrets, dit-il, je ne me pique;  
Comme homme simple, & qui vis à l'antique.  
Bien vous diray, qu'en allant par chemin  
J'ay certains mots que je dis au matin  
Dessous le nom d'Oraison ou d'Antienne  
De S. Julien; afin qu'il ne m'avienne  
De mal gister : & j'ay mesme éprouvé,  
Qu'en y manquant cela m'est arrivé.  
J'y manque peu : c'est un mal que j'évite  
Par-dessus tous, & que je crains autant.  
Et ce matin, Monsieur, l'avez-vous dite ?  
Luy repartit l'un des trois en riant.  
Oüy, dit Renaud. Or bien, repliqua l'autre,  
Gageons un peu quel sera le meilleur,  
Pour ce jourd'huy, de mon giste ou du vostre.  
Il faisoit lors un froid plein de rigueur.  
La nuit de plus estoit fort approchante,  
Et la couchée encore assez distante.  
Renaud reprit. Peut-estre ainsi que moy  
Vous servez-vous de ces mots en voyage.  
Point, luy dit l'autre; & vous jure ma Foy,  
Qu'invoquer Saints n'est pas trop mon usage.  
Mais si je perds, je le pratiqueray.  
En ce cas là volontiers gageray,  
Reprit Renaud, & j'y mettrois ma vie :  
Pourveu qu'alliez en quelque Hostellerie;  
Car je n'ay là nulle maison d'ami.  
Nous mettrons donc cette clause au pari,  
Poursuivit-il, si l'avez agreable :

C'est la raison. L'autre luy répondit.  
J'en fuis d'accord ; & gage vostre habit,  
Vostre cheval, la bourse au préalable ;  
Seur de gagner, comme vous allez voir.  
Renaud, dés-lors pût bien s'appercevoir,  
Que son cheval avoit changé d'étable.  
Mais quel remede ? En costoyant un bois,  
Le Parieur ayant changé de voix,  
Ca, descendez, dit-il, mon Gentil-homme :  
Vostre Oraison vous fera bon besoin.  
Chateau-Guillaume est encore un peu loin.  
Falut descendre. Ils luy prirent en somme  
Chapeau, casaque, habit, bourse, & cheval ;  
Bottes aussi. Vous n'aurez tant de mal  
D'aller à pied, luy dirent les perfides.  
Puis de chemin (sans qu'ils prissent de guides)  
Changeant tous trois, ils furent aussitôt  
Perdus de veü : & le pauvre Renaud,  
En caleçons, en chausses, en chemise,  
Moüillé, fangeux, ayant au nez la bise  
Va tout dolent ; & craint avec raison,  
Qu'il n'ait ce coup, mal-gré son Oraison,  
Tres-mauvais giste ; horsmis qu'en sa valise  
Il esperoit. Car il est à noter,  
Qu'un sien Valet contraint de s'arrester,  
Pour faire mettre un fer à sa monture,  
Devoit le joindre. Or il ne le fit pas ;  
Et ce fut là le pis de l'aventure.  
Le Drôle ayant veu de loin tout le cas,

(Comme Valets souvent ne valent guere)  
Prend à costé, pourvoit à ses affaires,  
Laisse son Maître, à travers champs s'enfuit,  
Donne des deux, gagne devant la nuit  
Chateau-Guillaume, & dans l'Hostellerie  
La plus fameuse, enfin la mieux fournie,  
Attend Renaud près d'un foyer ardent,  
Et fait tirer du meilleur cependant.  
Son Maître estoit jusqu'au cou dans les boües ;  
Pour en sortir avoit fort à tirer.  
Il acheva de se desesperer,  
Lors que la neige en luy donnant aux jouës  
Vint à flocons, & le vent qui fouëtoit.  
Au prix du mal que le pauvre homme avoit,  
Gens que l'on pend sont sur des lits de roses.  
Le sort se plaist à dispenser les choses  
De la façon : c'est tout mal ou tout bien.  
Dans ses faveurs il n'a point de mesures :  
Dans son courroux de mesme il n'obmet rien  
Pour nous mater : témoin les aventures  
Qu'eut cette nuit Renaud qui n'arriva,  
Qu'une heure après qu'on eut fermé la porte.  
Du pied du mur enfin il s'approcha.  
Dire comment, je n'en sçais pas la forte.  
Son bon destin, par un tres-grand hazard,  
Luy fit trouver une petite avance  
Qu'avoit un toit ; & ce toit faisoit part  
D'une maison voisine du rempart.  
Renaud ravy de ce peu d'allegeance

Se met deffous. Un bon-heur, comme on dit,  
Ne vient point feul : Quatre ou cinq brins de paille  
Se rencontrant, Renaud les eſtendit.  
Dieu ſoit loüé, dit-il, voila mon lit.  
Pendant cela le mauvais temps l'affaille  
De toutes parts : il n'en peut preſque plus.  
Tranſſi de froid, immobile, & perclus,  
Au deſeſpoir bien-toſt il ſ'abandonne,  
Claque des dents, ſe plaint, tremble, & friffonne,  
Si hautement que quelqu'un l'entendit.  
Ce quelqu'un-là c'eſtoit une Servante ;  
Et ſa Maiftreſſe une Veuve galante,  
Qui demouroit au logis que j'ay dit ;  
Pleine d'appas, jeune, & de bonne grace.  
Certain Marquis Gouverneur de la place  
L'entretenoit ; & de peur d'eſtre veu,  
Troublé, diſtrait, enfin interrompu  
Dans ſon commerce au logis de la Dame,  
Il ſe rendoit ſouvent chez cette femme,  
Par une porte aboutiſſante aux champs ;  
Alloit, venoit, ſans que ceux de la ville  
En ſceuffent rien ; non pas meſmes ſes gens.  
Je m'en eſtonne ; & tout plaifir tranquille  
N'eſt d'ordinaire un plaifir de Marquis :  
Plus il eſt ſceu, plus il leur ſemble exquis.  
Or il avint que la meſme ſoirée  
Où noſtre Job ſur la paille eſtendu  
Tenoit déjà ſa fin toute aſſeurée,  
Monſieur eſtoit de Madame attendu :



Le soupé prest, la chambre bien parée;  
Bons restaurants, champignons, & ragoufts;  
Bains, & parfums; matelats blancs & mous;  
Vin du coucher; toute l'Artillerie  
De Cupidon, non pas le langoureux,  
Mais celui-là qui n'a fait en sa vie  
Que de bons tours, le Patron des heureux,  
Des jouïssans. Estant donc la Donzelle  
Preste à bien faire, avint que le Marquis  
Ne pût venir : elle en receut l'avis  
Par un sien Page, & de cela la Belle  
Se consola : tel estoit leur marché.  
Renaud y gagne : il ne fut écouté  
Plus d'un moment, que pleine de bonté  
Cette servante & confite en tendresse,  
Par aventure autant que sa Maïstresse,  
Dit à la Veuve : Un pauvre souffreteux  
Se plaint là bas, le froid est rigoureux,  
Il peut mourir : vous plaist-il pas, Madame,  
Qu'en quelque coin l'on le mette à couvert ?  
Oüy, je le veux, répondit cette femme.  
Ce galetas qui de rien ne nous sert  
Luy viendra bien : dessus quelque couchete  
Vous luy mettrez un peu de paille nette;  
Et là dedans il faudra l'enfermer :  
De nos reliefs vous le ferez souper  
Auparavant, puis l'envoyrez coucher.  
Sans cet Arrest c'estoit fait de la vie  
Du bon Renaud. On ouvre, il remercie;

Dit qu'on l'avoit retiré du tombeau,  
Conte son cas, reprend force & courage :  
Il estoit grand, bien-fait, beau personnage,  
Ne sembloit mesme homme en amour nouveau,  
Quoy qu'il fust jeune. Au reste il avoit honte  
De sa misere, & de sa nudité :  
L'Amour est nu, mais il n'est pas croté.  
Renaud dedans, la Chambriere monte;  
Et va conter le tout de point en point.  
La Dame dit, Regardez si j'ay point  
Quelque habit d'homme encor dans mon armoire ;  
Car feu Monsieur en doit avoir laissé.  
Vous en avez, j'en ay bonne memoire,  
Dit la Servante. Elle eut bien-tost trouvé  
Le vray balot. Pour plus d'honnesteté,  
La Dame ayant appris la qualité  
De Renaud d'Ast (car il s'estoit nommé)  
Dit qu'on le mit au bain chauffé pour elle.  
Cela fut fait; il ne se fit prier.  
On le parfume avant que l'habiller.  
Il monte en haut, & fait à la Donzelle  
Son compliment, comme homme bien appris.  
On sert enfin le soupé du Marquis.  
Renaud mangea tout ainsi qu'un autre homme;  
Mesme un peu mieux; la Cronique le dit :  
On peut à moins gagner de l'appetit.  
Quant à la Veuve, elle ne fit en somme  
Que regarder, témoignant son desir :  
Soit que déjà l'attente du plaisir

L'eust disposée; ou soit par sympathie;  
Ou que la mine, où bien le procédé  
De Renaud d'Ast eussent son cœur touché.  
De tous costez se trouvant assaillie,  
Elle se rend aux semonces d'Amour.  
Quand je feray, disoit-elle, ce tour,  
Qui l'ira dire ? il n'y va rien du nostre.  
Si le Marquis est quelque peu trompé,  
Il le merite, & doit l'avoir gagné,  
Ou gagnera; car c'est un bon Apstre.  
Homme pour homme, & peché pour peché,  
Autant me vaut celui-cy que cet autre.  
Renaud n'estoit si neuf qu'il ne vist bien  
Que l'Oraison de Monsieur S. Julien  
Feroit effet, & qu'il auroit bon giste.  
Luy hors de table, on dessert au plus viste.  
Les voila seuls; & pour le faire court  
En beaur début. La Dame s'estoit mise  
En un habit à donner de l'Amour.  
La negligence à mon gré si requise,  
Pour cette fois fut sa Dame d'Atour.  
Point de clinquant, jupe simple & modeste,  
Ajustement moins superbe que leste;  
Un mouchoir noir de deux grands doigts trop court;  
Sous ce mouchoir ne sçais quoy fait au tour :  
Par là Renaud s'imagina le reste.  
Mot n'en diray : mais je n'obmettray point,  
Qu'elle estoit jeune, agreable, & touchante;  
Blanche sur tout, & de taille avenante,

Trop ny trop peu de chair & d'embonpoint.  
A cet objet qui n'eust eu l'ame émeuë !  
Qui n'eust aymé ! qui n'eust eu des desirs !  
Un Philosophe, un marbre, une statuë,  
Auroient senty comme nous ces plaisirs.  
Elle commence à parler la premiere,  
Et fait si bien que Renaud s'enhardit.  
Il ne sçavoit comme entrer en matiere ;  
Mais pour l'ayder la Marchande luy dit.  
Vous rappelez en moy la souvenance  
D'un qui s'est veu mon unique soucy :  
Plus je vous vois, plus je crois voir aussi  
L'air & le port, les yeux, la remembrance  
De mon Epoux ; que Dieu luy fasse paix :  
Voyla sa bouche, & voyla tous ses traits.  
Renaud reprit. Ce m'est beaucoup de gloire :  
Mais vous, Madame, à qui ressembliez-vous ?  
A nul objet, & je n'ay point memoire  
D'en avoir veu qui m'ait semblé si doux.  
Nulle beauté n'approche de la vostre.  
Or me voicy d'un mal cheu dans un autre :  
Je transissois, je brûle maintenant.  
Lequel vaut mieux ? la Belle l'arrestant,  
S'humilia pour estre contredite.  
C'est une adresse à mon sens non petite.  
Renaud poursuit : loüant par le menu  
Tout ce qu'il voit, tout ce qu'il n'a point veu,  
Et qu'il verroit volontiers si la Belle  
Plus que le droit ne se monstroit cruelle.

Pour vous louer comme vous meritez,  
Ajouta-t-il, & marquer les beautez  
Dont j'ay la veüe avec le cœur frappée,  
(Car près de vous l'un & l'autre s'enfuit)  
Il faut un siecle, & je n'ay qu'une nuit,  
Qui pourroit estre encor mieux occupée.  
Elle souffrit; il n'en falut pas plus.  
Renaud laissa les discours superflus.  
Le temps est cher en Amour comme en guerre.  
Homme mortel ne s'est veu sur la terre  
De plus heureux; car nul point n'y manquoit.  
On résista tout autant qu'il falloit,  
Ny plus ny moins, ainsi que chaque Belle  
Sçait pratiquer, pucelle ou non pucelle.  
Au demeurant je n'ay pas entrepris  
De raconter tout ce qu'il obtint d'elle;  
Menu détail, baisers donnez & pris,  
La petite oye; enfin ce qu'on appelle  
En bon François les preludes d'Amour;  
Car l'un & l'autre y sçavoit plus d'un tour.  
Au souvenir de l'estat miserable  
Où s'estoit veu le pauvre voyageur,  
On luy faisoit toujours quelque faveur :  
Voilà, disoit la Veuve charitable,  
Pour le chemin, voicy pour les brigans,  
Puis pour la peur, puis pour le mauvais temps;  
Tant que le tout piece à piece s'efface.  
Qui ne voudroit se raquiter ainsi ?  
Conclusion, que Renaud sur la place

Obtint le don d'amoureuse mercy.  
Les doux propos recommencent ensuite,  
Puis les baisers, & puis la noix confite.  
On se coucha. La Dame ne voulant  
Qu'il s'allast mettre au lit de sa servante,  
Le mit au sien, ce fut fait prudemment,  
En femme sage, en personne galante.  
Je n'ay pas sceu ce qu'estant dans le lit  
Ils avoient fait; mais comme avec l'habit  
On met à part certain reste de honte,  
Apparemment le meilleur de ce Conte  
Entre deux draps pour Renaud se passa.  
Là plus à plein il se recompensa  
Du mal souffert, de la perte arrivée;  
Dequoy s'estant la Veuve bien trouvée,  
Il fut prié de la venir revoir;  
Mais en secret; car il falloit pourvoir  
Au Gouverneur. La Belle non contente  
De ces faveurs, estala son argent.  
Renaud n'en prit qu'une somme bastante  
Pour regagner son logis promptement.  
Il s'en va droit à cette Hostellerie,  
Où son Valet estoit encore au lit.  
Renaud le roffe, & puis change d'habit,  
Ayant trouvé sa valize garnie.  
Pour le combler, son bon destin voulut  
Qu'on attrapast les Quidams ce jour mesme.  
Incontinent chez le Juge il courut :  
Il faut user de diligence extrême

En pareil cas : car le Greffe tient bon,  
Quand une fois il est faisi des choses :  
C'est proprement la caverne au Lion;  
Rien n'en revient : là les mains ne sont closes  
Pour recevoir, mais pour rendre trop bien :  
Fin celuy-là qui n'y laisse du sien.  
Le procez fait, une belle potence  
A trois costés fut mise en plein marché :  
L'un des Quidams harangua l'assistance  
Au nom de tous, & le Trio branché  
Mourut contrit & fort bien confessé.  
Après cela, doutez de la puissance  
Des Oraisons, dira quelqu'un de ceux  
Dont j'ay parlé; trois gens par devers eux  
Ont un rouffin, & nombre de pistoles :  
Qui n'auroit cru ces gens-là fort chanceux ?  
Aussi font-ils florés & caprioles,  
(Mauvais presage) & tout gais & joyeux  
Sont sur le point de partir leur chevance,  
Lors qu'on les vient prier d'une autre danse.  
En contr'eschange un pauvre mal-heureux  
S'en va perir selon toute apparence,  
Quand sous la main luy tombe une beauté  
Dont un Prelat se feroit contenté.  
Il recouvra son argent, son bagage,  
Et son cheval, & tout son équipage,  
Et grace à Dieu, & Monsieur S. Julien,  
Eut une nuit qui ne luy cousta rien.

---



## *La Servante justifiée.*

Nouvelle tirée des Contes de la Reine de Navarre.

Bocace n'est le seul qui me fournit.  
Je vas par fois en une autre boutique.  
Il est bien vray que ce divin esprit  
Plus que pas un me donne de pratique.  
Mais comme il faut manger de plus d'un pain,  
Je puise encore en un vieux magazin;  
Vieux, des plus vieux, où Nouvelles Nouvelles  
Sont jusqu'à cent, bien déduites & belles  
Pour la plupart, & de tres-bonne main.  
Pour cette fois la Reine de Navarre,  
D'un c'estoit moy naïf autant que rare,  
Entretiendra dans ces Vers le Lecteur.  
Voicy le fait, quiconque en soit l'Auteur.  
J'y mets du mien selon les occurrences :  
C'est ma coustume ; & sans telles licences  
Je quitterois la charge de conteur.  
Un homme donc avoit belle fervante.  
Il la rendit au jeu d'Amour sçavante.  
Elle estoit fille à bien armer un lit,  
Pleine de suc, & donnant appetit ;



Ce qu'on appelle en François bonne robbe.  
Par un beau jour cet homme se dérobe  
D'avec sa femme; & d'un tres-grand matin  
S'en va trouver sa Servante au jardin.  
Elle faisoit un bouquet pour Madame :  
C'estoit sa feste. Voyant donc de la femme  
Le bouquet fait, il commence à louer  
L'affortiment; tâche à s'insinuer :  
S'insinuer en fait de Chambriere,  
C'est proprement couler sa main au sein :  
Ce qui fut fait. La Servante soudain  
Se défendit : mais de quelle maniere ?  
Sans rien gaster : c'estoit une façon  
Sur le marché : bien sçavoit sa leçon.  
La Belle prend les fleurs qu'elle avoit mises  
En un monceau, les jette au Compagnon.  
Il la baïsa pour en avoir raison :  
Tant & si bien qu'ils en vinrent aux prises.  
En cet étrif la Servante tomba.  
Luy d'en tirer aussi-tost avantage.  
Le mal-heur fut que tout ce beau ménage  
Fut découvert d'un logis près de là.  
Nos gens n'avoient pris garde à cette affaire.  
Une voisine apperceut le mystere.  
L'Epoux la vit, je ne sçais pas comment.  
Nous voila pris, dit-il à sa Servante.  
Nostre voisine est languarde & méchante.  
Mais ne soyez en crainte aucunement.  
Il va trouver sa femme en ce moment :

Puis fait si bien que s'estant éveillée  
Elle se leve; & sur l'heure habillée,  
Il continuë à jouer son rollet :  
Tant qu'à dessein d'aller faire un bouquet,  
La pauvre Epouse au jardin est menée.  
Là fut par luy procedé de nouveau.  
Mefme debat, mefme jeu se commence.  
Fleurs de voler; retons d'entrer en danse.  
Elle y prit goust; le jeu luy sembla beau.  
Somme, que l'herbe en fut encor froissée.  
La pauvre Dame alla l'aprefdinée  
Voir sa voisine, à qui ce secret là  
Chargeoit le cœur : elle se soulagea  
Tout dès l'abord. Je ne puis ma commere,  
Dit cette femme avec un front severe,  
Laisser passer sans vous en avertir  
Ce que j'ay veu. Voulez-vous vous servir  
Encor long-temps d'une fille perduë ?  
A coups de pied, si j'estois que de vous,  
Je l'envoyrois ainfi qu'elle est venuë.  
Comment ! elle est aussi brave que nous.  
Or bien; je fçais celui de qui procede  
Cette piafe : apportez-y remede  
Tout au plustoft : car je vous avertis  
Que ce matin estant à la fenestre,  
(Ne fçais pourquoy) j'ay veu de mon logis  
Dans son jardin vostre mary paroistre,  
Puis la Galande; & tous deux se sont mis  
A se jetter quelques fleurs à la teste.

Sur ce propos l'autre l'arresta coy.  
Je vous entends, dit-elle, c'estoit moy.

*La voisine.*

Voire ! écoutez le reste de la feste :  
Vous ne sçavez où je veux en venir.  
Les bonnes gens se font pris à cueillir  
Certaines fleurs que baisers on appelle.

*La femme.*

C'est encor moy que vous preniez pour elle.

*La voisine.*

Du jeu des fleurs à celui des tetons  
Ils font passer : après quelques façons  
A pleine main l'on les a laissez prendre.

*La femme.*

Et pourquoy non ? c'estoit moy : vostre Epoux  
N'a-t-il donc pas les mesmes droits sur vous ?

*La voisine.*

Cette personne enfin sur l'herbe tendre  
Est trebuchée, &, comme je le croy,  
Sans se blesser ; vous riez ?

*La femme.*

C'estoit moy.

*La voisine.*

Un cotillon a paré la verdure.

*La femme.*

C'estoir le mien.

*La voisine.*

Sans vous mettre en courroux :  
Qui le portoit de la fille ou de vous ?  
C'est là le point : car Monsieur vostre Epoux  
Jusques au bout a poussé l'avanture.

*La femme.*

Qui ? c'estoit moy : vostre teste est bien dure.

*La voisine.*

Ah ; c'est assez. Je ne m'informe plus :  
J'ay pourtant l'œil assez bon ce me semble :  
J'aurois juré que je les avois vus  
En ce lieu-là se divertir ensemble.  
Mais excusez ; & ne la chassez pas.

*La femme.*

Pourquoy chasser ? j'en fuis tres-bien servie.

*La voisine.*

Tant pis pour vous : c'est justement le cas.

Vous en tenez, ma commere m'amie.

*Baise ta Servante en un coin,*

*Si tu ne veux baiser ta femme dans un jardin.*





## *La Gageure des trois Commeres.*

Où font deux Nouvelles tirées de Bocace.

APRÈS bon vin, trois Commeres un jour  
S'entretenoient de leurs tours & proüesses.  
Toutes avoient un amy par amour,  
Et deux estoient au logis les Maistresses.  
L'une disoit. J'ay le Roy des maris :  
Il n'en est point de meilleur dans Paris.  
Sans son congé je vas par tout m'ébatre.  
Avec ce tronc j'en ferois un plus fin.  
Il ne faut pas se lever trop matin,  
Pour luy prouver que trois & deux font quatre.  
Par mon ferment, dit une autre aussi-tost,  
Si je l'avois j'en ferois une estreine ;  
Car quant à moy, du plaisir ne me chaut,  
A moins qu'il soit meslé d'un peu de peine.  
Vostre Epoux va tout ainsi qu'on le meine :  
Le mien n'est tel, j'en rends graces à Dieu.  
Bien sçauroit prendre & le temps & le lieu,  
Qui tromperoit à son aysé un tel homme.  
Pour tout cela ne croyez que je chomme.  
Le passetemps en est d'autant plus doux :

Plus grand en est l'amour des deux parties.  
Je ne voudrois contre aucune de vous,  
Qui vous vantez d'estre si bien loties,  
Avoir troqué de Galant ny d'Epoux.  
Sur ce debat la troisiéme Commere  
Les mit d'accord ; car elle fut d'avis  
Qu'Amour se plaist avec les bons maris,  
Et veut aussi quelque peine legere.  
Ce point vuidé, le propos s'échauffant,  
Et d'en conter toutes trois triomphant,  
Celle-cy dit. Pourquoi tant de paroles ?  
Voulez-vous voir qui l'emporte de nous ?  
Laiissons à part les disputes frivoles :  
Sur nouveaux frais attrapons nos Epoux.  
Le moins bon tour payera quelque amande.  
Nous le voulons, c'est ce que l'on demande,  
Dirent les deux. Il faut faire ferment,  
Que toutes trois, sans nul déguisement,  
Rapporterons, l'affaire étant passée,  
Le cas au vray ; puis pour le jugement  
On en croira la Commere Macée.  
Ainsi fut dit, ainsi l'on l'accorda.  
Voicy comment chacune y proceda.  
Celle des trois qui plus estoit contrainte,  
Aymoît alors un beau jeune garçon,  
Frais, delicat, & sans poil au menton :  
Ce qui leur fit mettre en jeu cette feinte.  
Les pauvres gens n'avoient de leurs Amours  
Encor jöüy, sinon par échapées :

Toûjours falloit forger de nouveaux tours,  
Toûjours chercher des maisons empruntées.  
Pour plus à l'aïse ensemble se joïer,  
La bonne Dame habille en chambrière  
Le jouvenceau, qui vient pour se loïer,  
D'un air modeste, & baissant la paupière.  
Du coin de l'œil l'Epoux le regardoit,  
Et dans son cœur déjà se proposoit,  
De rehausser le linge de la fille.  
Bien luy sembloit, en la considérant,  
N'en avoir veu jamais de si gentille.  
On la retient ; avec peine pourtant :  
Belle servante, & mary vert Galant,  
C'estoit matiere à feindre du scrupule.  
Les premiers jours le mary dissimule,  
Détourne l'œil, & ne fait pas semblant  
De regarder sa Servante nouvelle ;  
Mais tost après il tourna tant la Belle,  
Tant luy donna, tant encor luy promit,  
Qu'elle feignit à la fin de se rendre ;  
Et de jeu fait, à dessein de le prendre,  
Un certain soir la Galande luy dit.  
Madame est mal, & seule elle veut estre  
Pour cette nuit : incontinent le Maître  
Et la Servante ayant fait leur marché  
S'en vont au lit, & le Drosle couché,  
Elle en cornette, & dégrafant sa jupe,  
Madame vient : qui fut bien empêché,  
Ce fut l'Epoux cette fois pris pour dupe.



Oh, oh, luy dit la Commere en riant,  
Vostre ordinaire est donc trop peu friand  
A vostre goust ; & par saint Jean, beau Sire,  
Un peu plutôt vous me le deviez dire :  
J'aurois chez moy toujours eu des tendrons.  
De celuy-cy pour certaines raisons  
Vous faut passer ; cherchez autre avanture.  
Et vous, la Belle au dessein si gaillard,  
Mercy de moy, Chambriere d'un liard,  
Je vous rendray plus noire qu'une meure.  
Il vous faut donc du mesme pain qu'à moy :  
J'en suis d'avis ; non pourtant qu'il m'en chaille,  
Ny qu'on ne puisse en trouver qui le vaille :  
Graces à Dieu, je crois avoir dequoy  
Donner encore à quelqu'un dans la veuë ;  
Je ne suis pas à jetter dans la ruë.  
Laiïsons ce poinct ; je sçais un bon moyen :  
Vous n'aurez plus d'autre lit que le mien.  
Voyez un peu ; diroit-on qu'elle y touche ?  
Viste, marchons, que du lit où je couche  
Sans marchander on prenne le chemin :  
Vous chercherez vos besognes demain.  
Si ce n'estoit le scandale & la honte,  
Je vous mettrois dehors en cet estat.  
Mais je suis bonne, & ne veux point d'éclat :  
Puis je rendray de vous un tres-bon compte  
A l'avenir, & vous jure ma foy  
Que nuit & jour vous ferez prés de moy.  
Qu'ay-je besoin de me mettre en alarmes,

Puis que je puis empêcher tous vos tours ?  
La Chambrière écoutant ce discours  
Fait la honteuse, & jette une ou deux larmes ;  
Prend son paquet, & sort sans consulter ;  
Ne se le fait par deux fois repeter ;  
S'en va jouïr un autre personnage ;  
Fait au logis deux mestiers tour à tour ;  
Galant de nuit, Chambrière de jour,  
En deux façons elle a soin du ménage.  
Le pauvre Epoux se trouve tout heureux  
Qu'à si bon compte il en ait esté quitte.  
Luy couché seul, nostre couple Amoureux  
D'un temps si doux à son aise profite.  
Rien ne s'en perd ; & des moindres momens  
Bons ménagers furent nos deux Amans,  
Sçachant tres-bien que l'on n'y revient gueres.  
Voilà le tour de l'une des Commeres.

L'autre de qui le mari croyoit tout,  
Avecque luy sous un poirier assise,  
De son dessein vint ayfément à bout.  
En peu de mots j'en vas conter la guise.  
Leur grand Valet près d'eux estoit debout,  
Garçon bien-fait, beau parleur, & de mise,  
Et qui faisoit les Servantes trotter.  
La Dame dit. Je voudrois bien gouter  
De ce fruit là : Guillot, monte, & secouë  
Nostre poirier. Guillot monte à l'instant.  
Grimpé qu'il est, le Drosle fait semblant

Qu'il luy paroist que le mary se jouë  
Avec la femme : aussi-tost le Valet  
Frotant ses yeux comme estonné du fait,  
Vrayment, Monsieur, commence-t'il à dire,  
Si vous vouliez Madame caresser,  
Un peu plus loin vous pouviez aller rire,  
Et moy present du moins vous en passer.  
Cecy me cause une surprise extrême.  
Devant les gens prendre ainsi vos ébats !  
Si d'un Valet vous ne faites nul cas,  
Vous vous devez du respect à vous-mesme.  
Quel taon vous point ? attendez à tantost :  
Ces privautez en seront plus friandes ;  
Tout aussi bien, pour le temps qu'il vous faut,  
Les nuits d'esté sont encore assez grandes.  
Pourquoy ce lieu ? vous avez pour cela  
Tant de bons lits, tant de chambres si belles.  
La Dame dit. Que conte celuy-là ?  
Je crois qu'il resve : où prend-il ces nouvelles ?  
Qu'entend ce fol avecque ses ébats ?  
Descends, descends, mon ami, tu verras. .  
Guillot descend. Hé bien luy dit son maistre,  
Nous jouions-nous ?

*Guillot.*

Non pas pour le present.

*Le mary.*

Pour le present ?

*Guillot.*

Oüy Monsieur, je veux estre  
Ecorché vif, si tout incontinent  
Vous ne baïsiez Madame sur l'herbette.

*La femme.*

Mieux te vaudroit laisser cette fornette ;  
Je te le dis ; car elle fent les coups.

*Le mary.*

Non non, M'amie, il faut qu'avec les fous  
Tout de ce pas par mon ordre on le mette.

*Guillot.*

Est-ce estre fou que de voir ce qu'on voit ?

*La femme.*

Et qu'as-tu veu ?

*Guillot.*

J'ay veu, je le repete,  
Vous & Monsieur qui dans ce même endroit  
Jouïiez tous deux au doux jeu d'Amourette :  
Si ce poirier n'est peut-estre charmé.

*La femme.*

Voire, charmé; tu nous fais un beau Conte.

*Le mary.*

Je le veux voir; vrayment faut que j'y monte :  
Vous en sçaurez bien-tost la verité.  
Le Maistre à peine est sur l'arbre monté,  
Que le Valet embrasse la Maîtresse.  
L'Epoux qui voit comme l'on se caresse  
Crie, & descend en grand' haste aussi-toit.  
Il se rompit le col, ou peut s'en faut,  
Pour empêcher la suite de l'affaire :  
Et toutesfois il ne pût si bien faire  
Que son honneur ne receust quelque eschec.  
Comment, dit-il, quoy mesme à mon aspect ?  
Devant mon nez ? à mes yeux ? Sainte Dame,  
Que vous faut-il ? qu'avez-vous ? dit la femme.

*Le mary.*

Oses-tu bien le demander encor ?

*La femme.*

Et pourquoy non ?

*Le mary.*

Pourquoy ? N'ay-je pas tort  
De t'accuser de cette effronterie ?

*La femme.*

Ah ! c'en est trop, parlez mieux, je vous prie.

*Le mary.*

Quoy, ce coquin ne te careffoit pas ?

*La femme.*

Moy ? vous refvez.

*Le mary.*

D'où viendrait donc ce cas ?

Ay-je perdu la raifon ou la veuë ?

*La femme.*

Me croyez-vous de fens fi dépourveuë,  
Que devant vous je commiffe un tel tour ?  
Ne trouverois-je affez d'heures au jour  
Pour m'égayer, fi j'en avois envie ?

*Le mary.*

Je ne fçay plus ce qu'il faut que j'y die.  
Nostre poirier m'abufe affeurément.  
Voyons encor. Dans le mefme moment  
L'Epoux remonte, & Guillot recommence.  
Pour cette fois le mary void la danfe  
Sans fe fafcher, & defcend doucement.  
Ne cherchez plus, leur dit-il, d'autres caufes ;  
C'est ce poirier, il eft enforcélé.  
Puis qu'il fait voir de fi vilaines chofes,  
Reprit la femme, il faut qu'il foit brûlé.

Cours au logis ; dy qu'on le vienne abattre.  
Je ne veux plus que cet arbre maudit  
Trompe les gens. Le Valet obeît.  
Sur le pauvre arbre ils se mettent à quatre,  
Se demandant l'un l'autre sourdement,  
Quel si grand crime a ce poirier pû faire ?  
La Dame dit, Abattez seulement ;  
Quant au surplus, ce n'est pas vostre affaire.  
Par ce moyen la seconde Commere  
Vint au dessus de ce qu'elle entreprit.  
Passons au tour que la troisième fit.

Les rendez-vous chez quelque bonne amie  
Ne luy manquoient non plus que l'eau du puits.  
Là tous les jours estoient nouveaux déduits.  
Nostre Donzelle y tenoit sa partie.  
Un sien Amant estant lors de quartier,  
Ne croyant pas qu'un plaisir fust entier  
S'il n'estoit libre, à la Dame propose  
De se trouver seuls ensemble une nuit.  
Deux, luy dit-elle, & pour si peu de chose  
Vous ne ferez nullement éconduit.  
Jà de par moy ne manquera l'affaire.  
De mon mary je sçauray me défaire  
Pendant ce temps. Aussi-tost fait que dit.  
Bon besoin eut d'estre femme d'esprit ;  
Car pour Epoux elle avoit pris un homme  
Qui ne faisoit en voyages grands frais ;  
Il n'alloit pas querir pardons à Rome,

Quand il pouvoit en rencontrer plus près.  
Tout au rebours de la bonne Donzelle,  
Qui pour monstrier sa ferveur & son zele,  
Toujours alloit au plus loin s'en pourvoir.  
Pelerinage avoit fait son devoir  
Plus d'une fois; mais c'estoit le vieux style :  
Il luy falloit, pour se faire valoir,  
Chose qui fust plus rare & moins facile.  
Elle s'attache à l'orteil dès ce soir  
Un brin de fil, qui rendoit à la porte  
De la maison; & puis se va coucher  
Droit au costé d'Henriet Berlinguier.  
(On appelloit son mary de la sorte)  
Elle fit tant qu'Henriet se tournant  
Sentit le fil. Aussi-tost il soupçonne  
Quelque dessein, & sans faire semblant  
D'estre éveillé, sur ce fait il raisonne;  
Se leve enfin, & fort tout doucement,  
De bonne foy son Epouse dormant  
Ce luy sembloit; suit le fil dans la ruë;  
Conclud de là que l'on le trahissoit :  
Que quelque Amant que la Donzelle avoit,  
Avec ce fil par le pied la tiroit,  
L'avertissant ainsi de sa venuë :  
Que la Galande aussi-tost descendoit,  
Tandis que luy pauvre mary dormoit.  
Car autrement pourquoy ce badinage?  
Il falloit bien que Messer cocuage  
Le visitast; honneur dont à son sens



Il se feroit passé le mieux du monde.  
Dans ce penser il s'arme jusqu'aux dents;  
Hors la maison fait le guet & la ronde,  
Pour attraper quiconque tirera  
Le brin de fil. Or le Lecteur sçaura  
Que ce logis avait sur le derriere  
Dequoy pouvoir introduire l'amy :  
Il le fut donc par une Chambriere.  
Tout domestique en trompant un mary  
Pense gagner indulgence pleniére.  
Tandis qu'ainsi Berlinguier fait le guet,  
La bonne Dame, & le jeune Muguet  
En sont aux mains, & Dieu sçait la maniere.  
En grand foulas cette nuit se passa.  
Dans leurs plaisirs rien ne les traversa.  
Tout fut des mieux graces à la Servante,  
Qui fit si bien devoir de surveillante,  
Que le Galant tout à temps délogea.  
L'Epoux revint quand le jour approcha;  
Reprit sa place, & dit que la migraine  
L'avoit contraint d'aller coucher en haut.  
Deux jours après la Commere ne faut  
De mettre un fil; Berlinguier aussi-tost,  
L'ayant senty, rentre en la mesme peine,  
Court à son poste, & nostre Amant au sien.  
Renfort de joye : on s'en trouva si bien,  
Qu'encore un coup on pratiqua la ruse;  
Et Berlinguier prenant la mesme excuse  
Sortit encore, & fit place à l'Amant.

Autre renfort de tout contentement.  
On s'en tint là. Leur ardeur refroidie,  
Il en falut venir au dénoüement;  
Trois Actes eut fans plus la Comedie.  
Sur le minuit l'Amant s'estant fauvé,  
Le brin de fil auffi-toft fut tiré,  
Par un des fiens fur qui l'Epoux se ruë,  
Et le contraint en occupant la ruë  
D'entrer chez luy, le tenant au collet,  
Et ne fçachant que ce fust un Valet.  
Bien à propos luy fut donné le change.  
Dans le logis est un vacarme estrange.  
La femme accourt au bruit que fait l'Epoux.  
Le Compagnon se jette à leurs genoux;  
Dit qu'il venoit trouver la Chambriere;  
Qu'avec ce fil il la tiroit à foy  
Pour faire ouvrir; & que depuis n'aguere  
Tous deux s'estoient entredonnez la foy.  
C'est donc cela, poursuivit la Commere,  
En s'adreffant à la fille en colere,  
Que l'autre jour je vous vis à l'orteil  
Un brin de fil : je m'en mis un pareil,  
Pour attraper avec ce stratagême  
Vostre Galant. Or bien, c'est vostre Epoux :  
A la bonne heure : il faut cette nuit-mesme  
Sortir d'icy. Berlinguier fut plus doux;  
Dit qu'il faloit au lendemain attendre.  
On les dota l'un & l'autre amplement;  
L'Epoux, la fille; & le Valet, l'Amant :

Puis au Mouëtier le couple s'alla rendre;  
Se connoissant tous deux de plus d'un jour.  
Ce fut la fin qu'eut le troisiéme tour.

Lequel vaut mieux? Pour moy, je m'en rapporte.  
Macée ayant pouvoir de décider,  
Ne sceut à qui la victoire accorder;  
Tant cette affaire à refoudre estoit forte.  
Toutes avoient eu raison de gager.  
Le procez pend, & pendra de la sorte  
Encor long-temps, comme l'on peut juger.





## *Le Calendrier des Vieillards.*

Nouvelle tirée de Bocace.

PLUS d'une fois je me suis étonné,  
Que ce qui fait la paix du mariage  
En est le point le moins considéré,  
Lors que l'on met une fille en ménage.  
Les pere & mere ont pour objet le bien;  
Tout le surplus, ils le comptent pour rien;  
Jeunes tendrons à Vieillards appartiennent.  
Et cependant je voy qu'ils se foucient  
D'avoir chevaux à leur char attelés  
De mesme taille, & mesmes chiens couplez;  
Ainsi des bœufs, qui de force pareille  
Sont toujours pris : car ce feroit merveille  
Si sans cela la charruë alloit bien.  
Comment pourroit celle du mariage  
Ne mal aller, étant un attelage  
Qui bien souvent ne se rapporte en rien?  
J'en vas conter un exemple notable.  
On sçait qui fut Richard de Quinzica,  
Qui mainte Feste à sa femme allegua,  
Mainte vigile, & maint jour ferialle,

Et du devoir crut s'échaper par là.  
Tres-lourdement il erroit en cela.  
Cestuy Richard estoit Juge dans Pise,  
Homme sçavant en l'étude des loix,  
Riche d'ailleurs; mais dont la barbe grise  
Monstroit assez qu'il devoit faire choix  
De quelque femme à peu près de même âge;  
Ce qu'il ne fit, prenant en mariage  
La mieux seante, & la plus jeune d'ans  
De la Cité, fille bien alliée,  
Belle sur tout; c'estoit Bartholomée  
De Galandi, qui parmy ses parens,  
Pouvoit compter les plus gros de la ville.  
En ce ne fit Richard tour d'homme habile:  
Et l'on disoit communément de luy,  
Que ses enfans ne manqueroient de peres.  
Tel fait mestier de conseiller autrui,  
Qui ne voit goutte en ses propres affaires.  
Quinzica donc n'ayant dequoy servir  
Un tel oiseau qu'estoit Bartholomée,  
Pour s'excuser, & pour la contenir,  
Ne rencontroit point de jour en l'année,  
Selon son compte, & son Calendrier,  
Où l'on se pût sans scrupule appliquer  
Au fait d'Hymen; chose aux vieillards commode;  
Mais dont le sexe abhorre la methode.  
Quand je dis point, je veux dire tres-peu:  
Encor ce peu luy donnoit de la peine.  
Toute en ferie il mettoit la semaine;

Et bien souvent faisoit venir en jeu  
Saint qui ne fut jamais dans la legende.  
Le Vendredy, disoit-il, nous demande  
D'autres penfers, ainsi que chacun sçait :  
Pareillement il faut que l'on retranche  
Le Samedy, non sans juste sujet,  
D'autant que c'est la veille du Dimanche.  
Pour ce dernier, c'est un jour de repos.  
Quant au Lundy, je ne trouve à propos  
De commencer par ce point la semaine ;  
Ce n'est le fait d'une ame bien Chrestienne.  
Les autres jours autrement s'excusoit :  
Et quand venoit aux festes solemnelles,  
C'estoit alors que Richard triomphoit,  
Et qu'il donnoit les leçons les plus belles.  
Long-temps devant toûjours il s'abstenoit,  
Long-temps après il en ufoit de même ;  
Aux Quatre-temps autant il en faisoit ;  
Sans oublier l'Avent ny le Carême.  
Cette saison pour le Vieillard estoit  
Un temps de Dieu, jamais ne s'en lassoit.  
De Patrons mesme il avoit une liste.  
Point de quartier pour un Evangeliste,  
Pour un Apostre, ou bien pour un Docteur :  
Vierge n'estoit, Martyr, & Confesseur  
Qu'il ne chomast ; tous les sçavoit par cœur.  
Que s'il estoit au bout de son scrupule,  
Il alleguoit les jours malencontreux ;  
Puis les broüillars, & puis la canicule,

De s'excuser n'estant jamais honteux.  
La chose ainsi presque toûjours égale,  
Quatre fois l'an, de grace speciale,  
Nostre Docteur regaloit sa moitié,  
Petitement; enfin c'estoit pitié.  
A cela prés, il traitoit bien sa femme.  
Les affiquets, les habits à changer,  
Joyaux, bijoux, ne manquoient à la Dame;  
Mais tout cela n'est que pour amuser  
Un peu de temps des esprits de poupée;  
Droit au solide alloit Bartholomé.  
Son seul plaisir dans la belle saison,  
C'estoit d'aller à certaine maison  
Que son mary possédoit sur la coste :  
Ils y couchoient tous les huit jours sans faute.  
Là quelquefois sur la mer ils montoient,  
Et le plaisir de la pêche goustoient,  
Sans s'éloigner que bien peu de la rade.  
Arrive donc, qu'un jour de promenade,  
Bartholomé & Messer le Docteur,  
Prennent chacun une barque à Pêcheur,  
Sortent sur mer; ils avoient fait gageure,  
A qui des deux auroit plus de bon-heur,  
Et trouveroit la meilleure aventure  
Dedans sa pêche, & n'avoient avec eux,  
Dans chaque barque, en tout qu'un homme ou deux.  
Certain Corfaire apperceut la chaloupe  
De nostre Epouse, & vint avec sa troupe  
Fondre dessus; l'emmena bien & beau;

Laissa Richard : soit que près du rivage  
Il n'osast pas hasarder davantage ;  
Soit qu'il craignist, qu'ayant dans son vaisseau  
Nostre Vieillard, il ne pût de sa proye  
Si bien jouïr ; car il aimoit la joye  
Plus que l'argent, & toûjours avoit fait  
Avec honneur son mestier de Corfaire ;  
Au jeu d'Amour estoit homme d'effet,  
Ainsi que sont gens de pareille affaire.  
Gens de mer sont toûjours prests à bien faire,  
Ce qu'on appelle autrement bons garçons :  
On n'en voit point qui les festes allegue.  
Or tel estoit celuy dont nous parlons,  
Ayant pour nom Pagamin de Monegue.  
La Belle fit son devoir de pleurer  
Un demy jour, tant qu'il se put étendre :  
Et Pagamin de la reconforter ;  
Et nostre Epouse à la fin de se rendre.  
Il la gagna ; bien sçavoit son mestier.  
Amour s'en mit, Amour ce bon apôtre,  
Dix mille fois plus Corfaire que l'autre,  
Vivant de rapt, faisant peu de quartier.  
La Belle avoit sa rançon toute preste :  
Tres-bien luy prit d'avoir dequoy payer ;  
Car là n'estoit ny vigile ny Feste.  
Elle oublia ce beau Calendrier  
Rouge par tout, & sans nul jour ouvrable :  
De la ceinture on le luy fit tomber ;  
Plus n'en fut fait mention qu'à la table.



Notre Legiste eust mis son doigt au feu,  
Que son Epouse estoit toujours fidele,  
Entiere, & chaste; & que moyennant Dieu  
Pour de l'argent on luy rendroit la Belle.  
De Pagamin il prit un fauf-conduit,  
L'alla trouver, luy mit la carte-blanche.  
Pagamin dit. Si je n'ay pas bon bruit,  
C'est à grand tort : je veux vous rendre franche,  
Et sans rançon, vostre chere moitié.  
Ne plaife à Dieu que si belle amitié  
Soit par mon fait de defastre ainsi pleine.  
Celle pour qui vous prenez tant de peine  
Vous reviendra selon vostre desir.  
Je ne veux point vous vendre ce plaisir.  
Faites-moy voir seulement qu'elle est vôtre ;  
Car si j'allois vous en rendre quelque autre,  
Comme il m'en tombe assez entre les mains,  
Ce me feroit une espece de blâme.  
Ces jours passez je pris certaine Dame,  
Dont les cheveux sont quelque peu chastains,  
Grande de taille, en bon point, jeune, & fraische.  
Si cette Belle après vous avoir veu  
Dit estre à vous, c'est autant de conclu :  
Reprenez-la : rien ne vous en empêche.  
Richard reprit. Vous parlez fagement :  
Et me traitez trop genereusement.  
De son mestier il faut que chacun vive.  
Mettez un prix à la pauvre captive,  
Je le payray contant, sans hesiter.

Le compliment n'est icy necessaire :  
Voilà ma bourse, il ne faut que compter.  
Ne me traitez que comme on pourroit faire  
En pareil cas l'homme le moins connu.  
Seroit-il dit que vous m'eussiez vaincu  
D'honnesteté? non sera sur mon ame.  
Vous le verrez. Car, quant à cette Dame,  
Ne doutez point qu'elle ne soit à moy.  
Je ne veux pas que vous m'ajoutiez foy,  
Mais aux baisers que de la pauvre femme  
Je recevray, ne craignant qu'un seul point;  
C'est qu'à me voir de joye elle ne meure.  
On fait venir l'Epouse tout à l'heure,  
Qui froidement & ne s'émouvant point,  
Devant ses yeux voit son mary paroistre,  
Sans témoigner seulement le connoistre,  
Non plus qu'un homme arrivé du Perou.  
Voyez, dit-il, la pauvrete est honteuse  
Devant les gens; & sa joye amoureuse  
N'ose éclater : foyez seur, qu'à mon cou,  
Si j'estois seul, elle seroit sautée.  
Pagamin dit : Qu'il ne tienne à cela :  
Dedans sa chambre allez, conduisez-la.  
Ce qui fut fait : & la chambre fermée;  
Richard commence. Et là, Bartholomée,  
Comme tu fais ! Je suis ton Quinzica,  
Toujours le mesme à l'endroit de sa femme.  
Regarde-moy. Trouves-tu, ma chere ame,  
En mon visage un si grand changement !

C'est la douleur de ton enlevement  
Qui me rend tel ; & toy seule en es cause.  
T'ay-je jamais refusé nulle chose,  
Soit pour ton jeu, soit pour tes vestemens ?  
En estoit-il quelqu'une de plus brave ?  
De ton vouloir ne me rendois-je esclave ?  
Tu le feras estant avec ces gens.  
Et ton honneur, que crois-tu qu'il devienne ?  
Ce qu'il pourra, répondit brusquement  
Bartholomé. Est-il temps maintenant  
D'en avoir soin ? s'en est-on mis en peine,  
Quand malgré moy l'on m'a jointe avec vous ?  
Vous vieux penard, moy fille jeune & drüe,  
Qui meritois d'estre un peu mieux pourveüe,  
Et de gouter ce qu'Hymen a de doux.  
Pour cet effet j'estois assez aimable ;  
Et me trouvois aussi digne, entre nous,  
De ces plaisirs, que j'en estois capable.  
Or est le cas allé d'autre façon.  
J'ay pris mary qui pour toute chanson  
N'a jamais eu que ses jours de ferie ;  
Mais Pagamin, si-tost qu'il m'eut ravie,  
Me sceut donner bien une autre leçon.  
J'ay plus appris des choses de la vie  
Depuis deux jours, qu'en quatre ans avec vous.  
Laissez-moy donc, Monsieur mon cher Epoux.  
Sur mon retour n'insistez davantage.  
Calendriers ne sont point en usage  
Chez Pagamin : je vous en avertis.

Vous & les miens avez mérité pis.  
Vous pour avoir mal mesuré vos forces  
En m'épousant; eux pour s'estre mépris  
En préférant les légères amorces  
De quelque bien à cet autre point-là.  
Mais Pagamin pour tous y pourvoira.  
Il ne sçait Loy, ny Digeste, ny Code;  
Et cependant très-bonne est sa méthode.  
De ce matin luy-même il vous dira  
Du quart en sus comme la chose en va.  
Un tel aveu vous surprend & vous touche :  
Mais faire icy de la petite bouche  
Ne sert de rien; l'on n'en croira pas moins.  
Et puis qu'enfin nous voicy sans témoins :  
Adieu vous dis, vous, & vos jours de Feste.  
Je suis de chair, les habits rien n'y font :  
Vous sçavez bien, Monsieur, qu'entre la teste  
Et le talon d'autres affaires font.  
A tant se teut. Richard tombé des nuës,  
Fut tout heureux de pouvoir s'en aller.  
Bartholomée ayant ses hontes beuës  
Ne se fit pas tenir pour demeurer.  
Le pauvre Epoux en eut tant de tristesse,  
Outre les maux qui suivent la vieillesse,  
Qu'il en mourut à quelques jours de là;  
Et Pagamin prit à femme sa Veuve.  
Ce fut bien fait : nul des deux ne tomba  
Dans l'accident du pauvre Quinzica,  
S'étant choisis l'un & l'autre à l'épreuve.

---

Belle leçon pour gens à cheveux gris;  
Sinon qu'ils soient d'humeur accommodante :  
Car en ce cas Messieurs les favoris  
Font leur ouvrage, & la Dame est contente.





*A Femme Avare Galant Escroc.*

Nouvelle tirée de Bocace.

Qu'un homme soit plumé par des Coquetes,  
Ce n'est pour faire au miracle crier.  
Gratis est mort : plus d'Amour sans payer :  
En beaux Louys se content les fleuretes.  
Ce que je dis des Coquetes s'entend.  
Pour nostre honneur si me faut-il pourtant  
Monstrer qu'on peut nonobstant leur adresse  
En attraper au moins une entre cent ;  
Et luy joüer quelque tour de souplesse.  
Je choisiray pour exemple Gulphar.  
Le Drosle fit un trait de franc Soudar ;  
Car aux faveurs d'une Belle il eut part  
Sans déboursfer, escroquant la Chrestienne.  
Notez cecy, & qu'il vous en souviene  
Galants d'épée ; encor bien que ce tour  
Pour vous styler soit fort peu nécessaire ;  
Je trouverois maintenant à la Cour  
Plus d'un Gulphar si j'en avois affaire.  
Celuy-cy donc chez fire Gasparin  
Tant frequenta, qu'il devint à la fin

De son Epouse amoureux sans mesure.  
Elle estoit jeune, & belle creature,  
Plaisoit beaucoup, fors un poinct qui gaissoit  
Toute l'affaire, & qui seul rebutoit  
Les plus ardents ; c'est qu'elle estoit avare.  
Ce n'est pas chose en ce siecle fort rare.  
Je l'ay jà dit, rien n'y font les soupirs.  
Celuy-là parle une langue Barbare  
Qui l'or en main n'explique ses desirs.  
Le jeu, la jupe, & l'Amour des plaisirs,  
Sont les ressorts que Cupidon employe :  
De leur boutique il sort chez les François  
Plus de Cocus, que du cheval de Troye  
Il ne sortit de Heros autresfois.  
Pour revenir à l'humeur de la Belle,  
Le compagnon ne pût rien tirer d'elle  
Qu'il ne parlât. Chacun sçait ce que c'est  
Que de parler : le Lecteur s'il luy plaist,  
Me permettra de dire ainsi la chose.  
Gulphar donc parle, & si bien qu'il propose  
Deux cens écus. La Belle l'écouta :  
Et Gasparin à Gulphar les presta ;  
(Ce fut le bon :) puis aux champs s'en alla,  
Ne soupçonnant aucunement sa femme.  
Gulphar les donne en presence de gens.  
Voilà, dit'il, deux cens écus contans,  
Qu'à vostre Epoux vous donnerez, Madame.  
La Belle crut qu'il avoit dit cela  
Par politique, & pour jouer son rôle.

Le lendemain elle le regala  
Tout de son mieux, en femme de parole.  
Le Drosle en prit ce jour & les suivans  
Pour son argent, & mesme avec usure :  
A bon payeur on fait bonne mesure.  
Quand Gasparin fut de retour des champs,  
Gulphar luy dit, son Epouse presente ;  
J'ay vostre argent à Madame rendu,  
N'en ayant eu pour une affaire urgente,  
Aucun besoin comme je l'avois crû :  
Déchargez en vostre livre de grace.  
A ce propos aussi froide que glace  
Nostre Galande avoüa le receu.  
Qu'eust-elle fait ? on eust prouvé la chose.  
Son regret fut d'avoir enflé la doze  
De ses faveurs ; c'est ce qui la fâchoit :  
Voyez un peu la perte que c'estoit !  
En la quittant Gulphar alla tout droit  
Conter ce cas, le corner par la Ville,  
Le publier, le prescher sur les toits.  
De l'en blâmer, il feroit inutile :  
Ainsi vit on chez nous autres François.







*On ne s'avise jamais de tout.*

Conte tiré des cent Nouvelles Nouvelles.

CERTAIN jaloux ne dormant que d'un œil,  
Interdisoit tout commerce à sa femme.  
Dans le dessein de prévenir la Dame,  
Il avoit fait un fort ample recueil  
De tous les tours que le sexe sçait faire.  
Pauvre ignorant ! comme si cette affaire  
N'estoit une hydre, à parler franchement.  
Il captivoit sa femme cependant ;  
De ses cheveux vouloit sçavoir le nombre ;  
La faisoit suivre, à toute heure, en tous lieux,  
Par une vieille au corps tout remply d'yeux,  
Qui la quittoit aussi peu que son ombre.  
Ce fou tenoit son recueil fort entier :  
Il le portoit en guise de Psautier,  
Croyant par là cocuage hors de game.  
Un jour de feste, arrive que la Dame  
En revenant de l'Eglise passa  
Près d'un logis, d'où quelqu'un luy jetta  
Fort à propos plein un panier d'ordure.  
On s'excusa : la pauvre creature

Toute vilaine entra dans le logis.  
Il luy falut dépouïller ses habits.  
Elle envoya querir une autre jupe,  
Dés en entrant, par cette doüagna,  
Qui hors d'haleine à Monsieur raconta  
Tout l'accident. Foin, dit-il, celuy-là  
N'est dans mon Livre, & je suis pris pour dupe :  
Que le recueil au diable soit donné.  
Il disoit bien ; car on n'avoit jetté  
Cette immondice, & la Dame gasté,  
Qu'afin qu'elle eust quelque valable excuse  
Pour éloigner son dragon quelque-temps.  
Un sien Galant amy de là dedans  
Tout aussi-tost profita de la ruse.  
Nous avons beau sur ce sexe avoir l'œil :  
Ce n'est coup feur encontre tous esclandres.  
Maris jaloux, brûlez vostre Recueil  
Sur ma parole, & faites-en des cendres.





## *Le Villageois qui cherche son Veau.*

Conte tiré des cent Nouvelles Nouvelles.

V<sub>N</sub> Villageois ayant perdu son Veau,  
L'alla chercher dans la forest prochaine.  
Il se plaça sur l'arbre le plus beau,  
Pour mieux entendre, & pour voir dans la plaine.  
Vient une Dame avec un jouvenceau.  
Le lieu leur plaist, l'eau leur vient à la bouche :  
Et le Galant, qui sur l'herbe la couche,  
Crie en voyant je ne sçay quels appas :  
O Dieux, que vois-je, & que ne vois-je pas !  
Sans dire quoy ; car c'estoient lettres closes.  
Lors le Manant les arrestant tout coy.  
Homme de bien ; qui voyez tant de choses,  
Voyez-vous point mon Veau ? dites-le moy.





## *L'Anneau d'Hans Carvel.*

Conte tiré de R.

HANS Carvel prit sur ses vieux ans  
Femme jeune en toute maniere;  
Il prit aussi fousis cuifans;  
Car l'un sans l'autre ne va guere.  
Babeau (c'est la jeune Femelle,  
Fille du Bailly Concordat)  
Fut du bon poil, ardente, & belle,  
Et propre à l'amoureux combat.  
Carvel craignant de sa nature  
Lo cocuage & les railleurs,  
Alleguoit à la creature,  
Et la legende, & l'écriture,  
Et tous les Livres les meilleurs :  
Blâmoit les visites secretes;  
Frondoit l'attirail des Coquetes;  
Et contre un monde de recettes,  
Et de moyens de plaire aux yeux,  
Investivoit tout de son mieux.  
A tous ces discours la Galande  
Ne s'arrestoit aucunement;  
Et de Sermons n'estoit friande

A moins qu'ils fussent d'un Amant.  
Cela faisoit que le bon sire  
Ne sçavoit tantost plus qu'y dire ;  
Eust voulu souvent estre mort.  
Il eut pourtant dans son martyre  
Quelques momens de reconfort :  
L'histoire en est tres-veritable.  
Une nuit, qu'ayant tenu table,  
Et bû force bon vin nouveau,  
Carvel ronfloît près de Babeau,  
Il luy fut avis que le diable  
Luy mettoit au doigt un anneau.  
Qu'il luy disoit, Je sçais la peine  
Qui te tourmente, & qui te gefne ;  
Carvel, j'ay pitié de ton cas ;  
Tien cette bague ; & ne la lâches.  
Car tandis qu'au doigt tu l'auras,  
Ce que tu crains point ne feras,  
Point ne feras fans que le sçaches.  
Trop ne puis vous remercier,  
Dit Carvel, la faveur est grande.  
Monsieur Satan, Dieu vous le rende  
Grandmercy Monsieur l'Aumônier.  
Là dessus achevant son somme  
Et les yeux encore aggravez,  
Il se trouva que le bon homme  
Avoit le doigt où vous sçavez.

---



## *Le Gascon puny.*

Nouvelle.

V<sub>N</sub> Gascon pour s'estre vanté  
De posséder certaine Belle,  
Fut puny de sa vanité  
D'une façon assez nouvelle.

Il se vantoit à faux, & ne possédoit rien.  
Mais quoy ! tout médisant est Prophete en ce monde :  
On croit le mal d'abord ; mais à l'égard du bien,  
Il faut qu'un public en réponde.

La Dame cependant du Gascon se moquoit :  
Même au logis pour luy rarement elle estoit :  
Et bien souvent qu'il la traitoit  
D'incomparable, & de divine ;  
La Belle aussi-tost s'enfuyoit,  
S'allant sauver chez sa voisine.

Elle avoit nom Philis, son voisin Eurilas,  
La voisine Cloris, le Gascon Dorilas,  
Un sien amy Damon : c'est tout, si j'ay memoire.  
Ce Damon, de Cloris, à ce que dit l'histoire,  
Estoit Amant aymé, Galant, comme on voudra,  
Quelque chose de plus encor que tout cela.

Pour Philis, son humeur libre, gaye, & sincere  
Monstroit qu'elle estoit sans affaire,  
Sans secret, & sans passion.

On ignoroit le prix de sa possession :  
Seulement à l'user chacun la croyoit bonne.  
Elle approchoit vingt-ans; & venoit d'enterrer  
Un mary (de ceux-là que l'on perd sans pleurer,  
Vieux barbon qui laissoit d'écus plein une tonne.)

En mille endroits de sa personne  
La Belle avoit dequoy mettre un Gascon aux Cieux,  
Des attraits par-dessus les yeux,  
Je ne sçay quel air de pucelle,  
Mais le cœur tant soit peu rebelle;

Rebelle toutesfois de la bonne façon.  
Voila Philis. Quant au Gascon,  
Il estoit Gascon, c'est tout dire.  
Je laisse à penser si le fire

Importuna la Veuve, & s'il fit des sermens.  
Ceux des Gascons & des Normans  
Passent peu pour mots d'Evangile.  
C'estoit pourtant chose facile

De croire Dorilas de Philis amoureux;  
Mais il vouloit aussi que l'on le crust heureux.  
Philis dissimulant, dit un jour à cet homme.

Je veux un service de vous :  
Ce n'est pas d'aller jusqu'à Rome;  
C'est que vous nous aydiez à tromper un jaloux.  
La chose est sans peril, & mesme fort aisée.  
Nous voulons que cette nuit-cy

Vous couchiez avec le mary  
De Cloris, qui m'en a priée.  
Avec Damon s'estant broüillée,  
Il leur faut une nuit entiere, & par delà,  
Pour démêler entre-eux tout ce differend-là.  
Nostre but est qu'Eurilas pense,  
Vous sentant près de luy, que ce soit sa moitié.  
Il ne luy touche point, vit dedans l'abstinence,  
Et soit par jalousie, ou bien par impuissance,  
A retranché d'Hymen certains droits d'amitié;  
Ronfle toûjours, fait la nuit d'une traite :  
C'est assez qu'en son lit il trouve une cornette.  
Nous vous ajusterons : enfin, ne craignez rien :  
Je vous recompenseray bien.  
Pour se rendre Philis un peu plus favorable,  
Le Gascon eust couché, dit-il, avec le diable.  
La nuit vient, on le coëse, on le met au grand lit,  
On esteint les flambeaux, Eurilas prend sa place;  
Du Gascon la peur se saisit;  
Il devient aussi froid que glace;  
N'oseroit touffer ny cracher,  
Beaucoup moins encor' s'approcher :  
Se fait petit, se ferre, au bord se va nicher,  
Et ne tient que moitié de la rive occupée :  
Je crois qu'on l'auroit mis dans un fourreau d'épée.  
Son coucheur cette nuit se retourna cent fois;  
Et jusques sur le nez luy porta certains doigts  
Que la peur luy fit trouver rudes.  
Le pis de ses inquietudes,



C'est qu'il craignoit qu'enfin un caprice amoureux  
Ne prist à ce mary : tels cas sont dangereux,  
Lors que l'un des conjoints se sent privé du somme.  
Toujours nouveaux sujets alarment le pauvre homme.  
L'on étendoit un pied ; l'on approchoit un bras :  
Il crût même sentir la barbe d'Eurilas.  
Mais voicy quelque chose à mon sens de terrible.  
Une sonnette estoit près du chevet du lit :  
Eurilas de sonner, & faire un bruit horrible.

Le Gascon se pâme à ce bruit ;  
Cette fois-là se croit détruit ;  
Fait un vœu, renonce à sa Dame ;  
Et songe au salut de son ame.

Personne ne venant, Eurilas s'endormit.

Avant qu'il fust jour on ouvrit.

Philis l'avoit promis ; quand voicy de plus belle

Un flambeau comble de tous maux.

Le Gascon après ces travaux

Se fust bien levé sans chandelle.

Sa perte estoit alors un point tout affeuré.

On approche du lit. Le pauvre homme éclairé

Prie Eurilas qu'il luy pardonne.

Je le veux, dit une personne

D'un ton de voix remply d'appas.

C'estoit Philis qui d'Eurilas

Avoit tenu la place, & qui sans trop attendre

Tout en chemise s'alla rendre

Dans les bras de Cloris qu'accompagnait Damon.

C'estoit, dis-je, Philis, qui conta du Gascon

La peine & la frayeur extrême ;  
Et qui pour l'obliger à se tuer soy-mesme,  
En luy montrant ce qu'il avoit perdu,  
Laiſſoit ſon ſein à demy nu.





## *La Fiancée du Roy de Garbe.*

Nouvelle.

IL n'est rien qu'on ne conte en diverses façons :  
On abuse du vray comme on fait de la feinte :  
Je le souffre aux recits qui passent pour chançons ;  
Chacun y met du sien sans scrupule & sans crainte.  
Mais aux événemens de qui la verité  
    Importe à la posterité,  
    Tels abus meritent censure.  
Le fait d'Alaciel est d'une autre nature.  
Je me suis écarté de mon original.  
On en pourra gloser ; on pourra me mécroire :  
    Tout cela n'est pas un grand mal :  
    Alaciel & sa memoire  
Ne sçauroient guere perdre à tout ce changement.  
J'ay suivy mon Auteur en deux poincts seulement :  
    Poincts qui sont veritablement  
    Le plus important de l'histoire.  
L'un est que par huit mains Alaciel passa  
    Avant que d'entrer dans la bonne :  
L'autre que son Fiancé ne s'en embarassa,  
    Ayant peut-estre en sa personne

Dequoy negliger ce poinct là.  
Quoi qu'il en soit, la Belle en ses traverses,  
Accidens, fortunes diverses,  
Eut beaucoup à souffrir, beaucoup à travailler ;  
Changea huit fois de Chevalier :  
Il ne faut pas pour cela qu'on l'accuse :  
Ce n'estoit après tout que bonne intention,  
Gratitude, ou compassion,  
Crainte de pis, honneste excuse.  
Elle n'en plut pas moins aux yeux de son Fiancé.  
Veuve de huit Galants il la prit pour pucelle ;  
Et dans son erreur par la Belle  
Apparemment il fut laissé.  
Qu'on y puisse estre pris, la chose est toute claire,  
Mais après huit, c'est une estrange affaire :  
Je me rapporte de cela  
A quiconque a passé par là.

Zair Soudan d'Alexandrie,  
Ayma sa fille Alaciel  
Un peu plus que sa propre vie :  
Aussi ce qu'on se peut figurer sous le Ciel,  
De bon, de beau, de charmant & d'aymable,  
D'accommodant, j'y mets encor ce poinct,  
La rendoit d'autant estimable ;  
En cela je n'augmente point.

Au bruit qui couroit d'elle en toutes ces Provinces,  
Mamolin Roy de Garbe en devint amoureux.

Il la fit demander, & fut assez heureux

Pour l'emporter sur d'autres Princes.

La Belle aymoît déjà ; mais on n'en sçavoit rien.

Filles de Sang royal ne se declarent guere.

Tout se passe en leur cœur ; cela les fasche bien ;

Car elles sont de chair ainsi que les Bergeres.

Hispal jeune Seigneur de la Cour du Soudan,

Bien fait, plein de merite, honneur de l'Alcoran,

Plaisoit fort à la Dame, & d'un commun martyre,

Tous deux brûloient sans oser se le dire ;

Ou s'ils se le disoient, ce n'estoit que des yeux.

Comme ils en estoient-là, l'on accorda la Belle.

Il falut se refoudre à partir de ces lieux.

Zaïr fit embarquer son Amant avec elle.

S'en fier à quelque-autre eust peut-estre esté mieux.

Après huit jours de traite, un vaisseau de Corsaires

Ayant pris le dessus du vent,

Les attaqua ; le combat fut sanglant ;

Chacun des deux partis y fit mal ses affaires.

Les affaillans, faits aux combats de mer,

Estoient les plus experts en l'art de massacrer ;

Joignoient l'adresse au nombre : Hispal par sa vaillance

Tenoit les choses en balance.

Vingt Corsaires pourtant monterent sur son bord.

Grifonio le Gigantesque

Conduisoit l'horreur & la mort

Avecque cette Soldatesque.

Hispal en un moment se vit environné.

Maint Corfaire sentit son bras déterminé.  
De ses yeux il sortoit des éclairs & des flâmes.  
Cependant qu'il estoit au combat acharné,  
Grifonio courut à la chambre des femmes.  
Il sçavoit que l'Infante estoit dans ce vaisseau ;  
Et l'ayant destinée à ses plaisirs infames,  
Il l'emportoit comme un moineau ;  
Mais la charge pour luy n'estant pas suffisante,  
Il prit aussi la cassette aux bijoux,  
Aux diamans, aux témoignages doux  
Que reçoit & garde une Amante :  
Car quelqu'un m'a dit, entre nous,  
Qu'Hispal en ce voyage avoit fait à l'Infante  
Un aveu dont d'abord elle parut contente,  
Faute d'avoir le temps de s'en mettre en courroux.  
Le mal-heureux Corfaire emportant cette proye,  
N'en eut pas long-temps de la joye.  
Un des vaisseaux, quoyqu'il fust accroché,  
S'estant quelque peu détaché,  
Comme Grifonio passoit d'un bord à l'autre,  
Un pied sur son Navire, un sur celui d'Hispal,  
Le Heros d'un revers coupe en deux l'animal :  
Part du tronc tombe en l'eau, disant sa patenostre,  
Et reniant Mahom, Jupin, & Tarvagant,  
Avec maint autre Dieu non moins extravagant :  
Part demeure sur pieds, en la mesme posture.  
On auroit ry de l'avanture,  
Si la Belle avec luy n'eust tombé dedans l'eau.  
Hispal se jette après : l'un & l'autre vaisseau

Mal-mené du combat, & privé de Pilote,  
    Au gré d'Eole & de Neptune flote.  
La mort fit lascher prise au Geant pourfendu.  
L'Infante par sa robbe en tombant soutenüe,  
    Fut bien-tost d'Hispal secourüe.  
Nâger vers les vaisseaux eust esté temps perdu :  
    Ils estoient presque à demy mile.  
    Ce qu'il jugea de plus facile,  
    Fut de gagner certains rochers,  
Qui d'ordinaire estoient la perte des Nochers,  
Et furent le salut d'Hispal & de l'Infante.  
Aucuns ont asseuré comme chose constante,  
Que mesme du peril la cassette échapa ;  
    Qu'à des cordons estant penduë,  
    La Belle après soy la tira ;  
    Autrement elle estoit perduë.

Nostre Nâgeur avoit l'Infante sur son dos.  
Le premier roc gagné, non pas sans quelque peine,  
La crainte de la faim suivit celle des flots ;  
Nul vaisseau ne parut sur la liquide plaine.  
    Le jour s'acheve ; il se passe une nuit ;  
Point de vaisseau près d'eux par le hazard conduit ;  
    Point dequoy manger sur ces roches :  
    Voila nostre couple réduit  
A sentir de la faim les premieres approches.  
Tous deux privez d'espoir, d'autant plus mal-heureux,  
    Qu'aymez aussi bien qu'Amoureux,  
Ils perdoient doublement en leur mesaventure.

Après s'estre long-temps regardez sans parler,  
Hispal, dit la Princesse, il se faut consoler ;  
Les pleurs ne peuvent rien près de la parque dure.  
Nous n'en mourrons pas moins ; mais il dépend de nous

D'adoucir l'aigreur de ses coups ;  
C'est tout ce qui nous reste en ce mal-heur extrême.  
Se consoler ! dit-il, le peut-on quand on aime ?  
Ah si... mais non, Madame, il n'est pas à propos

Que vous aymiez ; vous seriez trop à plaindre.  
Je brave à mon égard & la faim & les flots ;  
Mais jettant l'œil sur vous je trouve tout à craindre.  
La Princesse à ces mots ne se pût plus contraindre.

Pleurs de couler, soupirs d'estre poussez,  
Regards d'estre au Ciel adressez,  
Et puis sanglots, & puis soupirs encore :  
En ce même langage Hispal luy repartit :

Tant qu'enfin un baiser suivit :  
S'il fut pris ou donné c'est ce que l'on ignore.

Après force vœux impuissans,  
Le Heros dit : Puisqu'en cette aventure  
Mourir nous est chose si seure,  
Qu'importe que nos corps des oyseaux ravissans  
Ou des monstres marins deviennent la pâture ?  
Sepulture pour sepulture,  
La mer est égale à mon sens :  
Qu'attendons-nous icy qu'une fin languissante ?  
Seroit il point plus à propos  
De nous abandonner aux flots ?



J'ay de la force encor, la coste est peu distante,  
Le vent y pousse; essayons d'approcher;  
Passons de rocher en rocher :  
J'en vois beaucoup où je puis prendre haleine.  
Alaciel s'y resolut sans peine.

Les revoila sur l'onde ainsi qu'auparavant,  
La cassette en leste suivant,  
Et le nâgeur poussé du vent,  
De roc en roc portant la Belle,  
Façon de naviger nouvelle.

Avec l'ayde du Ciel, & de ces reposoirs,  
Et du Dieu qui preside aux liquides manoirs,  
Hispal n'en pouvant plus, de faim, de lassitude,  
De travail, & d'inquietude,  
(Non pour luy, mais pour ses amours)  
Après avoir jeûné deux jours,  
Prit terre à la dixième traite,  
Luy, la Princesse, & la cassette.

Pourquoy, me dira-t-on, nous ramener toujours  
Cette cassette? est-ce une circonstance  
Qui soit de si grande importance?  
Oüy selon mon avis; on va voir si j'ay tort.  
Je ne prens point icy l'effor,  
Ny n'affecte de railleries.  
Si j'avois mis nos gens à bord  
Sans argent & sans pierreries,  
Seroient-ils pas demeurez court?  
On ne vit ny d'air ny d'amour.

Les Amans ont beau dire & faire,  
Il en faut revenir toujours au necessaire.  
La cassette y pourveut avec maint diamant.  
Hispal vendit les uns, mit les autres en gages;  
Fit achat d'un Chasteau le long de ces rivages;  
Ce Chasteau, dit l'histoire, avoit un parc fort grand,  
Ce parc un bois, ce bois de beaux ombrages,  
Sous ces ombrages nos Amans  
Passoient d'agreables momens :  
Voyez combien voila de choses enchaînées,  
Et par la cassette amenées.

Or au fond de ce bois un certain antre estoit,  
Sourd & muet, & d'amoureuse affaire,  
Sombre sur tout; la nature sembloit  
L'avoir mis là non pour autre mystere.  
Nos deux Amans se promenant un jour,  
Il arriva que ce fripon d'Amour  
Guida leurs pas vers ce lieu solitaire.  
Chemin faisant Hispal expliquoit ses desirs,  
Moitié par ses discours, moitié par ses soupirs,  
Plein d'une ardeur impatiente;  
La Princeesse écoutoit incertaine & tremblante.

Nous voicy, disoit-il, en un bord étranger,  
Ignorez du reste des hommes;  
Profitons-en; nous n'avons à songer  
Qu'aux douceurs de l'Amour en l'estat où nous sommes.  
Qui vous retient? on ne sçait seulement

Si nous vivons ; peut-estre en ce moment  
Tout le monde nous croit au corps d'une Baleine.  
Ou favorisez vostre Amant,  
Ou qu'à vostre Epoux il vous meine.  
Mais pourquoy vous mener ? vous pouvez rendre heureux  
Celuy dont vous avez éprouvé la constance.  
Qu'attendez-vous pour soulager ses feux ?  
N'est-il point assez amoureux ?  
Et n'avez-vous point fait assez de resistance ?

Hispal haranguoit de façon  
Qu'il auroit échauffé des marbres,  
Tandis qu'Alaciel à l'ayde d'un poinçon  
Faisoit semblant d'écrire sur les arbres.  
Mais l'amour la faisoit resver,  
A d'autres choses qu'à graver  
Des caracteres sur l'écorce.  
Son Amant & le lieu l'affeuroient du secret :  
C'estoit une puissante amorce.  
Elle resistoit à regret :  
Le Printemps par mal-heur estoit lors en sa force.  
Jeunes cœurs sont bien empêchez,  
A tenir leurs desirs cachez,  
Estant pris par tant de manieres.  
Combien en voyons-nous se laisser pas à pas.  
Ravir jusqu'aux faveurs dernieres,  
Qui dans l'abord ne croyoient pas  
Pouvoir accorder les premieres ?  
Amour, sans qu'on y pense, amene ces instans.

Mainte fille a perdu ses gans,  
Et femme au partir s'est trouvée,  
Qui ne sçait la plus part du temps  
Comme la chose est arrivée.

Prés de l'autre venus, nostre Amant proposa  
D'entrer dedans; la Belle s'excusa;  
Mais malgré foy, déjà presque vaincuë.  
Les services d'Hispal en ce mesme moment  
Luy reviennent devant la veuë.  
Ses jours sauvez des flots, son honneur d'un geant :  
Que luy demandoit son Amant ?  
Un bien dont elle estoit à sa valeur tenuë.  
Il vaut mieux, disoit-il, vous en faire un amy,  
Que d'attendre qu'un homme à la mine hagarde  
Vous le vienne enlever; Madame, songez-y;  
L'on ne sçait pour qui l'on le garde.  
L'Infante à ces raisons se rendant à demi,  
Une pluye acheva l'affaire :  
Il falut se mettre à l'abri :  
Je laisse à penser où. Le reste du mystere  
Au fond de l'autre est demeuré.  
Que l'on la blasme ou non, je sçais plus d'une Belle  
A qui ce fait est arrivé,  
Sans en avoir moitié d'autant d'excuses qu'elle.

L'autre ne les vit seul de ces douceurs jouïr :  
Rien ne couste en amour que la premiere peine.  
Si les arbres parloient, il feroit bel oïr

Ceux de ce bois ; car la forest n'est pleine  
Que des monumens amoureux  
Qu'Hispal nous a laissez glorieux de sa proye :  
On y verroit écrit. *Icy pasma de joye*  
*Des mortels le plus heureux :*  
*Là mourut un Amant sur le sein de sa Dame,*  
*En cet endroit, mille baisers de flâme*  
*Furent donnez, & mille autres rendus.*  
Le parc diroit beaucoup, le chasteau beaucoup plus,  
Si Chasteaux avoient une langue.  
La chose en vint au poinct, que las de tant d'amour  
Nos Amans à la fin regretterent la Cour.  
La Belle s'en ouvrit, & voicy sa harangue.

Vous m'estes cher, Hispal ; j'aurois du déplaisir,  
Si vous ne pensiez pas que toujourns je vous ayme.  
Mais qu'est-ce qu'un amour sans crainte & sans desir ?  
Je vous le demande à vous-mesme.  
Ce sont des feux bien-tost passez,  
Que ceux qui ne sont point dans leur cours traversez ;  
Il y faut un peu de contrainte.  
Je crains fort qu'à la fin ce sejour si charmant  
Ne nous soit un desert, & puis un monument ;  
Hispal, ostez-moy cette crainte.  
Allez vous-en voir promptement,  
Ce qu'on croira de moy dedans Alexandrie,  
Quand on sçaura que nous sommes en vie.  
Déguisez bien nostre sejour :  
Dites que vous venez preparer mon retour,

Et faire qu'on m'envoye une escorte si feure,  
Qu'il n'arrive plus d'avanture.  
Croyez-moy, vous n'y perdrez rien :  
Trouvez seulement le moyen,  
De me suivre en ma destinée,  
Ou de fillage, ou d'Hyménée,  
Et tenez pour chose affeurée,  
Que si je ne vous fais du bien,  
Je feray de près éclairée.

Que ce fust ou non son dessein,  
Pour se servir d'Hispal, il falloit tout promettre.  
Dés qu'il trouve à propos de se mettre en chemin,  
L'Infante pour Zaïr le charge d'une lettre.  
Il s'embarque, il fait voile, il vogue, il a bon vent ;  
Il arrive à la Cour, où chacun luy demande,  
S'il est mort, s'il est vivant,  
Tant la surprise fut grande ;  
En quels lieux est l'Infante, enfin ce qu'elle fait.  
Dés qu'il eut à tout satisfait,  
On fit partir une escorte puissante.  
Hispal fut retenu ; non qu'on eust en effet  
Le moindre soupçon de l'Infante.  
Le chef de cette escorte estoit jeune & bien fait.  
Abordé près du parc, avant tout il partage  
Sa troupe en deux, laisse l'une au rivage,  
Va droit avec l'autre au chasteau.  
La beauté de l'Infante estoit beaucoup accreüe :  
Il en devint épris à la première veüe ;

Mais tellement épris, qu'attendant qu'il fîst beau,  
Pour ne point perdre temps, il luy dit sa pensée.  
Elle s'en tint fort offensée ;  
Et l'avertit de son devoir.  
Témoigner en tels cas un peu de desespoir,  
Est quelquesfois une bonne recepte.  
C'est ce que fait nostre homme ; il forme le dessein  
De se laisser mourir de faim ;  
Car de se poignarder ; la chose est trop tost faite :  
On n'a pas le temps d'en venir  
Au repentir.  
D'abord Alaciel rioit de sa sottise.  
Un jour se passe entier, luy sans cesse jeusnant,  
Elle toujourns le détournant  
D'une si terrible entreprise.  
Le second jour commence à la toucher.  
Elle resve à cette avanture.  
Laisser mourir un homme, & pouvoir l'empêcher !  
C'est avoir l'ame un peu trop dure.  
Par pitié donc elle condescendit  
Aux volontez du Capitaine ;  
Et cet office luy rendit  
Gayment, de bonne grace, & sans monstrier de peine ;  
Autrement le remede eust esté sans effet.  
Tandis que le Galant se trouve satisfait,  
Et remet les autres affaires ;  
Disant tantost que les vents sont contraires ;  
Tantost qu'il faut radoubier ses galeres,  
Pour estre en estat de partir ;

Tantost qu'on vient de l'avertir  
Qu'il est attendu des Corsaires.  
Un Corsaire en effet arrive, & surprenant  
Ses gens demeurez à la rade,  
Les tuë, & va donner au Chasteau l'escalade :  
Du fier Grifonio c'estoit le Lieutenant.

Il prend le Chasteau d'emblée.  
Voilà la feste troublée.  
Le jeusneur maudit son fort.  
Le Corsaire apprend d'abord  
L'avanture de la Belle,  
Et la tirant à l'écart,  
Il en veut avoir sa part.  
Elle fit fort la rebelle.  
Il ne s'en étonna pas,  
N'estant novice en tels cas.  
Le mieux que vous puissiez faire,  
Luy dit tout franc ce Corsaire,  
C'est de m'avoir pour ami;  
Je suis Corsaire & demy.  
Vous avez fait jeusner un pauvre miserable  
Qui se mouroit pour vous d'amour;  
Vous jeusnerez à vostre tour,  
Ou vous me ferez favorable.  
La justice le veut : nous autres gens de mer  
Sçavons rendre à chacun selon ce qu'il merite;  
Attendez-vous de n'avoir à manger  
Que quand de ce costé vous aurez esté quitte.



Ne marchandez point tant, Madame, & croyez-moy.

Qu'eust fait Alaciel? force n'a point de loy.

S'accommoder à tout est chose necessaire.

Ce qu'on ne voudroit pas souvent il le faut faire.

Quand il plaist au destin que l'on en vienne là,

Augmenter sa souffrance est une erreur extrême;

Si par pitié d'autrui la Belle se força,

Que ne point essayer par pitié de soy-même?

Elle se force donc, & prend en gré le tout.

Il n'est affliction dont on ne vienne à bout.

Si le corsaire eust esté sage,

Il eût mené l'Infante en un autre rivage.

Sage en amour? Helas, il n'en est point.

Tandis que celuy-cy croit avoir tout à point,

Vent pour partir, lieu propre pour attendre,

Fortune qui ne dort que lors que nous veillons,

Et veille quand nous sommeillons,

Luy trame en secret cet esclandre.

Le Seigneur d'un chasteau voisin de celuy-cy,

Homme fort amy de la joye,

Sans nulle attache, & sans foucy

Que de chercher toûjours quelque nouvelle proye,

Ayant eu le vent des beautez,

Perfections, commoditez,

Qu'en sa voisine on disoit estre,

Ne songeoit nuit & jour qu'à s'en rendre le maistre.

Il avoit des amis, de l'argent, du credit;

Pouvoit assembler deux mille hommes :

Il les assemble donc un beau jour, & leur dit :

Souffrirons-nous, braves gens que nous sommes,  
Qu'un pirate à nos yeux se gorge de butin ?  
Qu'il traite comme esclave une beauté divine ?

Allons tirer nostre voisine  
D'entre les grifes du mastin.  
Que ce soir chacun soit en armes ;  
Mais doucement, & sans donner d'alarmes :  
Sous les auspices de la nuit,  
Nous pourrons nous rendre sans bruit  
Au pied de ce chasteau, dés la petite pointe  
Du jour.

La surprise à l'ombre estant jointe  
Nous rendra sans hazard maîtres de ce séjour.  
Pour ma part du butin je ne veux que la Dame :  
Non pas pour en user ainsi que ce voleur ;  
Je me sens un desir en l'ame,  
De luy restituer ses biens & son honneur.  
Tout le reste est à vous, hommes, chevaux, bagage,  
Vivres, munitions, enfin tout l'équipage  
Dont ces Brigands ont emply la maison.  
Je vous demande encore un don ;  
C'est qu'on pendre aux creneaux haut & court le Corfaire.

Cette harangue militaire  
Leur sceut tant d'ardeur inspirer,  
Qu'il en falut une autre afin de moderer  
Le trop grand desir de bien faire.  
Chacun repaist le soir estant venu

L'on mange peu ; l'on boit en recompense :

Quelques tonneaux sont mis sur cu.

Pour avoir fait cette dépense,

Il s'est gagné plusieurs combats,

Tant en Allemagne qu'en France.

Ce Seigneur donc n'y manqua pas ;

Et ce fut un trait de prudence.

Mainte échelle est portée, & point d'autre embarras.

Point de tambours, force bon coutelas.

On part sans bruit, on arrive en silence.

L'Orient venoit de s'ouvrir.

C'est un temps où le sommeil est dans sa violence,

Et qui par sa fraîcheur nous contraint de dormir.

Presque tout le peuple Corfaire

Du sommeil à la mort n'ayant qu'un pas à faire

Fut assommé sans le sentir.

Le Chef pendu, l'on amène l'Infante.

Son peu d'amour pour le voleur,

Sa surprise & son épouvante,

Et les civilités de son Libérateur

Ne lui permirent pas de répandre des larmes.

Sa prière sauva la vie à quelques gens.

Elle plaignit les morts, consola les mourans,

Puis quitta sans regret ces lieux remplis d'alarmes.

On dit même qu'en peu de temps

Elle perdit la mémoire

De ses deux derniers Galants ;

Je n'ay pas peine à le croire.

Son voisin la receut en un appartement,  
Tout brillant d'or, & meublé richement.  
On peut s'imaginer l'ordre qu'il y fit mettre.  
Nouvel Hôte, & nouvel Amant,  
Ce n'estoit pas pour rien obmettre.  
Grande chere fur tout, & des vins fort exquis.  
Les Dieux ne sont pas mieux servis.  
Alaciel qui de sa vie  
Selon sa Loy n'avoit bû vin,  
Gousta ce soir par compagnie  
De ce breuvage si divin.  
Elle ignoroit l'effet d'une liqueur si douce,  
Insensiblement fit carrouffe :  
Et comme amour jadis luy troubla la raison,  
Ce fut lors un autre poison.  
Tous deux sont à craindre des Dames.  
Alaciel mise au lit par ses femmes,  
Ce bon Seigneur s'en fut la trouver tout d'un pas.  
Quoy trouver ? dira-t-on, d'immobiles appas ?  
Si j'en trouvois autant je sçaurois bien qu'en faire,  
Disoit l'autre jour un certain :  
Qu'il me vienne une mesme affaire,  
On verra si j'auray recours à mon voisin.  
Bacchus donc, & Morphée, & l'Hôte de la Belle,  
Cette nuit disposerent d'elle.  
Les charmes des premiers dissipez à la fin,  
La Princesse au sortir du somme  
Se trouva dans les bras d'un homme.  
La frayeur luy glaça la voix :

Elle ne pût crier, & de crainte faisie  
Permit tout à son Hoste, & pour une autrefois  
Luy laissa lier la partie.  
Une nuit, luy dit-il, est de mesme que cent;  
Ce n'est que la premiere à quoy l'on trouve à dire.  
Alaciel le crût. L'Hoste enfin se lassant  
Pour d'austres conquestes souûpire.

Il part un soir, prie un de ses amis  
De faire cette nuit les honneurs du logis,  
Prendre sa place, aller trouver la Belle,  
Pendant l'obscurité se coucher auprès d'elle,  
Ne point parler; qu'il estoit fort aisé;  
Et qu'en s'acquittant bien de l'employ proposé  
L'Infante asseurément agréeroit son service.  
L'autre bien volontiers luy rendit cet office.  
Le moyen qu'un ami puisse estre refusé?  
A ce nouveau venu la voilà donc en proye.  
Il ne pût sans parler contenir cette joye.  
La Belle se plaignit d'estre ainsi leur joiuet.  
Comment l'entend Monsieur mon Hoste?  
Dit-elle, & de quel droit me donner comme il fait?  
L'autre confessa qu'en effet  
Ils avoient tort; mais que toute la faute  
Estoit au maistre du logis.  
Pour vous venger de son mépris,  
Poursuivit-il, comblez-moy de caresses.  
Encherissez sur les tendresses  
Que vous eustes pour luy tant qu'il fut vostre Amant :

Aimez-moy par dépit, & par ressentiment,  
Si vous ne pouvez autrement.  
Son conseil fut suivy, l'on poussa les affaires,  
L'on se vengea, l'on n'obmit rien.  
Que si l'amy s'en trouva bien,  
L'Hôte ne s'en tourmenta gueres.

Et de cinq si j'ay bien compté.  
Le fixième incident des travaux de l'Infante  
Par quelques-uns est rapporté  
D'une maniere differente.  
Force gens concluront de là,  
Que d'un Galant au moins je fais grace à la Belle.  
C'est médifance que cela :  
Je ne voudrois mentir pour elle.  
Son Epoux n'eut assurement  
Que huit Précurseurs seulement.  
Poursuivons donc nostre nouvelle.  
L'Hôte revint quand l'ami fut content.  
Alaciel luy pardonnant,  
Fit entr'eux les choses égales :  
La clemence sied bien aux personnes Royales.

Ainsi de main en main Alaciel passoit,  
Et souvent se divertissoit  
Aux menus ouvrages des filles  
Qui la servoient, toutes assez gentilles.  
Elle en aymoît fort une à qui l'on en contoît;  
Et le conteur estoit un certain Gentil-homme

De ce logis, bien fait & galant homme ;  
Mais violent dans ses desirs,  
Et grand ménager de sôûpîrs,  
Jusques à commencer près de la plus seve're,  
Par où l'on finit d'ordinaire.  
Un jour au bout du parc le Galant rencontra  
Cette fillette ;  
Et dans un pavillon fit tant qu'il l'attira  
Toute seulette.  
L'Infante estoit fort près de là :  
Mais il ne la vit point, & crût en assurance  
Pouvoir user de violence.  
Sa médifante humeur, grand obstacle aux faveurs,  
Peste d'amour, & des douceurs  
Dont il tire sa subsistance,  
Avoit de ce Galant souvent greslé l'espoir.  
La crainte luy nuisoit autant que le devoir.  
Cette fille l'auroit selon toute apparence  
Favorisé,  
Si la Belle eust osé.  
Se voyant craint de cette sorte,  
Il fit tant qu'en ce pavillon  
Elle entra par occasion ;  
Puis le Galant ferme la porte :  
Mais en vain, car l'Infante avoit dequoy l'ouvrir.  
La fille voit sa faute, & tâche de sortir.  
Il la retient : elle crie, elle appelle :  
L'Infante vient, & vient comme il falloit,  
Quand sur ses fins la Demoiselle estoit.

Le Galant indigné de la manquer si belle  
Perd tout respect, & jure par les Dieux,  
Qu'avant que sortir de ces lieux,  
L'une ou l'autre payra sa peine ;  
Quand il devoit leur attacher les mains.  
Si loin de tous secours humains,  
Dit-il, la résistance est vaine.  
Tirez au fort sans marchander ;  
Je ne sçaurois vous accorder  
Que cette grace ;  
Il faut que l'une ou l'autre passe  
Pour aujourd'huy.  
Qu'a fait Madame ? dit la Belle,  
Pâtira-t-elle pour autrui ?  
Oüy si le sort tombe sur elle,  
Dit le Galant, prenez vous-en à luy.  
Non, non, reprit alors l'Infante,  
Il ne fera pas dit que l'on ait, moy présente,  
Violenté cette innocente.  
Je me refous plustost à toute extrémité.  
Ce combat plein de charité  
Fut par le sort à la fin terminé.  
L'Infante en eut toute la gloire :  
Il luy donna sa voix, à ce que dit l'Histoire :  
L'autre fortit, & l'on jura  
De ne rien dire de cela.  
Mais le Galant se seroit laissé pendre,  
Plûtost que de cacher un secret si plaisant ;  
Et pour le divulguer il ne voulut attendre



Que le temps qu'il falloit pour trouver seulement  
Quelqu'un qui le voulust entendre.

Ce changement de favoris  
Devint à l'Infante une peine;  
Elle eut regret d'estre l'Helene  
D'un si grand nombre de Paris.  
Aussi l'Amour se joüoit d'elle.  
Un jour entre-autres que la Belle  
Dans un bois dormoit à l'écart,  
Il s'y rencontra par hazard

Un Chevalier errant, grand chercheur d'avantures,  
De ces fortes de gens que sur des palefrois  
Les Belles suivoient autresfois,  
Et passoient pour chastes & pures.

Celuy-cy qui donnoit à ses desirs l'effor,  
Comme faisoient jadis Rogel & Galaor,  
N'eust veu la Princesse endormie,  
Que de prendre un baiser il forma le dessein :  
Tout prest à faire choix de la bouche ou du sein,  
Il estoit sur le point d'en passer son envie,  
Quand tout d'un coup il se souvint  
Des loix de la chevalerie.  
A ce penser il se retint,  
Priant toutesfois en son ame  
Toutes les puissances d'amour,  
Qu'il pût courir en ce séjour  
Quelque aventure avec la Dame.

L'Infante s'éveilla surprise au dernier point.

Non non, dit-il, ne craignez point;  
Je ne suis geant ny fauvage;  
Mais Chevalier errant, qui rends graces aux Dieux,  
D'avoir trouvé dans ce bocage  
Ce qu'à peine on pourroit rencontrer dans les Cieux.  
Après ce compliment, sans plus longue demeure  
Il luy dit en deux mots l'ardeur qui l'embrasoit;  
C'estoit un homme qui faisoit  
Beaucoup de chemin en peu d'heure.  
Le refrain fut d'offrir sa personne & son bras,  
Et tout ce qu'en semblables cas  
On a de coustume de dire  
A celles pour qui l'on soupire.  
Son offre fut receüe, & la Belle luy fit  
Un long Roman de son Histoire,  
Supprimant, comme l'on peut croire,  
Les six Galants. L'aventurier en prit  
Ce qu'il crût à propos d'en prendre;  
Et comme Alaciel de son sort se plaignit,  
Cet inconnu s'engagea de la rendre  
Chez Zaïr ou dans Garbe, avant qu'il fust un mois.  
Dans Garbe? non, reprit-elle, & pour cause:  
Si les Dieux avoient mis la chose  
Jusques à present à mon choix,  
J'aurois voulu revoir Zaïr & ma patrie.  
Pourveu qu'Amour me preste vie,  
Vous les verrez, dit-il. C'est seulement à vous  
D'apporter remede à vos coups,  
Et consentir que mon ardeur s'apaise:

Si j'en mourois (à vos bontez ne plaife)  
Vous demeureriez feule, & pour vous parler franc  
Je tiens ce fervice affez grand,  
Pour me flater d'une eſperance  
De recompénſe.

Elle en tomba d'accord, promit quelques douceurs,  
Convint d'un nombre de faveurs,  
Qu'afin que la choſe fuſt ſeure,  
Cette Princeſſe luy payroit,  
Non tout d'un coup; mais à meſure  
Que le voyage ſe feroit;  
Tant chaque jour, ſans nulle faute.  
Le marché s'eſtant ainſi fait,  
La Princeſſe en croupe ſe met,  
Sans prendre congé de ſon Hoſte.  
L'inconnu qui pour quelque-temps  
S'eſtoit défait de tous ſes gens,

Les rencontra bien-toſt. Il avoit dans ſa troupe  
Un ſien neveu fort jeune, avec ſon Gouverneur.  
Nôtre Heroïne prend en deſcendant de croupe

Un palefroy. Cependant le Seigneur  
Marche toujours à coſté d'elle,  
Tantôt luy conte une nouvelle,  
Et tantôt luy parle d'Amour,  
Pour rendre le chemin plus court.

Avec beaucoup de foy le traité s'exécute :  
Pas la moindre ombre de diſpute :  
Point de faute au calcul, non plus qu'entre Marchands.

De faveur en faveur (ainfi contotent ces gens)  
Jufqu'au bord de la mer enfin ils arriverent,  
Et s'embarquerent.

Cet element ne leur fut pas moins doux  
Que l'autre avoit été ; certain calme au contraire  
Prolongeant le chemin, augmenta le falaire.

Sains & gaillards ils débarquerent tous  
Au port de Joppe, & là fe rafraîchirent ;  
Au bout de deux jours en partirent,  
Sans autre efcorte que leur train :  
Ce fut aux Brigands une amorce :  
Un gros d'Arabes en chemin

Les ayant rencontrez, ils cedoient à la force,  
Quand noftre avanturier fit un dernier effort,  
Repouffa les Brigands, receut une bleffeure  
Qui le mit dans la fepulture ;

Non fur le champ ; devant fa mort  
Il pourveut à la Belle, ordonna du voyage,  
En chargea fon neveu jeune homme de courage,  
Luy leguant par mefme moyen  
Le furplus des faveurs, avec fon équipage,  
Et tout le refte de fon bien.

Quand on fut revenu de toutes ces alarmes,  
Et que l'on eut verfé certain nombre de larmes,  
On fatisfit au Testament du mort ;  
On paya les faveurs, dont enfin la dernière  
Efcheut juftement fur le bord  
De la frontiere.

En cet endroit le neveu la quitta,

Pour ne donner aucun ombrage ;  
Et le Gouverneur la guida  
Pendant le reste du voyage.  
Au Soudan il la presenta.  
D'exprimer icy la tendresse,  
Ou pour mieux dire les transports,

Que témoigna Zair en voyant la Princesse,  
Il faudroit de nouveaux efforts ;  
Et je n'en puis plus faire : il est bon que j'imité  
Phœbus, qui sur la fin du jour  
Tombe d'ordinaire si court  
Qu'on diroit qu'il se precipite.

Le Gouverneur aymoît à se faire écouter ;  
Ce fut un passe-temps de l'entendre conter  
Monts & merveilles de la Dâme  
Qui rioit sans doute en son ame.

Seigneur, dit le bon homme en parlant au Soudan,  
Hispal estant party, Madame incontinent,  
Pour fuir oisiveté principe de tout vice,  
Resolut de vacquer nuit & jour au service  
D'un Dieu qui chez ces gens a beaucoup de credit.

Je ne vous aurois jamais dit

Tous ses Temples & ses Chapelles,

Nommez pour la pluspart alcoves & ruelles.

Là les gens pour Idole ont un certain oiseau,

Qui dans ses portraits est fort beau,

Quoy qu'il n'ait des plumes qu'aux aisles.

Au contraire des autres Dieux,

Qu'on ne sert que quand on est vieux,

La jeuneſſe luy ſacrifie.  
Si vous ſçaviez l'honneſte vie  
Qu'en le ſervant menoit Madame Alaciel,  
Vous beniriez cent fois le Ciel  
De vous avoir donné fille tant accomplie.  
Au reſte en ces pays on vit d'autre façon  
Que parmy vous; les Belles vont & viennent :  
Point d'Eunuques qui les retiennent;  
Les hommes en ces lieux ont tous barbe au menton.  
Madame dés l'abord s'eſt faite à leur methode,  
Tant elle eſt de facile humeur;  
Et je puis dire à ſon honneur  
Que de tout elle s'accommode.

Zair eſtoit ravy. Quelques jours écoulez,  
La Princeſſe partit pour Garbe en grande eſcorte.  
Les gens qui la fuivoient furent tous régalez  
De beaux preſens : & d'une amour ſi forte  
Cette Belle toucha le cœur de Mamolin,  
Qu'il ne ſe tenoit pas. On fit un grand feſtin,  
Pendant lequel, ayant belle audience,  
Alaciel conta tout ce qu'elle voulut,  
Dit les menſonges qu'il luy plut.  
Mamolin & ſa Cour écoutoient en ſilence.  
La nuit vint : on porta la Reine dans ſon lit.  
A ſon honneur elle en fortit :  
Le Prince en rendit témoignage.  
Alaciel, à ce qu'on dit,  
N'en demandoit pas davantage.

Ce conte nous apprend que beaucoup de maris,  
Qui se vantent de voir fort clair en leurs affaires,  
N'y viennent bien souvent qu'après les favoris,  
Et tout sçavans qu'ils sont ne s'y connoissent gueres.  
Le plus seur toutesfois est de se bien garder,

Craindre tout, ne rien hazarder.

Filles maintenez-vous; l'affaire est d'importance.  
Rois de Garbe ne sont oyseaux communs en France.  
Vous voyez que l'Hymen y suit l'accord de près :

C'est là l'un des plus grands secrets

Pour empêcher les aventures.

Je tiens vos amitez fort chastes & fort pures;  
Mais Cupidon alors fait d'estranges leçons :

Rompez-luy toutes ses mesures :

Pourvoyez à la chose aussi bien qu'aux soupçons :  
Ne m'allez point conter, c'est le droit des garçons,  
Les garçons sans ce droit ont assez où se prendre.  
Si quelqu'une pourtant ne s'en pouvoit deffendre,  
Le remede fera de rire en son mal-heur.

Il est bon de garder sa fleur;

Mais pour l'avoir perduë, il ne se faut pas pendre.





## *L'Hermite.*

Nouvelle tirée de Bocace.

DAME Venus & Dame Hypocrisie,  
Font quelquefois ensemble de bons coups;  
Tout homme est homme, les Hermites sur tous;  
Ce que j'en dis ce n'est point par envie.  
Avez-vous Sœur, Fille, ou Femme jolie,  
Gardez le froc; c'est un maistre Gonin;  
Vous en tenez s'il tombe sous sa main  
Belle qui soit quelque peu simple & neuve:  
Pour vous montrer que je ne parle en vain,  
Lisez cecy, je ne veux autre preuve.

Un jeune Hermite estoit tenu pour Saint :  
On luy gardoit place dans la Legende.  
L'homme de Dieu d'une corde estoit ceint  
Pleine de neuds; mais sous sa houpelande  
Logeoit le cœur d'un dangereux paillard.  
Un Chapelet pendoit à sa ceinture  
Long d'une brasse, & gros outre mesure;  
Une clochette estoit de l'autre part.  
Au demeurant, il faisoit le caphard,  
Se renfermoit voyant une femelle



Dedans sa coque, & baïffoit la prunelle :  
Vous n'auriez dit qu'il eust mangé le lard.

Un bourg estoit dedans son voisinage,  
Et dans ce Bourg une Veuve fort sage,  
Qui demouroit tout à l'extremité.  
Elle n'avoit pour tout bien qu'une fille,  
Jeune, ingenuë, agreable & gentille;  
Pucelle encor; mais à la verité  
Moins par vertu que par simplicité;  
Peu d'entregent, beaucoup d'honnesteté,  
D'autre dot point, d'Amans pas davantage.  
Du temps d'Adam qu'on naïffoit tout vestu,  
Je pense bien que la Belle en eût eu,  
Car avec rien on montoit un mesnage.  
Il ne faloit matelas ny linçeuil :  
Mesme le lit n'estoit pas necessaire.  
Ce temps n'est plus. Himen qui marchoit seul,  
Meine à present à sa suite un Notaire.

L'Anachorete, en questant par le Bourg,  
Vid cette fille, & dit sous son capuce,  
Voicy dequoy, si tu sçais quelque tour,  
Il te le faut employer, Frere Luce.  
Pas n'y manqua, voicy comme il s'y prit.  
Elle logeoit, comme j'ay déjà dit,  
Tout prés des champs, dans une maisonnette,  
Dont la cloïson par nostre Anachorete  
Estant percée aisément & sans bruit,  
Le Compagnon par une belle nuit,  
Belle, non pas, le vent & la tempeste

Favorisoient le dessein du Galant.

Une nuit donc, dans le pertuis mettant

Un long cornet, tout du haut de la teste

Il leur cria, Femmes escoutez-moy.

A cette voix, toutes pleines d'effroy,

Se blotissant, l'une & l'autre est en transe.

Il continuë, & corne à toute outrance,

Réveillez-vous Creatures de Dieu,

Toy femme Veuve, & toy fille pucelle :

Allez trouver mon serviteur fidelle

L'Hermite Luce, & partez de ce lieu

Demain matin sans le dire à personne;

Car c'est ainsi que le Ciel vous l'ordonne.

Ne craignez point, je conduiray vos pas,

Luce est benin. Toy Veuve tu feras

Que de ta fille il ait la compagnie;

Car d'eux doit naistre un Pape, dont la vie

Reformera tout le peuple Chrestien.

La chose fut tellement prononcée,

Que dans le lit l'une & l'autre enfoncée,

Ne laissa pas de l'entendre fort bien.

La peur les tint un quart-d'heure en silence.

La fille enfin met le nez hors des draps,

Et puis tirant sa Mere par le bras,

Luy dit d'un ton tout remply d'innocence,

Mon Dieu, Maman, y faudra-t-il aller ?

Ma compagnie ? hélas ! qu'en veut-il faire ?

Je ne sçay pas comment il faut parler ;

Ma Cousine Anne est bien mieux son affaire,

Et retiendrait bien mieux tous ses Sermons.  
Sotte, tay toy, luy repartit la Mere,  
C'est bien cela; va, va, pour ces leçons  
Il n'est besoin de tout l'esprit du monde :  
Dés la premiere, ou bien dés la seconde,  
Ta Cousine Anne en sçaura moins que toy.  
Oüy ? dit la fille, hé mon Dieu menez moy.  
Partons bien-tost, nous reviendrons au giste.  
Tout doux, reprit la Mere en souïrant,  
Il ne faut pas que nous allions si viste :  
Car que sçait-on ? le diable est bien meschant,  
Et bien trompeur ; si c'estoit luy ma fille  
Qui fust venu pour nous tendre des lacs ?  
As tu pris garde ? il parloit d'un ton cas,  
Comme jè croy que parle la famille  
De Lucifer. Le fait merite bien,  
Que sans courir ny precipiter rien,  
Nous-nous gardions de nous laisser surprendre.  
Si la frayeur t'avoit fait mal entendre :  
Pour moy j'avois l'esprit tout éperdu.  
Non, non, Maman, j'ay fort bien entendu,  
Dit la fillette. Or bien reprit la Mere,  
Puis qu'ainsi va, mettons-nous en priere.

Le lendemain tout le jour se passa  
A raisonner, & par cy, & par là,  
Sur cette voix & sur cette rencontre.  
La nuit venue arrive le corneur :  
Il leur cria d'un ton à faire peur,  
Femme incredule & qui vas alencontre

Des volonte de Dieu ton Createur,  
Ne tarde plus, va t'en trouver l'Hermite,  
Ou tu mourras. La fillette reprit :  
Hé bien, Maman, l'avois-je pas bien dit ?  
Mon Dieu partons ; allons rendre visite  
A l'Homme saint ; je crains tant vostre mort  
Que j'y courrois, & tout de mon plus fort,  
S'il le falloit. Allons donc, dit la Mere.  
La Belle mit son corset des bons jours,  
Son demy-ceint, ses pendans de velours,  
Sans se douter de ce qu'elle alloit faire :  
Jeune fillette a toujours soin de plaire.  
Nostre Cagot s'estoit mis aux aguets,  
Et par un trou qu'il avoit fait exprés  
A sa Cellule, il vouloit que ces femmes  
Le pussent voir comme un brave Soldat  
Le foüet en main, toujours en un estat  
De penitence, & de tirer des flâmes  
Quelque defunct puny pour ses mesfaits,  
Faisant si bien en frappant tout auprès,  
Qu'on crüst oüir cinquante disciplines.  
Il n'ouvrit pas à nos deux Pelerines  
Du premier coup, & pendant un moment  
Chacune peut l'entrevoir s'escrimant  
Du saint outil. Enfin la porte s'ouvre,  
Mais ce ne fut d'un bon *Miserere*.  
Le Papelard contre-fait l'estonné.  
Tout en tremblant la Veuve luy découvre,  
Non sans rougir, le cas comme il estoit.

A six pas d'eux la fillette attendoit  
Le resultat, qui fut que nostre Hermite  
Les renvoya, fit le bon hipocrite.  
Je crains, dit-il, les ruses du malin :  
Dispensez-moy, le sexe feminin  
Ne doit avoir en ma Cellule entrée.  
Jamais de moy S. Pere ne naîtra.  
La Veuve dit toute déconfortée,  
Jamais de vous? & pourquoy ne fera?  
Elle ne pût en tirer autre chose.  
En s'en allant la fillette disoit,  
Helas! Maman, nos pechez en sont cause.  
La nuit revient, & l'une & l'autre estoit  
Au premier somme, alors que l'hipocrite  
Et son cornet sont bruire la maison.  
Il leur cria toûjours du mesme ton,  
Retournez voir Luce le saint Hermite.  
Je l'ay changé, retournez dès demain.  
Les voilà donc derechef en chemin.  
Pour ne tirer plus en long cette Histoire,  
Il les receut. La Mere s'en alla,  
Seule s'entend, la fille demeura,  
Tout doucement il vous l'apprivoisa,  
Luy prit d'abord son joly bras d'yvoire,  
Puis s'approcha, puis en vint au baïser,  
Puis aux beautez que l'on cache à la veüe,  
Puis le Galant vous la mit toute nuë,  
Comme s'il eust voulu la baptiser.  
O Papelars! qu'on se trompe à vos mines!

Tant luy donna du retour de Matines,  
Que maux de cœur vinrent premierement,  
Et maux de cœur chassez, Dieu sçait comment.  
En fin finale, une certaine enflure,  
La contraignit d'allonger sa ceinture :  
Mais en cachette, & sans en avertir  
Le forge-Pape, encore moins la Mere.  
Elle craignoit qu'on ne la fist partir :  
Le jeu d'Amour commençoit à luy plaire.  
Vous me direz, D'où luy vint tant d'esprit ?  
D'où ? de ce jeu, c'est l'arbre de science.  
Sept mois entiers la Galande attendit ;  
Elle allegua son peu d'experience.

Dés que la Mere eut indice certain  
De sa grossesse, elle luy fit soudain  
Trouffer bagage, & remercia l'Hoste.  
Luy de sa part rendit grace au Seigneur  
Qui soulageoit son pauvre serviteur.  
Puis au départ il leur dit que sans faute,  
Moyennant Dieu, l'enfant viendrait à bien.  
Gardez pourtant, Dame de faire rien  
Qui puisse nuire à vostre geniture.  
Ayez grand soin de cette Creature,  
Car tout bon-heur vous en arrivera.  
Vous regnerez, ferez la Signora,  
Ferez monter aux grandeurs tous les vostres,  
Princes les uns, & grands Seigneurs les autres.  
Vos Coufins Ducs, Cardinaux vos Neveux :  
Places, Chasteaux, tant pour vous que pour eux

Ne manqueront en aucune maniere,  
Non plus que l'eau qui coule en la riviere.  
Leur ayant fait cette predi&tion,  
Il leur donna sa benedi&tion.

La Signora, de retour chez sa Mere,  
S'entretenoit jour & nuit du S. Pere,  
Preparoît tout, luy faisoit des beguins :  
Au demeurant prenoit tous les matins  
La couple d'œufs, attendoit en lieffe  
Ce qui viendrait d'une telle grosseffe.  
Mais ce qui vint destruisit les Chasteaux,  
Fit avorter les Mitres, les Chapeaux,  
Et les grandeurs de toute la famille.  
La Signora mit au monde une fille.





*Mazet de Lamporechio.*

Nouvelle tirée de Bocace.

LE voile n'est le rempart le plus sûr  
Contre l'Amour, ny le moins accessible :  
Un bon mary, mieux que grille ny mur,  
Y pourvoira, si pourvoir est possible.  
C'est à mon sens une erreur trop visible  
À des Parens, pour ne dire autrement,  
De presumer, après qu'une personne,  
Bon gré, mal gré, s'est mise en un Couvent,  
Que Dieu prendra ce qu'ainsi l'on luy donne.  
Abus, abus; je tiens que le malin  
N'a revenu plus clair & plus certain.  
(Sauf toutesfois l'assistance Divine.)  
Encore un coup ne faut qu'on s'imagine,  
Que d'estre pure & nette de peché,  
Soit privilege à la guimpe attaché.  
Nenny da, non; je pretens qu'au contraire,  
Filles du monde ont toûjours plus de peur,  
Que l'on ne donne atteinte à leur honneur;  
La raison est, qu'elles en ont affaire.



Moins d'ennemis attaquent leur pudeur.  
Les autres n'ont pour un seul adversaire.  
Tentation, fille d'oïfiveté,  
Ne manque pas d'agir de son costé :  
Puis le desir, enfant de la contrainte.  
Ma fille est Nonne, *Ergò*, c'est une Sainte,  
Mal raisonner. Des quatre parts les trois,  
En ont regret & se mordent les doigts ;  
Font souvent pis ; au moins l'ay-je oüy dire ;  
Car pour ce poinct je parle sans sçavoir.  
Bocace en fait certain Conte pour rire,  
Que j'ay rimé comme vous allez voir.

Un bon Vieillard en un Couvent de filles,  
Autrefois fut, labouroit le jardin.  
Elles estoient toutes assez gentilles,  
Et volontiers jasoient dès le matin.  
Tant ne songeoient au service divin,  
Qu'à foy montrer és Parloirs aguimpées,  
Bien blanchement, comme droites poupées,  
Preste chacune à tenir coup aux gens ;  
Et n'estoit bruit qu'il se trouvast leans,  
Fille qui n'eût dequoy rendre le change,  
Se renvoyant l'une à l'autre l'éteuf.  
Huit Sœurs estoient, & l'Abbesse font neuf ;  
Si mal d'accord que c'estoit chose étrange.  
De la beauté la pluspart en avoient ;  
De la jeunesse elles en avoient toutes.  
En cettuy lieu beaux Peres frequentoient,  
Comme on peut croire ; & tant bien supputoient

Qu'il ne manquoit à tomber sur leurs routes.

Le bon Vieillard Jardinier dessus-dit,  
Près de ces Sœurs perdoit presque l'esprit;  
A leur caprice il ne pouvoit suffire.  
Toutes vouloient au Vieillard commander;  
Dont ne pouvant entre elles s'accorder,  
Il souffroit plus que l'on ne sçauroit dire.

Force luy fut de quitter la maison.  
Il en sortit de la même façon  
Qu'estoit entré là dedans le pauvre homme,  
Sans croix ne pile, & n'ayant rien en somme  
Qu'un vieil habit. Certain jeune garçon  
De Lamporech, si j'ay bonne memoire,  
Dit au Vieillard un beau jour après boire,  
Et raisonnant sur le fait des Nonains :  
Qu'il passeroit bien volontiers sa vie  
Près de ces Sœurs; & qu'il avoit envie  
De leur offrir son travail & ses mains :  
Sans demander recompense ny gages.  
Le Compagnon ne vivoit à l'argent :  
Trop bien croyoit, ces Sœurs estant peu sages,  
Qu'il en pourroit croquer une en passant,  
Et puis une autre, & puis toute la troupe.  
Nuto luy dit (c'est le nom du Vieillard)  
Croy-moy, Mazet, mets toy quelque autre part.  
J'aimerois mieux être sans pain ny soupe,  
Que d'employer en ce lieu mon travail.  
Les Nones sont un étrange bestail.  
Qui n'a tasté de cette marchandise,

Ne sçait encor ce que c'est que tourment.  
Je te le dis, laisse-là ce Couvent;  
Car d'esperer les servir à leur guise,  
C'est un abus; l'une voudra du mou,  
L'autre du dur; parquoy je te tien fou,  
D'autant plus fou que ces filles sont fottes;  
Tu n'auras pas œuvre faite entre nous;  
L'une voudra que tu plantes des choux,  
L'autre voudra que ce soit des carottes.  
Mazet reprit, ce n'est pas là le poinct.  
Voy-tu Nuto, je ne suis qu'une beste;  
Mais dans ce lieu tu ne me verras point  
Un mois entier, sans qu'on m'y fasse feste.  
La raison est, que je n'ay que vingt ans;  
Et comme toy je n'ay pas fait mon temps.  
Je leur suis propre, & ne demande en somme  
Que d'estre admis. Dit alors le bon homme,  
Au Fac-totum tu n'as qu'à t'adresser;  
Allons nous-en de ce pas luy parler.  
Allons, dit l'autre. Il me vient une chose  
Dedans l'esprit : je feray le müet  
Et l'idiot. Je pense qu'en effet,  
Reprit Nuto, cela peut estre cause  
Que le Pater avec le Fac-totum,  
N'auront de toy ny crainte ny soupçon.  
La chose alla comme ils l'avoient preveuë.  
Voilà Mazet, à qui pour bien venuë  
L'on fait bescher la moitié du jardin.  
Il contre-fait le sot & le badin,

Et cependant laboure comme un sire.  
Autour de luy les Nones alloient rire.

Un certain jour le Compagnon dormant,  
Ou bien feignant de dormir, il n'importe :  
Bocace dit qu'il en faisoit semblant.  
Deux des Nonains le voyant de la sorte  
Seul au jardin ; car sur le haut du jour,  
Nulle des Sœurs ne faisoit long séjour  
Hors le logis, le tout crainte du hâle,  
De ces deux donc, l'une approchant Mazet,  
Dit à sa Sœur ; Dedans ce cabinet  
Menons ce sot : Mazet estoit beau masle,  
Et la Galande à le confiderer  
Avait pris goût ; pourquoy sans differer  
Amour luy fit proposer cette affaire.  
L'autre reprit, Là dedans ? & quoy faire ?  
Quoy ? dit la Sœur, je ne sçay, l'on verra ;  
Ce que l'on fait alors qu'on en est là :  
Ne dit-on pas qu'il se fait quelque chose ?  
Jesus, reprit l'autre Sœur se signant,  
Que dis-tu là ? nostre Regle défend  
De tels penfers. S'il nous fait un enfant ?  
Si l'on nous voit ? Tu t'en vas estre cause  
De quelque mal. On ne nous verra point,  
Dit la première ; & quant à l'autre point  
C'est s'allarmer avant que le coup vienne.  
Ufons du temps sans nous tant mettre en peine,  
Et sans prévoir les choses de si loin.  
Nul n'est icy, nous avons tout à point,

L'heure, & le lieu si touffu, que la veüe  
N'y peut passer : Et puis sur l'avenüe  
Je suis d'avis qu'une fâsse le guet :  
Tandis que l'autre estant avec Mazet,  
A son bel aise aura lieu de s'instruire :  
Il est muët & n'en pourra rien dire.  
Soit fait, dit l'autre; il faut à ton desir  
Acquiescer, & te faire plaisir.  
Je passeray si tu veux la premiere  
Pour t'obliger : au moins à ton loisir  
Tu t'ébatras puis après de maniere  
Qu'il ne sera besoin d'y retourner :  
Ce que j'en dis, n'est que pour t'obliger.  
Je le voy bien, dit l'autre plus sincere :  
Tu ne voudrois sans cela commencer  
Assurement; & tu serois honteuse.  
Tant y resta cette Sœur scrupuleuse,  
Qu'à la fin l'autre allant la dégager  
De faction la fut faire changer.

Nostre muët fait nouvelle partie :  
Il s'en tira non si gaillardement :  
Cette Sœur fut beaucoup plus mal lotie;  
Le pauvre Gars acheva simplement  
Trois fois le jeu, puis après il fit chaffe.  
Les deux Nonains n'oublierent la trace  
Du cabinet, non plus que du jardin;  
Il ne faloit leur montrer le chemin.  
Mazet, pourtant, se ménagea de sorte,  
Qu'à Sœur Agnes quelques jours ensuivant

Il fit apprendre une semblable note  
En un pressoir tout au bout du Couvent,  
Sœur Angelique & Sœur Claude suivirent,  
L'une au Dortoir, l'autre dans un Cellier :  
Tant qu'à la fin la Cave & le Grenier  
Du fait des Sœurs maintes choses apprirent.  
Point n'en resta que le sire Mazet  
Ne régalaît au moins mal qu'il pouvoit.  
L'Abbesse aussi voulut entrer en danse.  
Elle eut son droit, double & triple pitance,  
Dequoy les Sœurs jeûnerent tres-longtemps.  
Mazet n'avoit-faute de restaurans;  
Mais restaurans ne font pas grande affaire  
A tant d'employ. Tant pressèrent le here,  
Qu'avec l'Abbesse un jour venant au choc,  
J'ay toujourns ouï, ce dit-il, qu'un bon Coq  
N'en a que sept, au moins qu'on ne me laisse  
Toutes les neuf. Miracle, dit l'Abbesse,  
Venez mes Sœurs, nos jeusnes ont tant fait  
Que Mazet parle. Alentour du muët,  
Non plus muët, toutes huit accoururent;  
Tinrent Chapitre, & sur l'heure conclurent  
Qu'à l'avenir Mazet seroit choyé  
Pour le plus seur; car qu'il fust renvoyé,  
Cela rendroit la chose manifeste.  
Le Compagnon bien nourry, bien payé  
Fit ce qu'il pût, d'autres firent le reste.  
Il les engea de petits Mazillons,  
Desquels on fit de petits Moinillons;

Ces Moinillons devinrent bien-toſt Peres ;  
Comme les Sœurs devinrent bien-toſt Meres ;  
A leur regret, pleines d'humilité ;  
Mais jamais nom ne fut mieux mérité,







CONTES  
ET  
NOUVELLES  
*EN VERS.*

*De M. DE LA FONTAINE.*

TROISIÈME PARTIE.

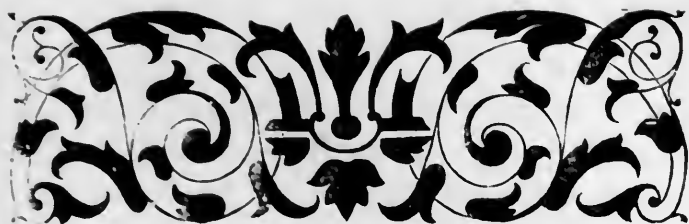


A PARIS,  
Chez CLAUDE BARBIN, au Palais, sur  
le Perron de la sainte Chapelle.

---

M. DC. LXXI.  
*AVEC PRIVILEGE DV ROY*





*Les Oyes de Frere Philippe.*

Nouvelle tirée de Bocace



E dois trop au beau sexe ; il me fait trop d'honneur  
De lire ces recits ; si tant est qu'il les lise.  
Pourquoy non ? c'est assez qu'il condamne en son cœur  
Celles qui font quelque sottise.

Ne peut-il pas sans qu'il le dise,  
Rire sous-cape de ces tours,  
Quelque aventure qu'il y trouve ?  
S'ils sont faux, ce sont vains discours ;  
S'ils sont vrayz, il les desaprouve.

Iroit-il apres tout s'alarmer sans raison

Pour un peu de plaifanterie ?

Je craindrois bien plutôt que la cajolerie

Ne mist le feu dans la maison.

Chassez les soupirans, Belles, souffrez mon Livre ;

Je réponds de vous corps pour corps :  
Mais pourquoi les chasser ? ne sçauroit-on bien vivre  
Qu'on ne s'enferme avec les morts ?  
Le monde ne vous connoist gueres,  
S'il croit que les faveurs sont chez vous familiares :  
Non pas que les heureux amans  
Soient ny Phenix ny corbeaux blancs ;  
Aussi ne sont-ce fourmilleres.  
Ce que mon Livre en dit, doit passer pour chansons.  
J'ay servy des beautez de toutes les façons :  
Qu'ay-je gagné ? tres-peu de chose ;  
Rien. Je m'aviserois sur le tard d'estre cause  
Que la moindre de vous commist le moindre mal.  
Contons ; mais contons bien ; c'est le point principal ;  
C'est tout : à cela près, Censeurs, je vous conseille  
De dormir comme moy sur l'une & l'autre oreille.  
Censurez tant qu'il vous plaira  
Méchants vers, & phrases méchantes ;  
Mais pour bons tours, laissez-les là ;  
Ce sont choses indifferentes ;  
Je n'y vois rien de perilleux.  
Les meres, les maris, me prendront aux cheveux  
Pour dix ou douze contes bleus !  
Voyez un peu la belle affaire !  
Ce que je n'ay pas fait mon Livre iroit le faire !  
Beau sexe, vous pouvez le lire en feureté ;  
Mais je voudrois m'estre acquité  
De cette grace par avance.  
Que puis-je faire en récompense ?

Un conte où l'on va voir vos appas triompher :  
Nulle précaution ne les put étouffer.  
Vous auriez surpassé le Printemps & l'Aurore  
Dans l'esprit d'un garçon ; si dès ses jeunes ans,  
Outre l'éclat des Cieux, & les beautés des champs,  
Il eût veu les vôtres encore.  
Aussi dès qu'il les vit il en sentit les coups ;  
Vous surpassâtes tout ; il n'eut d'yeux que pour vous ;  
Il laissa les palais : enfin votre personne  
Luy parut avoir plus d'attraits,  
Que n'en auroient à beaucoup près  
Tous les bijoux de la Couronne.  
On l'avoit dès l'enfance élevé dans un bois.  
Là son unique compagnie  
Consistoit aux oyseaux : leur aimable harmonie  
Le défennuyoit quelquesfois.  
Tout son plaisir estoit cet innocent ramage :  
Encor ne pouvoit-il entendre leur langage.  
En une école si sauvage  
Son pere l'amena dès ses plus tendres ans.  
Il venoit de perdre sa mere ;  
Et le pauvre garçon ne connut la lumiere,  
Qu'afin qu'il ignorast les gens :  
Il ne s'en figura pendant un fort long-temps  
Point d'autres que les habitans  
De cette forest ; c'est à dire  
Que des lous, des oyseaux, enfin ce qui respire  
Pour respirer sans plus, & ne songer à rien.  
Ce qui porta son pere à fuir tout entretien,

Ce furent deux raisons ou mauvaises ou bonnes ;  
L'une la haine des personnes,  
L'autre la crainte ; & depuis qu'à ses yeux  
Sa femme disparut s'envolant dans les Cieux,  
Le monde luy fut odieux :  
Las d'y gémir, & de s'y plaindre,  
Et par tout des plaintes oïir,  
Sa moitié le luy fit par son trépas haïr,  
Et le reste des femmes craindre.  
Il voulut estre hermite ; & destina son fils  
A ce même genre de vie.  
Ses biens aux pauvres départis,  
Il s'en va seul, sans compagnie,  
Que celle de ce fils qu'il portoit dans ses bras :  
Au fond d'une forest il arreste ses pas.  
(Cét homme s'appelloit Philippe, dit l'histoire)  
Là par un faint motif, & non par humeur noire,  
Notre Hermite nouveau cache avec tres-grand soin  
Cent choses à l'enfant ; ne luy dit prés ny loin  
Qu'il fust au monde aucune femme,  
Aucuns desirs, aucun amour ;  
Au progrès de ses ans reglant en ce séjour  
La nourriture de son ame.  
A cinq il luy nomma des fleurs, des animaux ;  
L'entretint de petits oyseaux ;  
Et parmy ce discours aux enfans agreable,  
Mesla des menaces du diable ;  
Luy dit qu'il estoit fait d'une étrange façon :  
La crainte est aux enfans la premiere leçon.

Les dix ans expirez, matiere plus profonde  
Se mit sur le tapis : un peu de l'autre monde  
    Au jeune enfant fut revelé ;  
    Et de la femme point parlé.  
    Vers quinze ans luy fut enseigné,  
Tout autant que l'on put, l'Auteur de la nature ;  
    Et rien touchant la creature.  
Ce propos n'est alors déjà plus de faison  
    Pour ceux qu'au monde on veut soustraire ;  
Telle idée en ce cas est fort peu necessaire.  
Quand ce fils eut vingt ans, son pere trouva bon  
    De le mener à la Ville prochaine.  
Le Vieillard tout cassé ne pouvoit plus qu'à peine  
Aller querir son vivre : & luy mort apres tout  
Que feroit ce cher fils ? comment venir à bout  
    De subsister sans connoistre personne ?  
Les loups n'estoient pas gens qui donnassent l'aumône.  
    Il sçavoit bien que le garçon  
    N'auroit de luy, pour heritage,  
    Qu'une besace & qu'un bâton :  
    C'estoit un étrange partage.  
Le pere à tout cela songeoit sur ses vieux ans.  
    Au reste il estoit peu de gens  
    Qui ne luy donnassent la miche.  
    Frere Philippe eust esté riche  
    S'il eust voulu. Tous les petits enfans  
    Le connoissoient ; & du haut de leur teste  
    Ils crioient ; Apreslez la queste ;  
Voila Frere Philippe. Enfin dans la cité

Frere Philippe fouhaité  
Avoit force devots; de devotes pas une;  
Car il n'en vouloit point avoir.  
Si-toſt qu'il crut ſon fils ferme dans ſon devoir,  
Le pauvre homme le meine voir  
Les gens de bien, & tente la fortune.  
Ce ne fut qu'en pleurant qu'il expoſa ce fils.  
Voila nos Hermites partis.  
Ils vont à la Cité ſuperbe, bien baſtie,  
Et de tous objets aſſortie :  
Le Prince y faiſoit ſon ſejour.  
Le jeune homme tombé des nuës  
Demandoit, Qu'eſt-ce là? ce ſont des gens de Cour.  
Et là? ce ſont palais. Icy? ce ſont ſtatuës.  
Il conſideroit tout : quand de jeunes beautez  
Aux yeux viſs, aux traits enchantez,  
Pafferent devant luy; dés-lors nulle autre choſe  
Ne pût ſes regards attirer.  
Adieu Palais; adieu ce qu'il vient d'admirer :  
Voicy bien pis, & bien une autre cauſe  
D'étonnement.  
Ravy comme en extaſe à cet objet charmant,  
Qu'eſt-ce là, dit-il à ſon pere,  
Qui porte un ſi gentil habit?  
Comment l'appelle-t'-on? Ce diſcours ne plut guere  
Au bon Vieillard, qui répondit :  
C'eſt un oyſeau qui s'appelle Oye.  
O l'agreable oyſeau! dit le fils plein de joye.  
Oye, hélas chante un peu, que j'entende ta voix.



Peut-on point un peu te connoître ?  
Mon pere je vous prie & mille & mille fois,  
Menons en une en nostre bois ;  
J'auray soin de la faire paître.





## *La Mandragore.*

Nouvelle tirée de Machiavel.

Au present Conte on verra la sottise  
D'un Florentin. Il avoit femme prise  
Honneste & sage autant qu'il est besoin;  
Jeune pourtant; du reste toute belle:  
Et n'eust-on crû de jouïssance telle  
Dans le païs, ny mesme encor plus loin.  
Chacun l'aimoit, chacun la jugeoit digne  
D'un autre époux: car quant à celui-cy,  
Qu'on appelloit Niçia Calfucçi,  
Ce fut un sot en son temps tres-insigne.  
Bien le monstra, lors que bongré malgré  
Il resolut d'estre pere appellé;  
Crût qu'il feroit beaucoup pour sa patrie,  
S'il la pouvoit orner de Calfucçis.  
Sainte ny Saint n'estoit en Paradis  
Qui de ses vœux n'eust la teste étourdie.  
Tous ne sçavoient où mettre ses presens.  
Il consultoit Matrones, Charlatans,  
Diseurs de mots, experts sur cette affaire:  
Le tout en vain: car il ne pût tant faire

Que d'estre pere. Il estoit buté là,  
Quand un jeune homme, apres avoir en France  
Etudié, s'en revint à Florence,  
Aussi leurré qu'aucun de par delà ;  
Propre, galant, cherchant par tout fortune,  
Bienfait de corps, bien-voulu de chacune :  
Il sceut dans peu la Carte du païs ;  
Connut les bons & les méchans maris ;  
Et de quel bois se chauffoient leurs femelles ;  
Quels surveillans ils avoient mis près d'elles ;  
Les si, les car, enfin tous les détours ;  
Comment gagner les confidens d'Amours,  
Et la Nourrice, & le Confesseur mesme,  
Jusques au chien ; tout y fait quand on aime.  
Tout tend aux fins, dont un seul iota  
N'estant omis, d'abord le personnage  
Iette son plomb sur Messer Nicia,  
Pour luy donner l'ordre de Cocüage.  
Hardy dessein ! L'épouse de leans  
A dire vray recevoit bien les gens ;  
Mais c'estoit tout : aucun de ses Amans  
Ne s'en pouvoit promettre davantage.  
Celuy-cy seul, Callimaque nommé,  
Dés qu'il parut fut tres-fort à son gré.  
Le Galant donc près de la forteresse  
Affiet son camp, vous investit Lucrece,  
Qui ne manqua de faire la tygresse  
A l'ordinaire, & l'envoya jouer :  
Il ne sçavoit à quel Saint se voüer,

Quand le mary, par sa sottise extrême,  
Luy fit juger qu'il n'estoit stratagème,  
Panneau n'estoit, tant estrange semblaist,  
Où le pauvre homme à la fin ne donnaist  
De tout son cœur, & ne s'en affublaist.  
L'Amant & luy, comme estans gens d'étude,  
Avoient entre-eux lié quelque habitude :  
Car Nice estoit Docteur en Droit-Canon :  
Mieux eust valu l'estre en autre science,  
Et qu'il n'eust pris si grande confiance  
En Callimaque. Un jour au compagnon  
Il se plaignit de se voir sans lignée.  
A qui la faute ? il estoit vert-galant,  
Lucrece jeune, & drüe, & bien taillée :  
Lorsque j'estois à Paris, dit l'Amant,  
Un curieux y passa d'avanture.  
Je l'allay voir, il m'apprit cent secrets :  
Entr'autres un pour avoir geniture :  
Et n'estoit chose à son compte plus feure.  
Le Grand Mogol l'avoit avec succès  
Depuis deux ans, éprouvé sur sa femme.  
Mainte Princeesse, & mainte & mainte Dame  
En avoit fait aussi d'heureux essais.  
Il disoit vray, j'en ay vû des effets.  
Cette recepte est une medecine  
Faite du jus de certaine racine,  
Ayant pour nom Mandragore ; & ce jus  
Pris par la femme opere beaucoup plus,  
Que ne fit onc nulle ombre Monachale

D'aucun Couvent de jeunes Freres plein.  
Dans dix mois d'hui je vous fais pere enfin ;  
Sans demander un plus long intervalle.  
Et touchez-là : dans dix mois & devant  
Nous porterons au baptesme l'enfant.  
Dites-vous vray ? repartit Messer Nice.  
Vous me rendez un merveilleux office.  
Vray ? je l'ay vû : faut-il repeter tant ?  
Vous moquez-vous d'en douter seulement ?  
Par vostre foy, le Mogor est-il homme  
Que l'on ofast de la sorte affronter ?  
Ce Curieux en toucha telle somme  
Qu'il n'eut fujet de s'en mécontenter.  
Nice reprit, Voila chose admirable !  
Et qui doit estre à Lucrece agreable !  
Quand luy verray-je un poupon sur le sein ?  
Nostre feal, vous ferez le Parrein ;  
C'est la raison : dés hui je vous en prie.  
Tout doux, reprit alors nostre galant,  
Ne foyez pas si prompt, je vous supplie :  
Vous allez viste : il faut auparavant  
Vous dire tout. Un mal est dans l'affaire :  
Mais icy bas pût-on jamais tant faire  
Que de trouver un bien pur & sans mal ?  
Ce jus douë de vertu tant insigne  
Porte d'ailleurs qualité tres-maligne.  
Presque toûjours il se trouve fatal  
A celuy-là qui le premier caresse  
La patiente ; & souvent on en meurt.

Nice reprit auffi-toft, Serviteur ;  
Plus de vofre herbe : & laiffons-là Lucrece  
Telle qu'elle eft : bien grammercy du foin.  
Que fervira moy mort fi je fuis pere ?  
Pourvoyez vous de quelque-autre compere :  
C'eft trop de peine ; il n'en eft pas befoin.  
L'Amant luy dit : Quel efprit eft le voftre !  
Toûjours il va d'un excès dans un autre.  
Le grand defir de vous voir un enfant  
Vous transportoit n'aguere d'allegrefle :  
Et vous voilà, tant vous avez de preffe,  
Découragé fans attendre un moment.  
Oyez le refte ; & fçachez que Nature  
A mis remede à tout, fors à la mort.  
Qu'eft-il de faire afin que l'avanture  
Nous réüffiffe, & qu'elle aille à bon port ?  
Il nous faudra choifir quelque jeune homme  
D'entre le peuple ; un pauvre mal-heureux  
Qui vous precede au combat amoureux ;  
Tente la voye ; attire & prenne en fomme  
Tout le venin : puis le danger ôté  
Il conviendra que de vofre côté  
Vous agiffiez fans tarder davantage ;  
Car foyez feur d'efre alors garenty.  
Il nous faut faire *in anima vili*  
Ce premier pas ; & prendre un personnage  
Lourd & de peu ; mais qui ne foit pourtant  
Mal fait de corps, ny par trop dégouftant ;  
Ny d'un toucher fi rude & fi favaige

Qu'à vostre femme un supplice ce soit.  
Nous sçavons bien que Madame Lucrece  
Accoustumée à la delicateſſe  
De Nicia, trop de peine en auroit.  
Mesme il se peut qu'en venant à la chose  
Jamais son cœur n'y voudroit consentir.  
Or ay-je dit un jeune homme, & pour cause :  
Car plus fera d'âge pour bien agir,  
Moins laissera de venin sans nul doute :  
Je vous promets qu'il n'en laissera goutte.  
Nice d'abord eut peine à digerer  
L'expedient; allegua le danger,  
Et l'infamie : il en seroit en peine :  
Le Magistrat pourroit le rechercher  
Sur le soupçon d'une mort si soudaine.  
Empoisonner un de ses citadins !  
Lucrece estoit échappée aux blondins,  
On l'alloit mettre entre les bras d'un rustre !  
Je suis d'avis qu'on prenne un homme illustre,  
Dit Callimaque, ou quelqu'un qui bien-toſt  
En mille endroits cornera le mystere.  
Sottise & peur contiendront ce pitaut.  
Au pis aller l'argent le fera taire.  
Vostre moitié n'ayant lieu de s'y plaire,  
Et le coquin mesme n'y songeant pas,  
Vous ne tombez proprement dans le cas  
De cocüage. Il n'est pas dit encore  
Qu'un tel paillard ne resiste au poison.  
Et ce nous est une double raison

De le choisir tel que la Mandragore  
Consumme en vain sur luy tout son venin.  
Car quand je dis qu'on meurt, je n'entends dire  
Affurément. Il vous faudra demain  
Faire choisir sur la brune le fire :  
Et dés ce soir donner la potion.  
J'en ay chez moy de la confection.  
Gardez-vous bien au reste, Messer Nice,  
D'aller paroistre en aucune façon.  
Ligurio choisira le garçon :  
C'est là son fait : laissez-luy cet office.  
Vous vous pouvez fier à ce valet  
Comme à vous-mesme : il est sage & discret.  
J'oublie encor que pour plus d'assurance  
On bandera les yeux à ce paillard :  
Il ne sçaura qui, quoy, n'en quelle part,  
N'en quel logis, ny si dedans Florence,  
Ou bien dehors on vous l'aura mené.  
Par Nicia le tout fut approuvé.  
Restoit sans plus d'y disposer sa femme.  
De prime face elle crut qu'on rioit ;  
Puis se fascha ; puis jura sur son ame  
Que mille fois plustost on la tueroit.  
Que diroit-on si le bruit en couroit ?  
Outre l'offense & peché trop enorme,  
Calface & Dieu sçavoient que de tout temps  
Elle avoit craint ces devoirs complaisans,  
Qu'elle endureit seulement pour la forme.  
Puis il viendrait quelque mastin difforme



L'incommoder, la mettre sur les dents ?  
Suis-je de taille à souffrir toutes gens ?  
Quoy recevoir vn pitaut dans ma couche ?  
Puis-je y songer qu'avecque du dédain ?  
Et par saint Jean ny pitaut, ny blondin,  
Ny Roy, ny Roc, ne feront qu'autre touche  
Que Nicia jamais onc à ma peau.  
Lucrece estant de la sorte arrestée,  
On eut recours à frere Timothée.  
Il la prescha; mais si bien & si beau,  
Qu'elle donna les mains par penitence.  
On l'affura de plus qu'on choisiroit  
Quelque garçon d'honneste corpulence;  
Non trop rustaut; & qui ne luy feroit  
Mal ny dégoust. La potion fut prise.  
Le lendemain nostre amant se déguise,  
Et s'enfarine en vray garçon Meusnier;  
Un faux menton, barbe d'estrange guise;  
Mieux ne pouvoit se metamorphoser.  
Ligurio qui de la faciende  
Et du complot avoit toujours esté,  
Trouve l'Amant tout tel qu'il le demande,  
Et ne doutant qu'on n'y fust attrapé,  
Sur le minuit le meine à Messer Nice;  
Les yeux bandez; le poil teint; & si bien  
Que nostre Epoux ne reconnut en rien  
Le Compagnon. Dans le lit il se glisse  
En grand silence: en grand silence aussi  
La patiente attend sa destinée;

Bien blanchement, & ce soir atournée.  
Voire ce soir ? atournée ; & pour qui ?  
Pour qui ? j'entends : n'est-ce pas que la Dame  
Pour un Meusnier prenoit trop de soucy ?  
Vous vous trompez ; le sexe en use ainsi.  
Meusniers ou Roys, il veut plaire à toute ame.  
C'est double honneur, ce semble en une femme,  
Quand son merite échauffe un esprit lourd,  
Et fait aimer les cœurs nez sans amour.  
Le travesty changea de personnage,  
Si-tost qu'il eut Dame de tel corsage  
A ses costez, & qu'il fut dans le lit.  
Plus de Meusnier ; la Galande sentit  
Auprès de soy la peau d'un honneste homme.  
Et ne croyez qu'on employast au somme  
De tels momens. Elle disoit tout bas :  
Qu'est-cecy donc ? ce compagnon n'est pas  
Tel que j'ay crû : le drole a la peau fine.  
C'est grand dommage : il ne merite helas  
Un tel destin : j'ay regret qu'au trespas  
Chaque moment de plaisir l'achemine.  
Tandis l'Epoux enrollé tout de bon,  
De sa moitié plaignoit bien fort la peine.  
Ce fut avec une fierté de Reyne  
Qu'elle donna la premiere façon  
De cocüage ; & pour le décoron  
Point ne voulut y joindre ses caresses.  
A ce garçon la perle des Lucreces  
Prendroit du goust ? quand le premier venin

Fut emporté, nôtre Amant prit la main  
De sa Maîtresse; & de baisers de flâme  
La parcourant, Pardon (dit-il) Madame.  
Ne vous fâchez du tour qu'on vous a fait;  
C'est Callimaque; approuvez son martyre.  
Vous ne sçauriez ce coup vous en dédire.  
Vostre rigueur n'est plus d'aucun effet.  
S'il est fatal toutesfois que j'expire,  
J'en suis content: vous avez dans vos mains  
Un moyen feur de me priver de vie;  
Et le plaisir bien mieux qu'aucuns venins  
M'achevera, tout le reste est folie.  
Lucrece avoit jusques-là résisté;  
Non par défaut de bonne volonté;  
Ny que l'Amant ne plût fort à la Belle:  
Mais la pudeur & la simplicité  
L'avoient renduë ingrate en dépit d'elle.  
Sans dire mot, sans oser respirer,  
Pleine de honte & d'amour tout ensemble,  
Elle se met aussi-tôt à pleurer.  
A son Amant peut-elle se montrer  
Après cela? qu'en pourra-t'il penser?  
Dit-elle en foy, & qu'est-ce qu'il luy semble?  
J'ay bien manqué de courage & d'esprit.  
Incontinent un excès de dépit  
Saisit son cœur; & fait que la pauvrete  
Tourne la teste, & vers le coin du lit  
Se va cacher pour dernière retraite.  
Elle y voulut tenir bon, mais en vain.

Ne luy restant que ce peu de terrain,  
La place fut incontinent renduë.  
Le vainqueur l'eut à sa discretion ;  
Il en usa selon sa passion :  
Et plus ne fut de larme répanduë.  
Honte cessa ; scrupule autant en fit.  
Heureux sont ceux qu'on trompe à leur profit.  
L'Aurore vint trop tost pour Callimaque ;  
Trop tost encor pour l'objet de ses vœux.  
Il faut, dit-il, beaucoup plus d'une attaque  
Contre un venin tenu si dangereux.  
Les jours suivans nostre couple amoureux  
Y sceut pourvoir : l'Epoux ne tarda gueres  
Qu'il n'eust atteint tous ses autres Confreres.  
Pour ce coup-là falut se separer ;  
L'Amant courut chez soy se recoucher.  
A peine au lit il s'estoit mis encore ;  
Que nostre Epoux joyeux & triomphant  
Le va trouver, & luy conte comment  
S'estoit passé le jus de Mandragore.  
D'abord, dit-il, j'allay tout doucement  
Auprès du lit écouter si le Sire  
S'approcheroit, & s'il en voudroit dire.  
Puis je priay nostre Epouse tout bas  
Qu'elle luy fist quelque peu de caresse,  
Et ne craignist de gaster ses appas.  
C'estoit au plus une nuit d'embarras.  
Et ne pensez, ce luy dis-je, Lucrece,  
Ny l'un ny l'autre en cecy me tromper ;

Je ſçauray tout; Nice ſe peut vanter  
D'eſtre homme à qui l'on n'en donne à garder.  
Vous ſçavez bien qu'il y va de ma vie.  
N'allez donc point faire la rencherie.  
Monſtrez par là que vous ſçavez aimer  
Voſtre mary plus qu'on ne croit encore :  
C'eſt un beau champ. Que ſi cette pecore  
Fait le honteux, envoyez ſans tarder  
M'en avertir; car je me vais coucher.  
Et n'y manquez ; nous y mettrons bon ordre.  
Beſoin n'en eus : tout fut bien juſqu'au bout.  
Œavez-vous bien que ce ruſtre y priſt gouſt ?  
Le drolle avoit tantôt peine à démordre.  
J'en ay pitié : je le plains après tout.  
N'y ſongeons plus ; qu'il meure, & qu'on l'enterre.  
Et quant à vous venez nous voir ſouvent.  
Nargue de ceux qui me faiſoient la guerre :  
Dans neuf mois d'huy je leur livre un enfant.





*Les Remois.*

IL n'est cité que je prefere à Rheims :  
C'est l'ornement, & l'honneur de la France :  
Car fans conter l'Ampoule & les bons vins,  
Charmans objets y font en abondance.  
Par ce point-là je n'entends quant à moy  
Tours ny portaux ; mais gentilles Galoifes ;  
Ayant trouvé telle de nos Remoifes  
Friande assez pour la bouche d'un Roy.  
Une avoit pris un Peintre en mariage,  
Homme estimé dans sa profession :  
Il en vivoit : que faut-il davantage ?  
C'estoit assez pour sa condition.  
Chacun trouvoit sa femme fort heureuse.  
Le drosle estoit, grace à certain talent,  
Tres-bon Epoux, encor meilleur Galant.  
De son travail mainte Dame amoureuse  
L'alloit trouver ; & le tout à deux fins :  
C'estoit le bruit à ce que dit l'Histoire :  
Moy qui ne suis en cela des plus fins,  
Je m'en rapporte à ce qu'il en faut croire.  
Dés que le Sire avoit Donzelle en main,  
Il en rioit avecque son Epouse.

Les droits d'hymen allant toujours leur train,  
Besoin n'étoit qu'elle fît la jalouse.  
Même elle eût pû le payer de ses tours;  
Et comme luy voyager en Amours;  
Sauf d'en user avec plus de prudence,  
Ne luy faisant la même confidence.  
Entre les gens qu'elle sceut attirer,  
Deux siens voisins se laisserent leurrer  
A l'entretien libre & gay de la Dame;  
Car c'étoit bien la plus trompeuse femme  
Qu'en ce point-là l'on eût sceu rencontrer;  
Sage sur tout; mais aimant fort à rire.  
Elle ne manque incontinent de dire  
A son mary l'amour des deux Bourgeois,  
Tous deux gens fots, tous deux gens à fornettes.  
Luy raconta mot pour mot leurs fleurettes,  
Pleurs & soupirs, gemissemens Gaulois.  
Ils avoient leu, ou plustot oüy dire,  
Que d'ordinaire en amour on soupire.  
Ils taschoient donc d'en faire leur devoir,  
Que bien que mal, & selon leur pouvoir.  
A frais communs se conduisoit l'affaire.  
Ils ne devoient nulle chose se taire.  
Le premier d'eux qu'on favoriseroit  
De son bon-heur part à l'autre feroit.  
Femmes voilà souvent comme on vous traite.  
Le seul plaisir est ce que l'on souhaite.  
Amour est mort : le pauvre compagnon  
Fut enterré sur les bords du Lignon.

Nous n'en avons icy ny vent ny voye.  
Vous y fervez de joüet & de proye  
A jeunes gens indiscrets, scelerats :  
C'est bien raison qu'au double on le leur rende :  
Le beau premier qui fera dans vos lacs,  
Plumez le moy, je vous le recommande.  
La Dame donc pour tromper ses voisins  
Leur dit un jour : vous boirez de nos vins  
Ce soir chez nous. Mon mary s'en va faire  
Un tour aux champs; & le bon de l'affaire  
C'est qu'il ne doit au giste revenir.  
Nous nous pourrons à l'aïse entretenir.  
Bon, dirent-ils, nous viendrons sur la brune.  
Or les voila compagnons de fortune.  
La nuit venuë ils vont au rendez-vous.  
Eux introduits, croyans Ville gagnée,  
Un bruit survint; la feste fust troublée.  
On frappe à l'huis; le logis aux verroux  
Estoit fermé : la femme à la fenestre  
Court en disant, celui-là frappe en Maistre :  
Seroit-ce point par mal-heur mon Epoux ?  
Oüy, cachez vous, dit-elle, c'est luy mesme.  
Quelque accident, ou bien quelque soupçon  
Le font venir coucher à la maison.  
Nos deux Galands dans ce peril extreme  
Se jettent viste en certain Cabinet.  
Car s'en aller, comment auroient-ils fait ?  
Ils n'avoient pas le pied hors de la chambre,  
Que l'Epoux entre, & void au feu le membre



Accompagné de maint & maint pigeon,  
L'un au haftier, les autres au chaudron.  
Oh oh, dit-il, voila bonne cuisine!  
Qui traitez-vous? Alis nostre voisine,  
Reprit l'Epouse, & Simonette aussi.  
Loüé soit Dieu qui vous rameine icy,  
La compagnie en fera plus complete.  
Madame Alis, Madame Simonette  
N'y perdront rien. Il faut les avertir  
Que tout est prest, qu'elles n'ont qu'à venir.  
J'y cours moy-mesme. Alors la creature  
Les va prier. Or c'estoient les moitez  
De nos Galands & chercheurs d'aventure,  
Qui fort chagrins de se voir enfermez  
Ne laissoient pas de loüer leur Hostesse  
De s'estre ainsi tirée avec adresse  
De cet aprest. Avec elle à l'instant  
Leurs deux moitez entrent tout en chantant.  
On les saluë, on les baise, on les louë  
De leur beauté, de leur ajustement;  
On les contemple, on patine, on se jouë.  
Cela ne plut aux maris nullement.  
Du Cabinet la porte à demy close,  
Leur laissant voir le tout distinctement,  
Ils ne prenoient aucun goust à la chose :  
Mais passe encor pour ce commencement.  
Le souper mis presque au mesme moment,  
Le Peintre prit par la main les deux femmes,  
Les fit asseoir, entre-elles se plaça.

Je bois, dit-il, à la fanté des Dames :  
Et de trinquer; passe encor pour cela.  
On fit raison; le vin ne dura guere.  
L'Hôteffe estant alors sans Chambriere  
Court à la cave : & de peur des esprits  
Meine avec foy Madame Simonette.  
Le Peintre reste avec Madame Alis,  
Provinciale assez belle, & bien faite,  
Et s'en piquant, & qui pour le Pais  
Se pouvoit dire honnestement coquete.  
Le Compagnon vous la tenant seulette,  
La conduisit de fleurette en fleurette  
Jusqu'au toucher, & puis un peu plus loin;  
Puis tout à coup levant la colerette  
Prit un baiser dont l'Epoux fut témoin.  
Jusques-là passe : Epoux, quand ils sont sages,  
Ne prennent garde à ces menus suffrages;  
Et d'en tenir registre c'est abus :  
Bien est-il vray qu'en rencontre pareille  
Simples baisers font craindre le surplus;  
Car Satan lors vient fraper sur l'oreille  
De tel qui dort, & fait tant qu'il s'éveille.  
L'Epoux vid donc, que tandis qu'une main  
Se promenoit sur la gorge à son aise,  
L'autre prenoit tout un autre chemin.  
Ce fut alors, Dame ne vous déplaïse,  
Que le courroux luy montant au cerveau,  
Il s'en alloit enfonçant son chapeau,  
Mettre l'alarme en tout le voisinage,

Batre sa femme, & dire au Peintre rage,  
Et témoigner qu'il n'avoit les bras gourds.  
Gardez-vous bien de faire une sottise,  
Luy dit tout bas son Compagnon d'amours,  
Tenez-vous coy. Le bruit en nulle guise  
N'est bon icy; d'autant plus qu'en vos lacs  
Vous estes pris : ne vous montrez donc pas,  
C'est le moyen d'étouffer cette affaire.  
Il est écrit qu'à nul il ne faut faire  
Ce qu'on ne veut à foy-mesme estre fait.  
Nous ne devons quitter ce Cabinet  
Que bien à point, & tantost quand cet homme  
Estant au lit prendra son premier somme.  
Selon mon sens c'est le meilleur party.  
A tard viendroit aussi bien la querelle.  
N'estes-vous pas cocu plus d'ademy ?  
Madame Alis au fait a consenty :  
Cela suffit, le reste est bagatelle.  
L'Epoux goustâ quelque peu ces raisons.  
Sa femme fit quelque peu de façons,  
N'ayant le temps d'en faire davantage.  
Et puis ? & puis ; comme personne sage  
Elle remit sa coëffure en estat.  
On n'eust jamais soupçonné ce ménage,  
Sans qu'il restoit un certain incarnat  
Dessus son teint ; mais c'estoit peu de chose ;  
Dame Fleurette en pouvoit estre cause.  
L'une pourtant des tireuses de vin  
De luy sourire au retour ne fit faute :

Ce fut la Peintre. On se remit en train :  
On releva grillades & festin :  
On but encore à la santé de l'Hôte,  
Et de l'Hôteffe, & de celle des trois  
Qui la première auroit quelque aventure.  
Le vin manqua pour la seconde fois.  
L'Hôteffe adroite & fine creature,  
Souffient toujours qu'il revient des esprits  
Chez les voisins. Ainsi Madame Alis  
Servit d'escorte. Entendez que la Dame  
Pour l'autre employ inclinait en son ame ;  
Mais on l'emmeine ; & par ce moyen-là  
De faction Simonette changea.  
Celle-cy fait d'abord plus la severe,  
Veut suivre l'autre, ou feint le vouloir faire ;  
Mais se sentant par le Peintre tirer,  
Elle demeure ; étant trop mesnagere  
Pour se laisser son habit déchirer.  
L'Epoux voyant quel train prenoit l'affaire  
Voulut sortir. L'autre luy dit ; tout doux.  
Nous ne voulons sur vous nul avantage.  
C'est bien raison que Messer cocuage  
Sur son estat vous couche ainsi que nous.  
Sommes-nous pas compagnons de fortune ?  
Puisque le Peintre en a caressé l'une,  
L'autre doit suivre. Il faut bon gré mal-gré  
Qu'elle entre en danse ; & s'il est necessaire  
Je m'offriray de luy tenir le pied :  
Vouliez ou non, elle aura son affaire.

Elle l'eut donc ; nostre Peintre y pourveut  
Tout de son mieux : aussi le valoit-elle.  
Cette dernière eut ce qu'il luy falut ;  
On en donna le loisir à la Belle.  
Quand le vin fut de retour, on conclut  
Qu'il ne falloit s'atabler davantage.  
Il estoit tard ; & le Peintre avoit fait  
Pour ce jour-là suffisamment d'ouvrage.  
On dit bon soir. Le drosle satisfait  
Se met au lit : nos gens sortent de cage.  
L'Hôteesse alla tirer du Cabinet  
Les regardans honteux, mal-contens d'elle,  
Cocus de plus. Le pis de leur méchef  
Fut qu'aucun d'eux ne put venir à chef  
De son dessein, ny rendre à la Donzelle  
Ce qu'elle avoit à leurs femmes presté ;  
Par consequent c'est fait ; j'ay tout conté.






## *La Coupe enchantée.*


Nouvelle tirée de l'Arioste.

LES maux les plus cruels ne sont que des chansons,  
Prés de ceux qu'aux Maris cause la jalousie.  
Figurez-vous un Fou chez qui tous les soupçons  
Sont bien venus quoy qu'on luy die.  
Il n'a pas un moment de repos en sa vie.  
Si l'oreille luy tinte, ô Dieux ! tout est perdu.  
Ses songes sont toujours que l'on le fait cocu.  
Pourvû qu'il songe, c'est l'affaire.  
Je ne vous voudrois pas un tel point garantir ;  
Car pour songer il faut dormir,  
Et les jaloux ne dorment guere.  
Le moindre bruit éveille un mary soupçonneux :  
Qu'alentour de sa femme une mouche bourdonne,  
C'est cocuage qu'en personne  
Il a vû de ses propres yeux.  
Si bien vû que l'erreur n'en peut estre effacée.  
Il veut à toute force estre au nombre des fots.  
Il se maintient Cocu, du moins de la pensée,  
S'il ne l'est en chair & en os.  
Pauvres gens, dites-moy, qu'est-ce que cocuage ?  
Quel tort vous fait-il ? quel dommage ?

Qu'est-ce enfin que ce mal dont tant de gens de bien  
Se moquent avec juste cause ?  
Quand on l'ignore, ce n'est rien,  
Quand on le sçait, c'est peu de chose.  
Vous croyez cependant que c'est un fort grand cas :  
Tâchez donc d'en douter, & ne ressembliez pas  
A celui-là qui bût dans la Coupe enchantée.  
Profitez du mal-heur d'autrui.  
Si cette histoire peut soulager votre ennuy,  
Je vous l'auray bien-tôt contée.



Mais je vous veux premièrement,  
Prouver par bon raisonnement,  
Que ce mal dont la peur vous mine & vous consume,  
N'est mal qu'en votre idée, & non point dans l'effet :  
En mettez-vous votre bonnet  
Moins aisément que de coutume ?  
Cela s'en va-t'il pas tout net ?  
Voyez-vous qu'il en reste une seule apparence ?  
Une tache qui nuise à vos plaisirs secrets ?  
Ne retrouvez-vous pas toujours les mêmes traits ?  
Vous appercevez-vous d'aucune différence ?  
Je tire donc ma conséquence,  
Et dis malgré le peuple, ignorant & brutal,  
Cocuage n'est point un mal.



Oüy, mais l'honneur est une étrange affaire!  
Qui vous soutient que non? ay-je dit le contraire?  
Et bien l'honneur, l'honneur; je n'entends que ce mot.  
Apprenez qu'à Paris ce n'est pas comme à Rome;  
Le Cocu qui s'afflige y passe pour un sot;  
Et le Cocu qui rit, pour un fort honneste homme :  
Quand on prend comme il faut cet accident fatal,  
Cocuage n'est point un mal.



Prouvons que c'est un bien : la chose est fort facile.  
Tout vous rit; vostre femme est souple comme un gan;  
Et vous pourriez avoir vingt Mignonnes en ville,  
Qu'on n'en sonneroit pas deux mots en tout un an.  
Quand vous parlez, c'est dit notable :  
On vous met le premier à table :  
C'est pour vous la place d'honneur,  
Pour vous le morceau du Seigneur :  
Heureux qui vous le sert! la Blondine chiorne  
Afin de vous gagner n'épargne aucun moyen :  
Vous estes le Patron, dont je conclus en forme,  
Cocuage est un bien.



Quand vous perdez au jeu, l'on vous donne revanche;  
Même vostre homme escarte & ses As & ses Rois.  
Avez-vous sur les bras quelque Monsieur Dimanche,  
Mille bourses vous sont ouvertes à la fois.



Ajoutez que l'on tient vostre femme en haleine,  
Elle n'en vaut que mieux, n'en a que plus d'appas :  
Menelas rencontra des charmes dans Helene,  
Qu'avant qu'estre à Paris la Belle n'avoit pas.  
Ainsi de vostre Epouse : on veut qu'elle vous plaîse :  
Qui dit prude au contraire, il dit laide ou mauvaise,  
Incapable en amour d'apprendre jamais rien.  
Pour toutes ces raisons je persiste en ma these,  
Cocuage est un bien.



Si ce Prologue est long, la matiere en est cause :  
Ce n'est pas en passant qu'on traite cette chose.  
Venons à nostre histoire. Il estoit un Quidam,  
Dont je tairay le nom, l'estat, & la patrie :  
Celuy-cy, de peur d'accident,  
Avoit juré que de sa vie  
Femme ne luy seroit autre que bonne amie,  
Nimphe si vous voulez, Bergere, & cetera ;  
Pour épouse, jamais il n'en vint jusques-là.  
S'il eut tort ou raison, c'est un point que je passe.  
Quoy qu'il en soit, Hymen n'ayant pû trouver grace  
Devant cet homme, il falut que l'amour  
Se meslât seul de ses affaires,  
Eust soin de le fournir des choses necessaires,  
Soit pour la nuit, soit pour le jour.  
Il luy procura donc les faveurs d'une Belle,  
Qui d'une fille naturelle

Le fit Pere, & mourut : le pauvre homme en pleura,  
Se plaignit, gemit, soupira,  
Non comme qui perdrait sa femme :  
Tel deuil n'est bien souvent que changement d'habits,  
Mais comme qui perdrait tous ses meilleurs amis,  
Son plaisir, son cœur, & son ame.  
La fille crut, se fit; on pouvoit déjà voir  
Hausser & baisser son mouchoir.  
Le temps coule, on n'est pas si-tôt à la bavette  
Qu'on trotte, qu'on raisonne, on devient grandelette,  
Puis grande tout à fait, & puis le serviteur.  
Le Pere avec raison eut peur  
Que sa fille chassant de race  
Ne le prevînt, & ne prevînt encor  
Prestre, Notaire, Himen, accord;  
Choses qui d'ordinaire ostent toute la grace  
Au présent que l'on fait de foy.  
La laisser sur sa bonne foy  
Ce n'estoit pas chose trop sûre.  
Il vous mit donc la Creature  
Dans un Couvent : là cette Belle apprit  
Ce qu'on apprend, à manier l'éguille.  
Point de ces livres qu'une fille  
Ne lit qu'avec danger & qui gâstent l'esprit :  
Le langage d'amour estoit jargon pour elle.  
On n'eust fû tirer de la Belle  
Un seul mot que de sainteté.  
En spiritualité  
Elle auroit confondu le plus grand personnage.

Si l'une des Nonains la louoit de beauté,  
Mon Dieu si, disoit-elle, ah ma sœur, foyez sage :  
Ne considerez point des traits qui periront :  
C'est terre que cela, les vers le mangeront.  
Au reste elle n'avoit au monde sa pareille

A manier un cannevas,

Filoit mieux que Cloton, brodoit mieux que Pallas,  
Tapissoit mieux qu'Arachne, & mainte autre merveille.  
Sa sagesse, son bien, le bruit de ses beautez,  
Mais le bien plus que tout y fit mettre la presse;  
Car la Belle estoit-là comme en lieux empruntez,

Attendant mieux, ainsi que l'on y laisse

Les bons partis, qui vont souvent

Au Moustier sortant du Couvent.

Vous sçavez que le Pere avoit long-temps devant

Cette fille légitimée;

Caliste (c'est le nom de nostre Renfermée)

N'eut pas la clef des champs, qu'Adieu les livres saints.

Il se presenta des Blondins,

De bons Bourgeois, des Paladins,

Des gens de tous Estats, de tout poil, de tout âge;

La Belle en choisit un, bien fait, beau personnage,

D'humeur commode, à ce qu'il luy sembla,

Et pour gendre aussi-tost le Pere l'agrea.

La dot fut ample; ample fut le doüaire :

La fille estoit unique, & le garçon aussi.

Mais ce ne fut pas là le meilleur de l'affaire;

Les mariez n'avoient souci

Que de s'aimer & de se plaire.

Deux ans de Paradis s'étant passés ainsi,  
L'enfer des enfers vint en suite.  
Une jalouse humeur faisit soudainement  
Notre Epoux qui fort sottement  
S'alla mettre en l'esprit de craindre la poursuite  
D'un Amant, qui sans luy se feroit morfondu.  
Sans luy le pauvre homme eût perdu  
Son temps à l'entour de la Dame.  
Quoy que pour la gagner il tentât tout moyen.  
Que doit faire un mary quand on aime sa femme ?  
Rien.

Voicy pourquoi je luy conseille  
De dormir s'il se peut d'un & d'autre côté.  
Si le Galant est écouté,  
Vos soins ne feront pas qu'on luy ferme l'oreille.  
Quant à l'occasion, cent pour une. Mais si  
Des discours du Blondin la Belle n'a souci ;  
Vous le luy faites naître, & la chance se tourne.  
Volontiers où soupçon séjourne,  
Cocuage séjourne aussi.



Damon, c'est notre Epoux, ne comprit pas ceci.  
Je l'excuse & le plains ; d'autant plus que l'ombrage  
Luy vint par conseil seulement.  
Il eût fait un trait d'homme sage,  
S'il n'eût crû que son mouvement.  
Vous allez entendre comment.



L'enchanteresse Nerie  
Fleurissoit lors; & Circé  
Au prix d'elle en diablerie  
N'eust esté qu'à l'A. B. C.  
Car Nerie eut à ses gages  
Les Intendans des Orages,  
Et tint le destin lié.  
Les Zephirs estoient ses pages;  
Quant à ses Valets de pied,  
C'estoient Messieurs les Borées,  
Qui portoient par les contrées  
Ses mandats souventes-fois,  
Gens dispos, mais peu courtois.



Avec toute sa science  
Elle ne put trouver de remede à l'Amour.  
Damon la captiva : celle dont la puissance  
Eust arresté l'Astre du jour,  
Brûle pour un mortel, qu'en vain elle fouhaite  
Posseder une nuit à son contentement.  
Si Nerie eust voulu des baisers seulement,  
C'estoit une affaire faite.  
Mais elle alloit au poinct, & ne marchandoit pas.  
Damon, quoy qu'elle eust des appas,  
Ne pouvoit se resoudre à fausser la promesse  
D'estre fidelle à sa moitié;

Et vouloit que l'Enchanteresse  
Se tint aux marques d'amitié.



Où font-ils ces maris ? la race en est cessée :  
Et même je ne sçay si jamais on en vid.  
L'Histoire en cet endroit est selon ma pensée  
Un peu sujette à contredire :  
L'Hipogrife n'a rien qui me choque l'esprit,  
Non plus que la lance enchantée :  
Mais ceci, c'est un point qui d'abord me surprit :  
Il passera pourtant, j'en ay fait passer d'autres.  
Les gens d'alors estoient d'autres gens que les nostres ;  
On ne vivoit pas comme on vit.



Pour venir à ses fins, l'amoureuse Nerie  
Employa philtres & brevers,  
Eut recours aux regards remplis d'afféterie,  
Enfin n'omit aucuns secrets.  
Damon à ces ressorts opposoit l'Himénée :  
Nerie en fut fort étonnée.  
Elle luy dit un jour, Vostre fidélité  
Vous paroist heroïque & digne de louange,  
Mais je voudrois sçavoir comment de son côté  
Caliste en use, & luy rendre le change.  
Quoy donc, si vostre femme avoit un favory,  
Vous feriez l'homme chaste auprès d'une Maistresse ?

Et pendant que Caliste attrapant son mary  
Pousseroit jusqu'au bout ce qu'on nomme tendresse,

Vous n'iriez qu'à moitié chemin?

Je vous croyois beaucoup plus fin,

Et ne vous tenois pas homme de mariage.

Laissez les bons Bourgeois se plaire en leur ménage;

C'est pour eux seuls qu'Himen fit les plaisirs permis.

Mais vous! ne pas chercher ce qu'amour a d'exquis!

Les plaisirs deffendus n'auront rien qui vous pique!

Et vous les bannirez de vostre republique!

Non non, je veux qu'ils soient désormais vos amis.

Faites-en seulement l'épreuve;

Ils vous feront trouver Caliste toute neuve,

Quand vous reviendrez au logis.

Apprenez tout aumoins si vostre femme est chaste.

Je trouve qu'un certain Erasme

Va chez vous fort assidument.

Seroit-ce en qualité d'Amant,

Reprit Damon, qu'Erasme nous visite?

Il est trop mon amy pour toucher ce point-là.

Vostre amy tant qu'il vous plaira,

Dit Nerie honteuse & depite,

Caliste a des appas, Erasme a du merite;

Du costé de l'adresse il ne leur manque rien;

Tout cela s'accommode bien.

Ce discours porta coup, & fit songer nostre homme.

Une Epouse fringante, & jeune, & dans son feu,

Et prenant plaisir à ce jeu,

Qu'il n'est pas besoin que je nomme :

Un personnage expert aux choses de l'amour,

Hardy comme un homme de Cour,

Bien-fait, & promettant beaucoup de sa personne,

Où Damon jusqu'alors avoit-il mis ses yeux !

Car d'amis ! moquez-vous ; c'est une bagatelle.

En est-il de Religieux,

Jusqu'à desemparer alors que la Donzelle

Montre à demy son sein, fort du lit un bras blanc,

Se tourne, s'inquiete, & regarde un Galant

En cent façons, de qui la moins friponne,

Veut dire, il y fait bon, l'heure du Berger sonne ;

Estes-vous sourd ? Damon a dans l'esprit

Que tout cela s'est fait, du moins qu'il s'est pû faire.

Sur ce beau fondement le pauvre homme bâtit

Maint ombrage & mainte chimere.

Nerie en a bien-tost le vent,

Et pour tourner en certitude

Le soupçon & l'inquietude

Dont Damon s'est coiffé si mal-heureusement,

L'Enchanteresse luy propose

Une chose.

C'est de se frotter le poignet

D'une eau dont les Sorciers ont trouvé le secret,

Et qu'ils appellent l'eau de la metamorphose,

Ou des miracles autrement.



• Cette drogue en moins d'un moment  
Luy donneroît d'Erasme & l'air, & le visage,  
Et le maintien, & le corsage,  
Et la voix ; Et Damon sous ce feint personnage  
Pourroit voir si Caliste en viendroit à l'effet.

Damon n'attend pas davantage.  
Il se frote, il devient l'Erasme le mieux fait  
Que la nature ait jamais fait.



En cet état il va trouver la femme ;  
Met la fleurette au vent ; & cachant son ennuy,  
Que vous êtes belle aujourd'hui !  
Luy dit-il : Qu'avez-vous Madame  
Qui vous donne cet air d'un vrai jour de Printemps ?  
Caliste qui sçavoit les propos des Amans  
Tourna la chose en raillerie.  
Damon changea de batterie.  
Pleurs & soupirs furent tentez,  
Et pleurs & soupirs rebutez.  
Caliste estoit un roc ; rien n'émouvoit la Belle.  
Pour dernière machine, à la fin nostre Epoux  
Proposa de l'argent ; & la somme fut telle  
Qu'on ne s'en mit point en courroux.  
La quantité rend excusable.  
Caliste enfin l'inexpugnable  
Commença d'écouter raison.  
Sa chasteté plia ; car comment tenir bon

Contre ce dernier adverfaire ?  
Si tout ne s'ensuivit, il ne tint qu'à Damon.  
L'argent en auroit fait l'affaire.  
Et quelle affaire ne fait point  
Ce bien-heureux métal l'argent maître du monde ?  
Soyez beau, bien-disant, ayez perruque blonde,  
N'omettez un seul petit point ;  
Un Financier viendra qui sur votre moustache  
Enlèvera la Belle ; & dès le premier jour  
Il fera présent du panache ;  
Vous languirez encore après un an d'amour.  
L'argent sceut donc fléchir ce cœur inexorable.  
Le rocher disparut : un mouton succéda ;  
Un mouton qui s'accommoda  
A tout ce qu'on voulut, mouton doux & traitable,  
Mouton qui sur le point de ne rien refuser  
Donna pour arrhes un baiser.  
L'Epoux ne voulut pas pousser plus loin la chose ;  
Ny de sa propre honte estre luy-mesme cause.  
Il reprit donc sa forme ; & dit à sa moitié ;  
Ah Caliste autrefois de Damon si chérie,  
Caliste que j'aimay cent fois plus que ma vie,  
Caliste qui m'aimas d'une ardente amitié,  
L'argent t'est-il plus cher qu'une union si belle ?  
Je devrois dans ton sang éteindre ce forfait :  
Je ne puis ; & je t'aime encor tout infidèle :  
Ma mort seule expiera le tort que tu m'as fait.



Nôtre Epouse voyant cette metamorphose  
Demeura bien surprise : elle dit peu de chose :

Les pleurs furent son seul recours.

Le mary passa quelques jours

A raisonner sur cette affaire :

Un Cocu se pouvoit-il faire

Par la volonté seule & sans venir au point ?

L'estoit-il, ne l'estoit-il point ?

Cette difficulté fut encore éclaircie

Par Nerie.

Si vous estes, dit-elle, en doute de cela,

Beuvez dans cette coupe-là.

On la fit par tel art que dès qu'un personnage

Dûment atteint de cocuage

Y veut porter la lèvres, aussi-tôt tout s'en va :

Il n'en avale rien, & répand le breuvage

Sur son sein, sur sa barbe, & sur son vestement.

Que s'il n'est point censé Cocu suffisamment,

Il boit tout sans répandre goutte.

Damon pour éclaircir son doute

Porte la lèvres au vase ; il ne se répand rien.

C'est, dit-il, réconfort ; & pourtant je sçais bien

Qu'il n'a tenu qu'à moy. Qu'ay-je affaire de coupe ?

Faites-moy place en vostre troupe

Messieurs de la grand'bande : Ainsi disoit Damon,

Faisant à sa femelle un étrange sermon.

Miserables humains, si pour des cocuages

Il faut en ces païs faire tant de façon,

Allons-nous-en chez les Sauvages.

Damon de peur de pis établit des Argus  
A l'entour de sa femme, & la rendit Coquette.

Quand les Galands font défendus,  
C'est alors que l'on les souhaite.

Le mal-heureux époux s'informe, s'inquiète,  
Et de tout son pouvoir court au devant d'un mal  
Que la peur bien souvent rend aux hommes fatal.  
De quart-d'heure en quart-d'heure il consulte la tasse.

Il y boit huit jours sans disgrâce.

Mais à la fin il y boit tant,

Que le breuvage se répand.

Ce fut bien là le comble. O science fatale,  
Science que Damon eût bien fait d'éviter ;  
Il jette de fureur cette coupe infernale.  
Luy-même est sur le point de se précipiter.  
Il enferme sa femme en une Tour quarrée ;  
Luy va soir & matin reprocher son forfait :  
Cette honte qu'auroit le silence enterrée,  
Court le pais, & vit du vacarme qu'il fait.



Caliste cependant meine une triste vie.

Comme on ne luy laissoit argent ny pierrerie,  
Le Geolier fut fidelle; elle eut beau le tenter

Enfin la pauvre mal-heureuse

Prend son temps que Damon plein d'ardeur amoureuse

Estoit d'humeur à l'écouter.

J'ay, dit-elle, commis un crime inexcusable :

Mais quoy, suis-je la seule ? hélas non, peu d'époux  
Sont exempts, ce dit-on, d'un accident semblable :  
Que le moins entaché se moque un peu de vous :

Pourquoy donc estre inconsolable ?

Hé bien, reprit Damon, je me consoleray,

Et même vous pardonneray,

Tout incontinent que j'auray

Trouvé de mes pareils une telle legende,

Qu'il s'en puisse former une armée assez grande

Pour s'appeller Royale. Il ne faut qu'employer

Le vase qui me sçeut vos secrets reveler.



Le mary fans tarder executant la chose

Attire les passans ; tient table en son Chasteau.

Sur la fin des repas à chacun il propose

L'essay de cette coupe, essay rare & nouveau.

Ma femme, leur dit-il, m'a quitté pour un autre ;

Voulez-vous sçavoir si la vostre

Vous est fidelle ? il est quelquefois bon

D'apprendre comme tout se passe à la maison.

En voicy le moyen ; buvez dans cette tasse.

Si vostre femme de sa grace

Ne vous donne aucun suffragant,

Vous ne répandrez nullement.

Mais si du Dieu nommé Vulcan

Vous suivez la baniere, estant de nos confreres

En ces redoutables mysteres,

De part & d'autre la boisson  
Coulèra sur vostre menton.



Autant qu'il s'en rencontre à qui Damon propose  
Cette pernicieuse chose,  
Autant en font l'effay : presque tous y sont pris.  
Tel en rit, tel en pleure ; & selon les esprits  
Cocuage en plus d'une forte  
Tient sa morgue parmy ses gens.  
Déjà l'armée est assez forte  
Pour faire corps, & battre aux champs.  
La voila tantost qui menace  
Gouverneurs de petite place,  
Et leur dit qu'ils seront pendus  
Si de tenir ils ont l'audace :  
Car pour estre royale il ne luy manque plus  
Que peu de gens : c'est une affaire  
Que deux ou trois mois peuvent faire.  
Le nombre croist de jour en jour,  
Sans que l'on batte le tambour.  
Les differens degrez où monte cocuage  
Reglent le pas & les emplois :  
Ceux qu'il n'a visité seulement qu'une fois  
Sont Fantassins pour tout potage.  
On fait les autres Cavaliers.  
Quiconque est de ses familiers,  
On ne manque pas de l'élire

Ou Capitaine, ou Lieutenant,  
Ou l'on luy donne un Regiment,  
Selon qu'entre les mains du sire  
Ou plus ou moins subitement  
La liqueur du vase s'épand.  
Un versa tout en un moment ;

Il fut fait General : & croyez que l'armée  
De hauts Officiers ne manqua :  
Plus d'un Intendant se trouva ;  
Cette charge fut partagée.



Le nombre des soldats estant presque complet,  
Et plus que suffisant pour se mettre en campagne ;

Renaud neveu de Charlemagne

Passé par ce Chasteau : l'on l'y traite à souhait :

Puis le Seigneur du lieu luy fait

Mesme harangue qu'à la troupe.

Renaud dit à Damon ; granmercy de la coupe.

Je crois ma femme chaste ; & cette foy suffit.

Quand la coupe me l'aura dit,

Que m'en reviendra-t'il, cela fera-t'il cause

De me faire dormir de plus que de deux yeux ?

Je dors d'autant graces aux Dieux :

Puis-je demander autre chose ?

Que sçay-je ? par hazard si le vin s'épandoit ?

Si je ne tenois pas vostre vase assez droit ?

Je suis quelquefois mal adroit :

Si cette coupe enfin me prenoit pour un autre ?

Messire Damon, je suis vostre :

Commandez-moy tout, hors ce poinct.

Ainsi Renaud partit, & ne hazarda point.

Damon dit : Celuy-cy, Messieurs, est bien plus sage

Que nous n'avons esté : consolons-nous pourtant :

Nous avons des pareils ; c'est un grand avantage.

Il s'en rencontra tant & tant,

Que l'armée à la fin Royale devenue,

Caliste eut liberté selon le convenant ;

Par son mary chere tenuë

Tout de mesme qu'auparavant.



Epoux, Renaud vous montre à vivre.

Pour Damon, gardez de le suivre.

Peut-estre le premier eust eu charge de l'ost,

Que sçait-on ? nul mortel, soit Roland, soit Renaud.

Du danger de répandre exempt ne se peut croire.

Charlemagne luy-mesme auroit eu tort de boire.







## *Le Faucon.*

Nouvelle tirée de Bocace.

**I**E me souviens d'avoir damné jadis  
L'amant avare ; & je ne m'en dédis.  
Si la raison des contraires est bonne ;  
Le liberal doit estre en Paradis :  
Je m'en rapporte à Messieurs de Sorbonne.  
Il estoit donc autrefois un Amant  
Qui dans Florence aima certaine femme.  
Comment ? aimer ? c'estoit si follement,  
Que pour luy plaire il eust vendu son ame.  
S'agissoit-il de divertir la Dame ;  
A pleines mains il vous jettoit l'argent :  
Sçachant tres-bien qu'en amour comme en guerre  
On ne doit plaindre un métal qui fait tout ;  
Renverse murs ; jette portes par terre ;  
N'entreprend rien dont il ne vienne à bout ;  
Fait taire chiens ; & quand il veut servantes ;  
Et quand il veut les rend plus eloquentes  
Que Ciceron, & mieux persuadantes :  
Bref ne voudroit avoir laissé debout  
Aucune place, & tant forte fust-elle.

Si laiffa-t'il fur fes pieds noftre Belle.  
Elle tint bon ; Federic échoüa  
Prés de ce roc, & le nez s'y caffa ;  
Sans fruit aucun vendit & fricaffa  
Tout fon avoir ; comme l'on pourroit dire  
Belles Comtez, beaux Marquifats de Dieu ;  
Qu'il poffedoit en plus & plus d'un lieu.  
Avant qu'aimer on l'appelloit Meflire  
A longue-queue ; enfin grace à l'Amour  
Il ne fut plus que Meflire tout court.  
Rien ne refta qu'une ferme au pauvre homme ;  
Et peu d'amis ; mefme amis, Dieu fçait comme.  
Le plus zelé de tous fe contenta,  
Comme chacun, de dire c'eft dommage.  
Chacun le dit, & chacun s'en tint-là :  
Car de prefter, à moins que fur bon gage,  
Point de nouvelle : on oublia les dons,  
Et le merite, & les belles raifons  
De Federic, & fa premiere vie.  
Le Proteftant de Madame Clitie  
N'eut du credit qu'autant qu'il eut du fonds.  
Tant qu'il dura, le Bal, la Comedie  
Ne manqua point à cet heureux objet :  
De maints tournois elle fut le fujet ;  
Faifant gagner marchands de toutes guifes,  
Faifeurs d'habits, & faifeurs de devises,  
Muficiens, gens du facré valon :  
Federic eut à fa table Apollon.  
Femme n'eftoit ny fille dans Florence,

Qui n'employast, pour débaucher le cœur  
Du Cavalier, l'une un mot suborneur,  
L'autre un coup d'œil, l'autre quelque autre avance :  
Mais tout cela ne faisoit que blanchir.  
Il aimoit mieux Clitie inexorable,  
Qu'il n'auroit fait Helene favorable.  
Conclusion, qu'il ne la put fléchir.  
Or en ce train de dépense effroyable,  
Il envoya les Marquisats au diable  
Premierement; puis en vint aux Comtez,  
Titres par luy plus qu'aucuns regrettez,  
Et dont alors on faisoit plus de conte.  
De-là les monts chacun veut estre Comte,  
Icy Marquis, Baron peut estre ailleurs.  
Je ne sçay pas lesquels sont les meilleurs :  
Mais je sçay bien qu'avecque la patente  
De ces beaux noms on s'en aille au marché,  
L'on reviendra comme on estoit allé :  
Prenez le titre, & laissez-moy la rente.  
Clitie avoit aussi beaucoup de bien.  
Son mary mesme estoit grand terrien.  
Ainsi jamais la belle ne prit rien,  
Argent ny dons; mais souffrit la dépense,  
Et les cadeaux; sans croire pour cela  
Estre obligée à nulle recompense.  
S'il m'en souvient, j'ay dit qu'il ne resta  
Au pauvre Amant rien qu'une métairie,  
Chetive encor, & pauvrement bastie.  
Là Federic alla se confiner ;

Honteux qu'on vîst sa misere en Florence ;  
Honteux encor de n'avoir sceu gagner  
Ny par amour, ny par magnificence,  
Ny par fix ans de devoirs & de soins,  
Une beauté qu'il n'en aimoit pas moins.  
Il s'en prenoit à son peu de merite,  
Non à Clitie; elle n'oüit jamais,  
Ny pour froideurs, ny pour autres sujets,  
Plainte de luy ny grande ny petite.  
Nostre amoureux subsista comme il put  
Dans sa retraite; où le pauvre homme n'eut  
Pour le servir qu'une vieille édentée ;  
Cuisine froide & fort peu fréquentée;  
A l'écurie un cheval assez bon,  
Mais non pas fin : sur la perche un Faucon,  
Dont à l'entour de cette métairie  
Défunt Marquis s'en alloit sans valets  
Sacrifiant à sa mélancolie  
Mainte perdrix, qui, las ! ne pouvoit mais  
Des cruautéz de Madame Clitie.  
Ainsi vivoit le mal-heureux Amant;  
Sage s'il eust, en perdant sa fortune,  
Perdu l'amour qui l'alloit consumant ;  
Mais de ses feux la memoire importune  
Le talonnoit; toujours un double ennuy  
Alloit en croupe à la chasse avec luy.  
Mort vint saisir le mary de Clitie.  
Comme ils n'avoient qu'un fils pour tous enfans,  
Fils n'ayant pas pour un pouce de vie,

Et que l'Epoux dont les biens estoient grands,  
Avoit toujours considéré sa femme ;  
Par testament il declare la Dame  
Son heritiere, arrivant le deceds  
De l'enfançon ; qui peu de temps apres  
Devint malade. On sçait que d'ordinaire  
A ses enfans mere ne sçait que faire,  
Pour leur montrer l'amour qu'elle a pour eux ;  
Zeles souvent aux enfans dangereux.  
Celle-cy tendre & fort passionnée,  
Autour du sien est toute la journée  
Luy demandant ce qu'il veut, ce qu'il a,  
S'il mangeroit volontiers de cela,  
Si ce jouët, enfin si cette chose  
Est à son gré. Quoy que l'on luy propose  
Il le refuse ; & pour toute raison  
Il dit qu'il veut seulement le Faucon  
De Federic ; pleure & meine une vie  
A faire gens de bon cœur detester :  
Ce qu'un enfant a dans la fantaisie,  
Incontinent il faut l'exécuter,  
Si l'on ne veut l'oïr toujours crier.  
Or il est bon de sçavoir que Clitie,  
A cinq cens pas de cette métairie,  
Avoit du bien, possédoit un Chateau :  
Ainsi l'enfant avoit pu de l'oyseau  
Oïr parler : on en disoit merveilles ;  
On en contoït des choses nômpareilles :  
Que devant luy jamais une perdrix

Ne se fauvoit, & qu'il en avoit pris  
Tant ce matin, tant cette apresdinée :  
Son maistre n'eust donné pour un trefor,  
Un tel Faucon. Qui fut bien empeschée,  
Ce fut Clitie. Aller oster encor  
A Federic l'unique & seule chose  
Qui luy restoit! Et supposé qu'elle ose  
Luy demander ce qu'il a pour tout bien,  
Auprès de luy meritoit-elle rien?  
Elle l'avoit payé d'ingratitude :  
Point de faveurs; toujourns hautaine & rude  
En son endroit. De quel front s'en aller  
Après cela le voir & luy parler,  
Ayant esté cause de sa ruine?  
D'autre costé l'enfant s'en va mourir;  
Refuse tout; tient tout pour medecine :  
Afin qu'il mange il faut l'entretenir  
De ce Faucon : il se tourmente, il crie :  
S'il n'a l'oiseau c'est fait que de sa vie.  
Ces raisons-cy l'emportèrent enfin.  
Chez Federic la Dame un beau matin  
S'en va sans fuite, & sans nul équipage.  
Federic prend pour un Ange des Cieux  
Celle qui vient d'apparoistre à ses yeux.  
Mais cependant, il a honte, il enrage,  
De n'avoir pas chez soy pour luy donner  
Tant seulement un mal-heureux dîner.  
Le pauvre estat où sa Dame le treuve  
Le rend confus. Il dit donc à la veuve :

Quoy venir voir le plus humble de ceux  
Que vos beautez ont rendus amoureux!  
Un Villageois, un haire, un miserable!  
C'est trop d'honneur; vostre bonté m'accable.  
Assurément vous alliez autre part.  
A ce propos nostre veuve repart :  
Non, non, Seigneur, c'est pour vous la visite.  
Je viens manger avec vous ce matin.  
Je n'ay, dit-il, cuisinier ny marmite :  
Que vous donner ? n'avez-vous pas du pain,  
Reprit la Dame. Incontinent luy-mesme  
Il va chercher quelque œuf au poulailler,  
Quelque morceau de lard en son grenier.  
Le pauvre Amant en ce besoin extreme  
Void son Faucon, sans raisonner le prend,  
Luy tord le cou, le plume, le fricasse,  
Et l'affaïsonne, & court de place en place.  
Tandis la vieille a soin du demeurant ;  
Fouille au bahu ; choisit pour cette feste  
Ce qu'ils avoient de linge plus honeste ;  
Met le couvert ; va cueillir au jardin  
Du serpolet, un peu de romarin,  
Cinq ou six fleurs, dont la table est jonchée.  
Pour abreger, on sert la fricassée.  
La Dame en mange, & feint d'y prendre goust.  
Le repas fait, cette femme resoud  
De hazarder l'incivile Requête,  
Et parle ainsi : Je suis folle, Seigneur,  
De m'en venir vous arracher le cœur

Encor un coup : il ne m'est guere honneste  
De demander à mon défunt Amant  
L'oiseau qui fait son seul contentement :  
Doit-il pour moy s'en priver un moment ?  
Mais excusez une mere affligée,  
Mon fils se meurt : il veut vostre Faucon :  
Mon procedé ne merite un tel don :  
La raison veut que je sois refusée.  
Je ne vous ay jamais accordé rien.  
Vostre repos, vostre honneur, vostre bien,  
S'en font allez aux plaisirs de Clitie.  
Vous m'aimiez plus que vostre propre vie :  
A cet amour j'ay tres-mal répondu :  
Et je m'en viens pour comble d'injustice  
Vous demander... & quoy ? c'est temps perdu ;  
Vostre Faucon. Mais non, plustost perisse  
L'enfant, la mere, avec le demeurant,  
Que de vous faire un déplaisir si grand.  
Souffrez sans plus que cette triste mere,  
Aimant d'amour la chose la plus chere  
Que jamais femme au monde puisse avoir  
Un fils unique, une unique esperance,  
S'en vienne au moins s'acquitter du devoir  
De la nature ; & pour toute allegance  
En vostre sein décharge sa douleur.  
Vous sçavez bien par vostre experience  
Que c'est d'aimer, vous le sçavez Seigneur.  
Ainsi je crois trouver chez vous excuse.  
Helas ! reprit l'Amant infortuné,



L'oiseau n'est plus; vous en avez diné.  
L'oiseau n'est plus! dit la veuve confuse.  
Non, reprit-il, plust au Ciel vous avoir  
Servy mon cœur, & qu'il eust pris la place  
De ce Faucon : mais le sort me fait voir  
Qu'il ne sera jamais en mon pouvoir  
De meriter de vous aucune grace.  
En mon pailler rien ne m'estoit resté :  
Depuis deux jours la beste a tout mangé,  
J'ay veu l'oiseau; je l'ay tué sans peine :  
Rien couste-t-il quand on reçoit sa Reine ?  
Ce que je puis pour vous est de chercher  
Un bon Faucon; ce n'est chose si rare  
Que dés demain nous n'en puissions trouver.  
Non Federic, dit-elle, je declare  
Que c'est assez. Vous ne m'avez jamais  
De vostre amour donné plus grande marque.  
Que mon fils soit enlevé par la parque,  
Ou que le Ciel le rende à mes souhaits,  
J'auray pour vous de la reconnoissance.  
Venez me voir, donnez-m'en l'esperance.  
Encore un coup venez nous visiter.  
Elle partit, non sans luy presenter  
Une main blanche; unique témoignage  
Qu'Amour avoit amolly ce courage.  
Le pauvre Amant prit la main, la baïsa,  
Et de ses pleurs quelque temps l'arrosa.  
Deux jours apres l'enfant suivit le pere.  
Le deüil fut grand : la trop dolente mere

Fit dans l'abord force larmes couler.  
Mais comme il n'est peine d'ame si forte  
Qu'il ne s'en faille à la fin consoler ;  
Deux Medecins la traitèrent de forte  
Que sa douleur eut un terme assez court :  
L'un fut le Temps, & l'autre fut l'Amour.  
On épousa Federic en grand' pompe ;  
Non seulement par obligation ;  
Mais qui plus est par inclination,  
Par amour mesme. Il ne faut qu'on se trompe  
A cet exemple, & qu'un pareil espoir  
Nous fasse ainsi consumer nostre avoir.  
Femmes ne sont toutes reconnoissantes.  
A cela près ce sont choses charmantes.  
Sous le Ciel n'est un plus bel animal.  
Je n'y comprends le sexe en general.  
Loin de cela j'en vois peu d'avenantes.  
Pour celles-cy, quand elles sont charmantes,  
J'ay les desseins du monde les meilleurs :  
Les autres n'ont qu'à se pourvoir ailleurs.





*La Courtisanne amoureuse.*

LE jeune Amour, bien qu'il ait la façon  
D'un Dieu qui n'est encor qu'à sa leçon,  
Fut de tout temps grand faiseur de miracles.  
En gens coquets il change les Catons.  
Par luy les fots deviennent des Oracles.  
Par luy les loups deviennent des moutons.  
Il fait si bien que l'on n'est plus le même :  
Témoin Hercule, & témoin Polyphème  
Mangeurs de gens. L'un sur un roc assis  
Chantoit aux vents ses amoureux fous ;  
Et pour charmer sa Nymphette joliette  
Tailloit sa barbe, & se miroit dans l'eau.  
L'autre changea sa massue en fuseau  
Pour le plaisir d'une jeune fillette.  
J'en dirois cent : Bocace en rapporte un  
Dont j'ay trouvé l'exemple peu commun.  
C'est de Chimon jeune homme tout sauvage,  
Bienfait de corps, mais ours quant à l'esprit.  
Amour le léche, & tant qu'il le polit.  
Chimon devint un galand personnage.  
Qui fit cela ? deux beaux yeux seulement.  
Pour les avoir apperceus un moment,

Encore à peine, & voilez par le fomme,  
Chimon aima, puis devint honneſte homme.  
Ce n'eſt le poinct dont il s'agit icy :  
Je veux conter comme une de ces femmes  
Qui font plaifir aux enfans ſans ſoucy  
Put en ſon cœur loger d'honneſtes flâmes.  
Elle eſtoit fiere, & bizarre ſur tout.  
On ne ſçavoit comme en venir à bout.  
Rome c'eſtoit le lieu de ſon negoce.  
Mettre à ſes pieds la Mître avec la Croſſe  
C'eſtoit trop peu : les ſimples Monſeigneurs  
N'eſtoient d'un rang digne de ſes faveurs.  
Il luy falloir un homme du Conclave ;  
Et des premiers, & qui fuſt ſon eſclave ;  
Et meſme encor il y profitoit peu,  
A moins que d'eſtre un Cardinal nepveu.  
Le Pape enfin, s'il ſe fut piqué d'elle,  
N'auroit eſté trop bon pour la Donzelle.  
De ſon orgueil ſes habits ſe ſentoient.  
Force brillans ſur ſa robe éclatoient,  
La chamarure avec la broderie.  
Luy voyant faire ainſi la rencherie,  
Amour ſe mit en teſte d'abaiffer  
Ce cœur ſi haut ; & pour un Gentilhomme  
Jeune, bienfait, & des mieux mis de Rome,  
Juſques au vif il voulut la bleſſer.  
L'adoleſcent avoit pour nom Camille,  
Elle Conſtanſe. Et bien qu'il fuſt d'humeur  
Douce, traitable, à ſe prendre facile,

Constanſe n'eut ſi-toſt l'amour au cœur  
Que la voila craintive devenuë.  
Elle n'oſa déclarer ſes deſirs  
D'autre façon qu'avecque des ſoùpirs.  
Auparavant pudeur ny retenuë  
Ne l'arreſtoient; mais tout fut bien changé.  
Comme on n'eût cru qu'Amour ſe fuſt logé  
En cœur ſi fier, Camille n'y prit garde.  
Inceſſamment Conſtanſe le regarde;  
Et puis ſoùpirs, & puis regards nouveaux;  
Toujours reſveuſe au milieu des cadeaux:  
Sa beauté meſme y perdit quelque choſe:  
Bien-toſt le lys l'emporta ſur la roſe.  
Avint qu'un ſoir Camille regala  
De jeunes gens: il eut auſſi des femmes.  
Conſtanſe en fut. La choſe ſe paſſa  
Joyeuſement; car peu d'entre ces Dames  
Eſtoient d'humeur à tenir des propos  
De ſainteté ny de philoſophie.  
Conſtanſe ſeule eſtant ſourde aux bons mots  
Laiſſoit railler toute la compagnie.  
Le ſoupé fait, chacun ſe retira.  
Tout dés l'abord Conſtanſe s'éclipſa,  
S'allant cacher en certaine rüelle.  
Nul n'y prit garde: & l'on crut que chez elle,  
Indiſpoſée, ou de mauvaiſe humeur,  
Ou pour affaire elle eſtoit retournée.  
La Compagnie eſtant donc retirée;  
Camille dit à ſes gens, par bon-heur,

Qu'on le laiffaft ; & qu'il vouloit écrire.  
Le voila feul, & comme le defire  
Celle qui l'aime, & qui ne fçait comment  
Ny l'aborder, ny par quel compliment  
Elle pourra luy declarer fa flame.  
Tremblante enfin, & par neceffité  
Elle s'en vient. Qui fut bien eftonné,  
Ce fut Camille : Hé quoy, dit-il, Madame,  
Vous furprenez ainfi vos bons amis ?  
Il la fit feoir ; & puis s'eftant remis :  
Qui vous croyoit, reprit-il, demeurée ?  
Et qui vous a cette cache montrée ?  
L'amour, dit-elle. A ce feul mot fans plus  
Elle rougit ; chofe que ne font guere  
Celles qui font Prestreffes de Venus :  
Le vermillon leur vient d'autre maniere.  
Camille avoit déjà quelque foupçon  
Que l'on l'aimoit : il n'eftoit fi novice  
Qu'il ne connuft fes gens à la façon,  
Pour en avoir un plus certain indice,  
Et s'égayer, & voir fi ce cœur fier  
Jufques au bout pourroit s'humilier,  
Il fit le froid. Nôtre Amante en fouûpire.  
La violence enfin de fon martyre  
La fait parler : elle commence ainfi.  
Je ne fçay pas ce que vous allez dire,  
De voir Conftanfe ofer venir icy  
Vous declarer fa paffion extreme.  
Je ne fçaurois y penfer fans rougir :

Car du mestier de Nymphe me couvrir ;  
On n'en est plus dès le moment qu'on aime.  
Puis quelle excuse ! hélas si le passé  
Dans vostre esprit pouvoit estre effacé !  
Du moins, Camille, excusez ma franchise.  
Je vois fort bien que quoy que je vous dise  
Je vous déplaïs. Mon zele me nuira.  
Mais nuise ou non, Constanse vous adore :  
Méprisez-la, chassez-la, batez-la ;  
Si vous pouvez faites-luy pis encore ;  
Elle est à vous. Alors le Jouvenceau ;  
Critiquer gens m'est dit-il fort nouveau ;  
Ce n'est mon fait : & toutefois Madame  
Je vous diray tout net que ce discours  
Me surprend fort ; & que vous n'êtes femme  
Qui deust ainsi prévenir nos amours.  
Outre le sexe, & quelque bienfiance  
Qu'il faut garder, vous vous estes fait tort.  
A quel propos toute cette éloquence ?  
Vostre beauté m'eust gagné sans effort,  
Et de son chef. Je vous le dis encor,  
Je n'aime point qu'on me fasse d'avance.  
Ce propos fut à la pauvre Constanse  
Un coup de foudre. Elle reprit pourtant ;  
J'ay merité ce mauvais traitement :  
Mais ose-t'on vous dire sa pensée ?  
Mon procedé ne me nuiroit pas tant,  
Si ma beauté n'estoit point effacée.  
C'est compliment, ce que vous m'avez dit :

J'en suis certaine, & lis dans vostre esprit :  
Mon peu d'appas n'a rien qui vous engage.  
D'où me vient-il ? je m'en rapporte à vous.  
N'est-il pas vrai que n'aguere, entre-nous,  
A mes attraits chacun rendoit hommage ?  
Ils sont esteints ces dons si précieux.  
L'amour que j'ay m'a causé ce dommage.  
Je ne suis plus assez belle à vos yeux.  
Si je l'estois je ferois assez sage.  
Nous parlerons tantost de ce point-là,  
Dit le Galand ; il est tard, & voila  
Minuit qui sonne ; il faut que je me couche.  
Constançe crut qu'elle auroit la moitié  
D'un certain lit que d'un œil de pitié  
Elle voyoit : mais d'en ouvrir la bouche,  
Elle n'osa de crainte de refus.  
Le Compagnon feignant d'estre confus  
Se teut long-temps ; puis dit, comment feray-je ?  
Je ne me puis tout seul des-habiller.  
Et bien, Monsieur, dit-elle, appelleray-je ?  
Non reprit-il ; gardez-vous d'appeller.  
Je ne veux pas qu'en ce lieu l'on vous voye ;  
Ny qu'en ma chambre une fille de joye  
Passe la nuit au fceu de tous mes gens.  
Cela suffit, Monsieur, repartit-elle.  
Pour éviter ces inconveniens,  
Je me pourrois cacher en la ruelle ;  
Mais faisons mieux, & ne laissons venir  
Personne icy : l'amoureuse Constançe



Veut aujourd'huy de Laquais vous servir.  
Accordez-luy pour toute recompense  
Cet honneur-là. Le jeune homme y consent.  
Elle s'approche; elle le déboutonne;  
Touchant sans plus à l'habit, & n'osant  
Du bout du doigt toucher à la personne.  
Ce ne fut tout; elle le déchauffa.  
Quoy de sa main! quoy Constanse elle-mesme!  
Qui fust-ce donc? est-ce trop que cela?  
Je voudrois bien déchauffer ce que j'aime.  
Le Compagnon dans le lit se plaça;  
Sans la prier d'estre de la partie.  
Constanse crut dans le commencement,  
Qu'il la vouloit éprouver seulement:  
Mais tout cela passoit la raillerie.  
Pour en venir au point plus important:  
Il fait, dit-elle, un temps froid comme glace:  
Où me coucher?

*Camille.*

Par tout où vous voudrez.

*Constanse.*

Quoy sur ce siege?

*Camille.*

Et bien non; vous viendrez  
Dedans mon lit.

*Constanse.*

Delacez moy de grace.

*Camille.*

Je ne sçaurois, il fait froid, je suis nu;  
Delacez vous.

Nostre Amante ayant veu  
Prés du chevet un poignard dans sa gaine,  
Le prend, le tire, & coupe les habits,  
Corps piqué d'or, garnitures de prix,  
Ajustemens de Princesse & de Reine.  
Ce que les gens en deux mois à grand'peine  
Avoient brodé, perit en un moment :  
Sans regretter ny plaindre aucunement  
Ce que le sexe aime plus que sa vie.  
Femmes de France en feriez-vous autant ?  
Je crois que non, j'en suis seur, & partant  
Cela fut beau sans doute en Italie.  
La pauvre Amante approche en tapinois,  
Croyant tout fait; & que pour cette fois  
Aucun bizarre & nouveau stratagème  
Ne viendrait plus son aise reculer :  
Camille dit ; c'est trop diffimuler :  
Femme qui vient se produire elle-mesme  
N'aura jamais de place à mes costez.  
Si bon vous semble allez vous mettre aux pieds.  
Ce fut bien-là qu'une douleur extreme  
Saisit la belle; & si lors par hazard  
Elle avoit eu dans ses mains le poignard,  
C'en estoit fait : elle eust de part en part  
Percé son cœur. Toutefois l'esperance

Ne mourut pas encor dans son esprit.  
Camille estoit trop connu de Constanse.  
Et que ce fust tout de bon qu'il eust dit  
Chose si dure, & pleine d'insolence,  
Luy qui s'estoit jusque-là comporté  
En homme doux, civil, & sans fierté,  
Cela sembloit contre toute apparence.  
Elle va donc en travers se placer  
Aux pieds du Sire ; & d'abord les luy baïse ;  
Mais point trop fort de peur de le blesser.  
On peut juger si Camille estoit aïse.  
Quelle victoire ! avoir mis à ce point  
Une beauté si superbe & si fiere !  
Une beauté ! je ne la décris point ;  
Il me faudroit une semaine entiere.  
On ne pouvoit reprocher seulement  
Que la palseur à cet objet charmant ;  
Palseur encor dont la cause estoit telle  
Qu'elle donnoit du lustre à nostre Belle.  
Camille donc s'estend : & sur un sein  
Pour qui l'yvoire auroit eu de l'envie  
Pose ses pieds, & sans ceremonie  
Il s'accommode, & se fait un couffin :  
Puis feint qu'il cede aux charmes de Morphée.  
Par les sanglots nostre Amante estouffée  
Lasche la bonde aux pleurs cette fois-là.  
Ce fut la fin. Camille l'appella,  
D'un ton de voix qui plut fort à la Belle.  
Je suis content, dit-il, de vostre amour.

Venez, venez, Constanse, c'est mon tour.  
Elle se glisse ; & luy s'approchant d'elle,  
M'avez-vous cru si dur & si brutal  
Que d'avoir fait tout de bon le severe ?  
Dit-il d'abord, vous me connoissez mal :  
Je vous voulois donner lieu de me plaire.  
Or bien je sçais le fonds de vostre cœur.  
Je suis content, satisfait, plein de joye,  
Comblé d'amour : & que vostre rigueur  
Si bon luy semble à son tour se déploie :  
Elle le peut : usez-en librement.  
Je me declare aujourd'huy vostre Amant,  
Et vostre Epoux ; & ne sçais nulle Dame,  
De quelque rang & beauté que ce soit,  
Qui vous valust pour maistresse & pour femme ;  
Car le passé rappeler ne se doit  
Entre nous deux. Une chose ay-je à dire :  
C'est qu'en secret il nous faut marier.  
Il n'est besoin de vous specifier  
Pour quel sujet : cela vous doit suffire.  
Mesme il est mieux de cette façon là.  
Un tel Himen à des Amours ressemble ;  
On est Epoux & Galand tout ensemble.  
L'histoire dit que le drosle ajouta ;  
Voulez-vous pas, en attendant le Prestre,  
A vostre Amant vous fier aujourd'huy ?  
Vous le pouvez, je vous répons de luy ;  
Son cœur n'est pas d'un perfide & d'un traître.  
A tout cela Constanse ne dit rien.

C'estoit tout dire : il le reconnut bien,  
N'estant Novice en semblables affaires.  
Quant au surplus, ce sont de tels mysteres,  
Qu'il n'est besoin d'en faire le recit.  
Voila comment Constanse réussit.  
Or faites-en, Nymphes, vostre profit.  
Amour en a dans son Academie,  
Si l'on vouloit venir à l'examen,  
Que j'aimerois pour un pareil Himen  
Mieux que mainte autre à qui l'on se marie.  
Femme qui n'a filé toute sa vie  
Tasche à passer bien des choses sans bruit.  
Témoin Constanse & tout ce qui s'enfuit,  
Noviciat d'épreuves un peu dures :  
Elle en receut abondamment le fruit :  
Nonnes je sçais qui voudroient chaque nuit  
En faire un tel à toutes aventures.  
Ce que possible on ne croira pas vray,  
C'est que Camille en caressant la Belle,  
Des dons d'Amour luy fit gouter l'essay.  
L'essay ? je faux : Constanse en estoit-elle  
Aux Elemens ? ouy Constanse en estoit  
Aux Elemens : Ce que la Belle avoit  
Pris & donné de plaisirs en sa vie,  
Conter pour rien jusqu'alors se devoit :  
Pourquoy cela ? quiconque aime le die.

---



*Nicaïse.*

V<sup>N</sup> apprenty Marchand estoit,  
Qu'avec droit Nicaïse on nommoit ;  
Garçon tres-neuf, hors sa boutique,  
Et quelque peu d'Arithmetique ;  
Garçon Novice dans les tours  
Qui se pratiquent en Amours.  
Bons Bourgeois du temps de nos peres  
S'avisoyent tard d'estre bons freres.  
Ils n'apprenoyent cette leçon  
Qu'ayans de la barbe au menton.  
Ceux d'aujourd'huy, sans qu'on les flate,  
Ont soin de s'y rendre sçavans  
Aussi-tost que les autres gens.  
Le Jouvenceau de vieille-date,  
Possible vn peu moins avancé,  
Par les degrez n'avoit passé.  
Quoy qu'il en soit le pauvre sire  
En tres-beau chemin demeura,  
Se trouvant court par celuy-là,  
C'est par l'esprit que je veux dire.  
Une Belle pourtant l'aima :  
C'estoit la fille de son Maistre ;

Fille aimable autant qu'on peut l'estre,  
Et ne tournant autour du pot;  
Soit par humeur franche & sincere ;  
Soit qu'il fust force d'ainfi faire,  
Estant tombée aux mains d'un sot.  
Quelqu'un de trop de hardiesse  
Ira la taxer, & moy non :  
Tels procedez ont leur raison.  
Lors que l'on aime une Deesse,  
Elle fait ces avances-là :  
Nostre Belle sçavoit cela.  
Son esprit, ses traits, sa richesse,  
Engageoient beaucoup de jeunesse  
A sa recherche : heureux seroit  
Celuy d'entre-eux qui cueilleroit  
En nom d'Himen certaine chose  
Qu'à meilleur titre elle promet  
Au Jouvenceau cy-dessus dit.  
Certain Dieu par fois en dispose  
Amour nommé communément.  
Il plut à la Belle d'élire  
Pour ce point l'apprenty Marchand.  
Bien est vray (car il faut tout dire)  
Qu'il estoit tres-bien fait de corps,  
Beau, jeune, & frais : Ce sont tresors  
Que ne méprise aucune Dame,  
Tant soit son esprit precieux.  
Pour une qu'Amour prend par l'ame,  
Il en prend mille par les yeux.

Celle-cy donc des plus galantes,  
Par mille choses engageantes  
Taschoit d'encourager le gars,  
N'estoit chiche de ses regards,  
Le pinçoit, luy venoit souffrire,  
Sur les yeux luy mettoit la main,  
Sur le pied luy marchoit enfin.  
A ce langage il ne sceut dire  
Autre chose que des soupirs,  
Interpretes de ses desirs.  
Tant fut, à ce que dit l'histoire,  
De part & d'autre soupiré,  
Que leur feu dûment déclaré,  
Les jeunes gens, comme on peut croire,  
Ne s'épargnerent ny sermens,  
Ny d'autres poincts bien plus charmans ;  
Comme baisers à grosse usure ;  
Le tout sans compte & sans mesure.  
Calculateur que fust l'Amant,  
Broüiller faloit incessamment :  
La chose estoit tant infinie  
Qu'il y faisoit toujours abus :  
Somme toute, il n'y manquoit plus  
Qu'une seule ceremonie.  
Bon fait aux filles l'épargner.  
Ce ne fut pas sans témoigner  
Bien du regret, bien de l'envie.  
Par vous, disoit la belle amie,  
Je me la veux faire enseigner,



Ou ne la sçavoir de ma vie.  
Je la sçauray, je vous promets;  
Tenez-vous certain deormais  
De m'avoir pour vostre apprentie.  
Je ne puis pour vous que ce point.  
Je suis franche; n'attendez point  
Que par un langage ordinaire  
Je vous promette de me faire  
Religieuse, à moins qu'un jour  
L'Himen ne suive nostre amour.  
Cet Himen seroit bien mon conte;  
N'en doutez point; mais le moyen?  
Vous m'aimez trop pour vouloir rien  
Qui me pust causer de la honte.  
Tels & tels m'ont fait demander.  
Mon pere est prest de m'accorder.  
Moy je vous permets d'espérer  
Qu'à qui que ce soit qu'on m'engage;  
Soit Conseiller, soit President;  
Soit veille ou jour de Mariage,  
Je feray vostre auparavant,  
Et vous aurez mon Pucelage.  
Le garçon la remercia  
Comme il put. A huit jours de là  
Il s'offre un party d'importance.  
La Belle dit à son amy;  
Tenons-nous-en à celui-cy;  
Car il est homme, que je pense,  
A passer la chose au gros fas.

La Belle en étant sur ce cas,  
On la promet; on la commence :  
Le jour des Noces se tient prest.  
Entendez cecy, s'il vous plaist.  
Je pense voir vostre pensée  
Sur ce mot-là de commencée.  
C'estoit alors sans point d'abus  
Fille promise & rien de plus.  
Huit jours donnez à la Fiancée ;  
Comme elle apprehendoit encor  
Quelque rupture en cet accord ;  
Elle differe le negoce  
Jusqu'au propre jour de la noce ;  
De peur de certain accident  
Qui les fillettes va perdant.  
On meine au moustier cependant  
Nostre Galande encor pucelle.  
Le ouy fut dit à la chandelle.  
L'Epoux voulut avec la Belle  
S'en aller coucher au retour.  
Elle demande encor ce jour,  
Et ne l'obtient qu'avecque peine.  
Il falut pourtant y passer.  
Comme l'Aurore estoit prochaine,  
L'Epouse au lieu de se coucher  
S'habille. On eust dit une Reine.  
Rien ne manquoit aux vestemens,  
Perles, joyaux, & diamans ;  
Son Epousé la faisoit Dame.

Son amy pour la faire femme  
Prend heure avec elle au matin.  
Ils devoient aller au jardin,  
Dans un bois propre à telle affaire.  
Une compagne y devoit faire  
Le guet autour de nos Amans,  
Compagne instruite du mystere.  
La Belle s'y rend la premiere,  
Sous le pretexte d'aller faire  
Un bouquet, dit-ellè à ses gens.  
Nicaïse apres quelques momens  
La va trouver : & le bon Sire  
Voyant le lieu se met à dire :  
Qu'il fait icy d'humidité !  
Foin, vostre habit fera gâsté.  
Il est beau : ce feroit dommage.  
Souffrez sans tarder davantage  
Que j'aille querir un tapis.  
Eh mon Dieu laissons les habits;  
Dit la Belle toute piquée.  
Je diray que je suis tombée.  
Pour la perte, n'y songez point :  
Quand on a temps si fort à point,  
Il en faut user ; & perissent  
Tous les vestemens du païs;  
Que plustost tous les beaux habits  
Soient gastez, & qu'ils se salissent,  
Que d'aller ainsi consumer  
Un quart-d'heure : un quart-d'heure est cher :

Tandis que tous les gens agissent  
Pour ma noce, il ne tient qu'à vous  
D'employer des momens si doux.  
Ce que je dis ne me sied guere :  
Mais je vous chers; & vous veux  
Rendre honneste homme si je peux.  
En verité, dit l'Amoureux,  
Conserver estoife si chere  
Ne fera point mal fait à nous.  
Je cours; c'est fait; je suis à vous;  
Deux minutes feront l'affaire.  
Là-dessus il part sans laisser  
Le temps de luy rien repliquer.  
Sa sottise guerit la Dame :  
Un tel dédain luy vint en l'ame,  
Qu'elle reprit dès ce moment  
Son cœur que trop indignement  
Elle avoit placé : quelle honte !  
Prince des fots, dit-elle en foy,  
Va, je n'ay nul regret de toy :  
Tout autre eust esté mieux mon compte.  
Mon bon Ange a considéré  
Que tu n'avois pas mérité  
Une faveur si précieuse.  
Je ne veux plus estre amoureuse  
Que de mon mary; j'en fais vœu.  
Et de peur qu'un reste de feu  
A le trahir ne me rengage,  
Je vais sans tarder davantage

Luy porter un bien qu'il auroit  
Quand Nicaïse en son lieu feroit.  
A ces mots la pauvre Epousée  
Sort du bois fort scandalisée.  
L'autre revient, & son tapis :  
Mais ce n'est plus comme jadis.  
Amans, la bonne heure ne sonne  
A toutes les heures du jour.  
J'ay leu dans l'Alphabet d'Amour,  
Qu'un Galand près d'une personne  
N'a toujours le temps comme il veut :  
Qu'il le prenne donc comme il peut.  
Tous delays y font du dommage :  
Nicaïse en est un témoignage.  
Fort essoufflé d'avoir couru,  
Et joyeux de telle proüesse,  
Il s'en revient bien resolu  
D'employer tapis & Maistresse.  
Mais quoy, la Dame au bel habit  
Mordant ses lèvres de dépit  
Retournoit voir la compagnie;  
Et de sa flame bien guerie,  
Possible alloit dans ce moment,  
Pour se venger de son Amant,  
Porter à son mary la chose  
Qui luy caufoit ce dépit-là.  
Quelle chose? c'est celle-là  
Que fille dit toujours qu'elle a.  
Je le crois; mais d'en mettre ja

Mon doit au feu, ma foy je n'ose :  
Ce que je sçay, c'est qu'en tel cas  
Fille qui ment ne peche pas.  
Grace à Nicaïse nostre Belle  
Ayant sa fleur en dépit d'elle  
S'en retournoit tout en grondant :  
Quand Nicaïse la rencontrant,  
A quoy tient, dit-il à la Dame,  
Que vous ne m'ayez attendu ?  
Sur ce tapis bien étendu  
Vous seriez en peu d'heure femme.  
Retournons donc sans consulter :  
Venez cesser d'estre pucelle ;  
Puis que je puis sans rien gaster  
Vous témoigner quel est mon zele.  
Non pas cela, reprit la Belle :  
Mon pucelage dit qu'il faut  
Remettre l'affaire à tantost.  
J'aime vostre santé, Nicaïse ;  
Et vous conseille auparavant  
De reprendre un peu vostre vent.  
Or respirez tout à vostre aise.  
Vous estes apprenty Marchand ;  
Faites-vous apprenty Galand :  
Vous n'y serez pas si-tost Maistre.  
A mon égard je ne puis estre  
Vostre Maistresse en ce mestier.  
Sire Nicaïse, il vous faut prendre  
Quelque servante du quartier.

Vous sçavez des estoﬀes vendre,  
Et leur prix en perfection;  
Mais ce que vaut l'occasion  
Vous l'ignorez, allez l'apprendre.





*Le Bast.*

V<sub>N</sub> Peintre estoit, qui jaloux de sa femme,  
Allant aux champs luy peignit un baudet  
Sur le nombril, en guise de cachet.  
Un sien confrere amoureux de la Dame,  
La va trouver, & l'asne efface net;  
Dieu sçait comment; puis un autre en remet;  
Au mesme endroit, ainsi que l'on peut croire.  
A celuy-cy par faute de memoire  
Il mit un Bast; l'autre n'en avoit point.  
L'Epoux revient, veut s'éclaircir du poinct.  
Voyez, mon fils, dit la bonne commere,  
L'asne est témoin de ma fidelité.  
Diantre soit fait, dit l'Epoux en colere,  
Et du témoin, & de qui l'a basté.







*Le Baïser rendu.*

GUILLOT passoit avec sa mariée.  
Un Gentilhomme à son gré la trouvant,  
Qui r'a dit-il, donné telle Epousée ?  
Que je la baïse à la charge d'autant.  
Bien volontiers, dit Guillot à l'instant.  
Elle est, Monsieur, fort à vostre service.  
Le Monsieur donc fait alors son office ;  
En appuyant ; Perronnelle en rougit.  
Huit jours après ce Gentilhomme prit  
Femme à son tour : à Guillot il permit  
Mefme faveur. Guillot tout plein de zeze,  
Puisque Monsieur, dit-il, est si fidele,  
J'ay grand regret & je suis bien fâché  
Qu'ayant baïsé seulement Perronnelle,  
Il n'ait encore avec elle couché.





*Epigramme.*

ALIS malade, & se sentant presser ;  
Quelqu'un luy dit, il faut se confesser :  
Voulez-vous pas mettre en repos vostre ame ?  
Oüy je le veux, luy répondit la Dame :  
Qu'à Pere André l'on aille de ce pas ;  
Car il entend d'ordinaire mon cas.  
Un Messager y court en diligence ;  
Sonne au Convent de toute sa puissance.  
Qui venez-vous demander ? luy dit-on.  
C'est Pere André, celui qui d'ordinaire  
Entend Alis dans sa confession :  
Vous demandez, reprit alors un Frere,  
Le Pere André le Confesseur d'Alis ?  
Il est bien loin : Helas le pauvre Pere  
Depuis dix ans confesse en Paradis.





*Imitation d'Anacreon.*

O Toy qui peins d'une façon galante,  
Maître passé dans Cytere & Paphos,  
Fais un effort; peins nous Iris absente.  
Tu n'as point veu cette beauté charmante,  
Me diras-tu : tant mieux pour ton repos.  
Je m'en vais donc t'instruire en peu de mots.  
Premierement mets des lys & des roses;  
Après cela des Amours & des Ris.  
Mais à quoy bon le détail de ces choses ?  
D'une Venus tu peux faire une Iris.  
Nul ne sçauroit découvrir le mystere :  
Traits si pareils jamais ne se sont veus :  
Et tu pourras à Paphos & Cytere  
De cette Iris refaire une Venus.





*Autre Imitation d'Anacreon.*

I'ESTOIS couché mollement ;  
Et contre mon ordinaire  
Je dormois tranquillement ;  
Quand un enfant s'en vint faire  
A ma porte quelque bruit :  
Il pleuvoit fort cette nuit :  
Le vent, le froid, & l'orage  
Contre l'enfant faisoient rage.  
Ouvrez, dit-il, je suis nu.  
Moy charitable & bon homme  
J'ouvre au pauvre morfondu ;  
Et m'enquiers comme il se nomme.  
Je te le diray tantost,  
Repartit-il ; car il faut  
Qu'auparavant je m'effuye.  
J'allume aussi-tost du feu.  
Il regarde si la pluye  
N'a point gasté quelque peu  
Un arc dont je me méfie.  
Je m'approche toutefois ;  
Et de l'enfant prends les doigts,  
Les réchauffe : & dans moy-mesme

Je dis ; Pourquoi craindre tant ?  
Que peut-il ? c'est un enfant :  
Ma couïardise est extreme  
D'avoir eu le moindre effroy ;  
Que feroit-ce si chez moy  
J'avois receu Polyphème ?  
L'enfant, d'un air enjoué,  
Ayant un peu secoüé  
Les pieces de son armure,  
Et sa blonde chevelure,  
Prend un trait, un trait vainqueur,  
Qu'il me lance au fond du cœur.  
Voila, dit-il, pour ta peine.  
Souviens-toy bien de Climene,  
Et de l'Amour ; c'est mon nom.  
Ah je vous connois, luy dis-je,  
Ingrat & cruel garçon,  
Faut-il que qui vous oblige  
Soit traité de la façon ?  
Amour fit une gambade ;  
Et le petit scelerat  
Me dit, pauvre camarade,  
Mon arc est en bon estat ;  
Mais ton cœur est bien malade.





*Le petit Chien qui secouë de l'argent  
& des pierreries.*

LA clef du coffre fort & des cœurs c'est la même  
Que si ce n'est celle des cœurs,  
C'est du moins celle des faveurs :  
Amour doit à ce stratagème  
La plus grand'part de ses exploits :  
A-t'il épuisé son carquois,  
Il met tout son salut en ce charme suprême.  
Je tiens qu'il a raison ; car qui hait les presens ?  
Tous les humains en sont friands,  
Princes, Roys, Magistrats : ainsi quand une belle  
En croira l'usage permis,  
Quand Venus ne fera que ce que fait Themis,  
Je ne m'écrieray pas contre-elle.  
On a bien plus d'une querelle  
A luy faire sans celle-là.  
Un Juge Mantoïan belle femme épousa.  
Il s'appelloit Anselme ; on la nommoit Argie ;  
Luy déjà vieux barbon, elle jeune & jolie,  
Et de tous charmes assortie.  
L'Epoux non content de cela,  
Fit si bien par sa jalousie,

Qu'il rehaussa de prix celle-là qui d'ailleurs  
    Méritoit de se voir servie  
    Par les plus beaux & les meilleurs.  
Elle le fut aussi : d'en dire la manière,  
    Et comment s'y prit chaque Amant,  
Il seroit long ; suffit que cet objet charmant  
Les laissa soupirer, & ne s'en émut guère.  
Amour établissoit chez le Juge ses loix ;  
Quand l'État Mantouan pour chose de grand poids  
Résolut d'envoyer ambassade au Saint Père.  
Comme Anselme étoit Juge, & de plus Magistrat,  
    Vivoit avec assez d'éclat,  
    Et ne manquoit pas de prudence,  
    On le députe en diligence.  
    Ce ne fut pas sans résister  
Qu'au choix qu'on fit de luy consentit le bon homme :  
    L'affaire étoit longue à traiter ;  
    Il devoit demeurer dans Rome  
Six mois, & plus encor ; que sçavoit-il combien ?  
Tant d'honneur pouvoit nuire au conjugal lien :  
    Longue ambassade & long voyage  
    Aboutissent à cocuage.  
    Dans cette crainte nostre Epoux  
    Fit cette harangue à la Belle.  
On nous sépare Argie ; adieu, soyez fidèle  
    A celui qui n'aime que vous.  
    Jurez le moy ; car entre-nous  
    J'ay sujet d'estre un peu jaloux.  
    Que fait autour de nostre porte

Cette soupirante cohorte ?  
Vous me direz que jusqu'icy  
La cohorte a mal réussi :  
Je le crois ; cependant pour plus grande assurance  
Je vous conseille en mon absence  
De prendre pour séjour nôtre maison des champs :  
Fuyez la Ville & les Amans,  
Et leurs presens ;  
L'invention en est damnable ;  
Des machines d'Amour c'est la plus redoutable :  
De tout temps le monde a veu Don  
Estre le pere d'abandon.  
Declarez-luy la guerre ; & foyez fourde, Argie,  
A sa sœur la cajolerie.  
Dés que vous sentirez approcher les blondins,  
Fermez vite vos yeux, vos oreilles, vos mains.  
Rien ne vous manquera ; je vous fais la maîtresse  
De tout ce que le Ciel m'a donné de richesse :  
Tenez, voila les clefs de l'argent, des papiers ;  
Faites-vous payer des fermiers ;  
Je ne vous demande aucun conte :  
Suffit que je puisse sans honte  
Apprendre vos plaisirs ; je vous les permets tous,  
Hors ceux d'amour qu'à vostre Epoux  
Vous garderez entiers pour son retour de Rome.  
C'en estoit trop pour le bon homme :  
Helas il permettoit tous plaisirs hors un point  
Sans lequel seul il n'en est point.  
Son Epouse luy fit promesse solemnelle



D'estre fourde, aveugle, & cruelle ;  
Et de ne prendre aucun présent :  
Il la retrouveroit au retour toute telle,  
Qu'il la laissoit en s'en allant,  
Sans nul vestige de Galant.  
Anselme étant party, tout aussi-tost Argie  
S'en alla demeurer aux champs ;  
Et tout aussi-tost les Amans  
De l'aller voir firent partie.  
Elle les renvoya ; ces gens l'embarassoient,  
L'atiedissoient, l'affadissoient,  
L'endormoient en contant leur flame :  
Ils déplaisoient tous à la Dame,  
Horsmis certain jeune blondin,  
Bienfait, & beau par excellence ;  
Mais qui ne put par sa souffrance  
Amener à son but cet objet inhumain.  
Son nom c'estoit Atis, son mestier paladin :  
Il ne plaignit en son dessein  
Ny les soupirs, ny la dépense.  
Tout moyen par luy fut tenté :  
Encor si des soupirs il se fut contenté ?  
La source en est inépuisable ;  
Mais de la dépense c'est trop.  
Le bien de nostre Amant s'en va le grand galop ;  
Voila mon homme miserable.  
Que fait-il ? il s'éclipse, il part, il va chercher  
Quelque desert pour se cacher.  
En chemin il rencontre un homme,

Un Manant, qui fouillant avecque son bâton,  
Vouloit faire sortir un serpent d'un buisson;

Atis s'enquit de la raison.

C'est, reprit le Manant, afin que je l'affomme.

Quand j'en rencontre sur mes pas,

Je leur fais de pareilles festes.

Amy, reprit Atis, laisse-le; n'est-il pas

Creature de Dieu comme les autres bestes?

Il est à remarquer que nostre Paladin

N'avoit pas cette horreur commune au genre humain

Contre la gent reptile, & toute son espece;

Dans ses armes il en portoit;

Et de Cadmus il descendoit,

Celui-là qui devint serpent sur sa vieillesse.

Force fut au Manant de quitter son dessein.

Le serpent se sauva; nostre Amant à la fin

S'establit dans un bois écarté, solitaire :

Le silence y faisoit sa demeure ordinaire ;

Hors quelque oiseau qu'on entendoit,

Et quelque Echo qui répondoit.

Là le bon-heur & la misere

Ne se distinguoient point, égaux en dignité

Chez les loups qu'hébergeoit ce lieu peu fréquenté.

Atis n'y rencontra nulle tranquillité.

Son amour l'y suivit; & cette solitude

Bien loin d'estre un remede à son inquietude

En devint mesme l'aliment

Par le loisir qu'il eut d'y plaindre son tourment.

Il s'ennuya bien-tost de ne plus voir sa Belle.

Retournons, ce dit-il, puis que c'est nostre fort :

Atis il t'est plus doux encor  
De la voir ingrate & cruelle,  
Que d'estre privé de ses traits,  
Adieu ruisseaux, ombrages frais,  
Chants amoureux de Philomele;

Mon inhumaine seule attire à soy mes sens :

Esloigné de ses yeux je ne vois ny n'entends.

L'esclave fugitif se va remettre encore

En ses fers quoy que durs, mais hélas trop chers.

Il approchoit des murs qu'une Fée a bastis,

Quand sur les bords du Mince, à l'heure que l'Aurore

Commence à s'éloigner du séjour de Thetis,

Une Nimphe en habit de Reine,

Belle, majestueuse, & d'un regard charmant,

Vint s'offrir tout d'un coup aux yeux du pauvre Amant

Qui refvoit alors à sa peine.

Je veux, dit-elle, Atis que vous soyez heureux :

Je le veux, je le puis, étant Mantho la Fée

Vostre amie & vostre obligée;

Vous connoissez ce nom fameux.

Mantouë en tient le sien : jadis en cette terre,

J'ay posé la première pierre

De ces murs, en durée égaux aux bastimens

Dont Memphis void le Nil laver les fondemens.

La Parque est inconnue à toutes mes pareilles :

Nous operons mille merveilles;

Mal-heureuses pourtant de ne pouvoir mourir ;

Car nous sommes d'ailleurs capables de souffrir

Toute l'infirmité de la nature humaine :  
Nous devenons serpens un jour de la semaine.  
    Vous souvient-il qu'en ce lieu-cy  
    Vous en tirastes un de peine ?  
C'estoit moy qu'un Manant s'en alloit assommer ;  
    Vous me donnastes assistance :  
    Atis je veux pour recompense  
    Vous procurer la jouissance  
    De celle qui vous fait aimer.  
Allons-nous-en la voir, je vous donne assurance  
    Qu'avant qu'il soit deux jours de temps  
    Vous gagnerez par vos presens  
    Argie & tous les surveillans.  
Dépensez, dissipez, donnez à tout le monde,  
    A pleines mains répandez l'or,  
Vous n'en manquerez point, c'est pour v'ous le tresor  
Que Lucifer me garde en sa grotte profonde.  
Vostre Belle sçaura quel est nostre pouvoir.  
Mefme pour m'approcher de cette inexorable,  
    Et vous la rendre favorable,  
    En petit chien vous m'allez voir  
    Faisant mille tours sur l'herbette ;  
Et vous en pelerin jouiant de la musette  
Me pourrez à ce son mener chez la beauté  
    Qui tient vostre cœur enchanté.  
Aussi-tost fait que dit ; nostre Amant & la Fée  
    Changent de forme en un instant :  
Le voila pelerin chantant comme un Orphée,  
Et Manto petit chien faisant tours & sautant.

Ils vont au Chasteau de la Belle.

Valets & gens du lieu s'affemblem autour d'eux :

Le petit chien fait rage ; aussi fait l'amoureux ;

Chacun danse, & Guillot fait sauter Perronnelle.

Madame entend ce bruit, & sa Nourrice y court.

On luy dit qu'elle vienne admirer à son tour

Le Roy des épagneux, charmante creature,

Et vray miracle de nature.

Il entend tout, il parle, il danse, il fait cent tours :

Madame en fera ses amours ;

Car veuille ou non son Maître, il faut qu'il le luy vende,

S'il n'aime mieux le luy donner.

La Nourrice en fait la demande.

Le Pelerin sans tant tourner

Luy dit tout bas le prix qu'il veut mettre à la chose ;

Et voicy ce qu'il luy propose.

Mon chien n'est point à vendre, à donner encor moins,

Il fournit à tous mes besoins :

Je n'ay qu'à dire trois paroles,

Sa pate entre mes mains fait tomber à l'instant

Au lieu de puces des pistoles,

Des perles, des rubis, avec maint diamant.

C'est un prodige enfin : Madame cependant

En a comme on dit la monnoye.

Pourveu que j'aye cette joye

De coucher avec elle une nuit seulement,

Favory fera sien dès le mesme moment.

La proposition surprit fort la Nourrice.

Quoy Madame l'Ambassadrice !

Un simple Pelerin ! Madame à son chevet  
Pourroit voir un bourdon ! & si l'on le sçavoit !  
Si cette mesme nuit quelque Hospital avoit  
    Hebergé le Chien & son Maistre !  
Mais ce Maistre est bienfait, & beau comme le jour ;  
    Cela fait passer en Amour  
    Quelque bourdon que ce puisse estre.  
Atis avoit changé de visage & de traits.  
On ne le connut pas, c'estoient d'autres attraits.  
La Nourrice ajoustoit : à gens de cette mine  
    Comment peut-on refuser rien ?  
    Puis celui-cy possède un Chien  
    Que le Royaume de la Chine  
    Ne payeroit pas de tout son or :  
Une nuit de Madame aussi c'est un trésor.  
    J'avois oublié de vous dire  
Que le drole à son Chien feignit de parler bas :  
    Il tombe aussi-tost dix ducats  
    Qu'à la Nourrice offre le Sire.  
    Il tombe encore un diamant.  
    Atis en riant le ramasse.  
C'est, dit-il, pour Madame ; obligez-moy de grace  
De le luy presenter avec mon compliment.  
    Vous direz à son Excellence  
Que je luy suis acquis. La Nourrice à ces mots  
    Court annoncer en diligence  
    Le petit Chien & sa science  
    Le Pelerin & son propos.  
    Il ne s'en falut rien qu'Argie

Ne batist sa Nourrice. Avoir l'effronterie  
De luy mettre en l'esprit une telle infamie !  
Avec qui ? Si c'estoit encor le pauvre Atis !  
Helas, mes cruautez sont cause de sa perte.  
Il ne me proposa jamais de tels partis.

Je n'aurois pas d'un Roy cette chose soufferte,

          Quelque don que l'on püst m'offrir,  
Et d'un porte-bourdon je la pourrois souffrir,

          Moy qui suis une Ambassadrice !

          Madame, reprit la Nourrice,

          Quand vous seriez Imperatrice,

          Je vous dis que ce Pelerin

A dequoy marchander, non pas une mortelle,

          Mais la Deesse la plus belle.

          Atis vostre beau Paladin

Ne vaut pas seulement un doigt du personnage.

          Mais mon mary m'a fait jurer !

Eh quoy ? de luy garder la foy de mariage.

Bon jurer ? ce ferment vous lie-t'il davantage

Que le premier n'a fait ? qui l'ira declarer ?

Qui le sçaura ? j'en vois marcher teste levée,

Qui n'iroient pas ainsi, j'ose vous l'assurer,

Si sur le bout du nez tache pouvoit montrer

          Que telle chose est arrivée :

          Cela nous fait-il empirer

D'une ongle ou d'un cheveu ? non Madame il faut estre

          Bien habile pour reconnoistre

Bouche ayant employé son temps & ses appas

D'avec bouche qui s'est tenuë à ne rien faire ;

Donnez-vous ne vous donnez pas,  
Ce fera toujourns mēme affaire.  
Pour qui mēsnagez-vous les trefors de l'Amour ?  
Pour celuy qui je crois ne s'en servira guere;  
Vous n'aurez pas grand'peine à fester son retour.  
La fausse vieille sceut tant dire,  
Que tout se reduisit seulement à douter  
Des merveilles du Chien, & des charmes du sire :  
Pour cela l'on les fit monter :  
La Belle estoit au lit encore.  
L'Univers n'eut jamais d'aurore  
Plus paresseuse à se lever.  
Nostre feint Pelerin traversa la ruelle,  
Comme un homme ayant veu d'autres gens que des Saints.  
Son compliment parut galand & des plus fins :  
Il surprit & charma la Belle.  
Vous n'avez pas, ce luy dit-elle,  
La mine de vous en aller  
A S. Jacques de Compostelle.  
Cependant pour la regaler,  
Le Chien à son tour entre en lice.  
On eust veu fauter Favory  
Pour la Dame & pour la Nourrice,  
Mais point du tout pour le Mary.  
Ce n'est pas tout; il se secouë :  
Aussi-tost perles de tomber,  
Nourrice de les ramasser,  
Soubrettes de les enfiler,  
Pelerin de les attacher



A de certains bras, dont il louë  
La blancheur & le reste. Enfin il fait si bien,  
Qu'avant que partir de la place  
On traite avec luy de son Chien.  
On luy donne un baiser pour arrhes de la grace  
Qu'il demandoit ; & la nuit vint.  
Aussi-tost que le drosle tint  
Entre ses bras Madame Argie,  
Il redevint Atis ; la Dame en fut ravie ;  
C'estoit avec bien plus d'honneur  
Traiter Monsieur l'Ambassadeur.  
Cette nuit eut des sœurs, & même en tres-bon nombre.  
Chacun s'en apperceut ; car d'enfermer sous l'ombre  
Une telle aise, le moyen ?  
Jeunes gens font-ils jamais rien  
Que le plus aveugle ne voye ?  
A quelques mois de là le S. Pere renvoye  
Anselme avec force Pardons,  
Et beaucoup d'autres menus dons.  
Les biens & les honneurs pleuvoient sur sa personne.  
De son vicegerent il apprend tous les soins :  
Bons certificats des voisins :  
Pour les Valets, nul ne luy donne  
D'éclaircissement sur cela.  
Monsieur le Juge interrogea  
La Nourrice avec les Soubrettes  
Sages personnes & discrettes.  
Il n'en put tirer ce secret :  
Mais comme parmy les femelles

Volontiers le Diable se met,  
Il survint de telles querelles,  
La Dame & la Nourrice eurent de tels débats,  
Que celle-cy ne manqua pas  
A se venger de l'autre, & declarer l'affaire.  
Deust-elle aussi se perdre, il falut tout conter.

D'exprimer jusqu'où la colère  
Ou plutôt la fureur de l'Epoux put monter,  
Je ne tiens pas qu'il soit possible ;  
Ainsi je m'en tairay : on peut par les effets  
Juger combien Anselme estoit homme sensible.

Il choisit un de ses Valets,  
Le charge d'un billet, & mande que Madame  
Vienne voir son Mary malade en la Cité :  
La Belle n'avoit point son Village quitté :  
L'époux alloit, venoit, & laissoit là sa femme.  
Il te faut en chemin écarter tous ses gens,  
Dit Anselme au porteur de ces ordres pressans :  
La perfide a couvert mon front d'ignominie.  
Pour satisfaction je veux avoir sa vie.

Poignarde-la ; mais prend ton temps :  
Tasche de te sauver : voila pour ta retraite ;  
Prend cet or : si tu fais ce qu'Anselme souhaite,

Et punis cette offense-là,  
Quelque part que tu fies rien ne te manquera.

Le valet va trouver Argie,  
Qui par son Chien est avertie.  
Si vous me demandez comme un Chien avertit ;  
Je crois que par la jupe il tire ;

Il se plaint, il jappe, il soupire,  
Il en veut à chacun, pour peu qu'on ait d'esprit,

On entend bien ce qu'il veut dire.

Favory fit bien plus ; & tout bas il apprit

Un tel peril à sa Maistresse.

Partez pourtant, dit-il, on ne vous fera rien :

Reposez-vous sur moy ; j'en empêcheray bien

Ce valet à l'ame traistresse.

Ils estoient en chemin, près d'un bois qui servoit

Souvent aux voleurs de refuge :

Le Ministre cruel des vengeances du Juge

Envoye un peu devant le train qui les suivoit ;

Puis il dit l'ordre qu'il avoit.

La Dame dispaçoit aux yeux du personnage :

Manto la cache en un nûage.

Le valet estonné retourne vers l'Epoux,

Luy conte le miracle ; & son Maistre en courroux

Va luy-mesme à l'endroit. O prodige ! ô merveille !

Il y trouve un Palais de beauté sans pareille :

Une heure auparavant c'estoit un champ tout nu.

Anselme à son tour éperdu,

Admire ce Palais basti, non pour des hommes,

Mais apparamment pour des Dieux :

Appartemens dorez, meubles tres-precieux,

Jardins & bois delicieux ;

On auroit peine à voir dans ce siecle où nous sommes

Chose si magnifique & si riante aux yeux.

Toutes les portes sont ouvertes ;

Les chambres sans hôte, & desertes ;

Pas une ame en ce Louvre; excepté qu'à la fin  
Un More tres-lippu, tres-hideux, tres-vilain,  
S'offre aux regards du Juge, & semble la copie

D'un Esope d'Ethiopie.

Nostre Magistrat l'ayant pris

Pour le Balayeur du logis,

Et croyant l'honorer luy donnant cet office,  
Cher amy, luy dit-il, apprend-nous à quel Dieu

Appartient un tel edifice;

Car de dire un Roy, c'est trop peu.

Il est à moy, reprit le More.

Nostre Juge à ces mots se prosterne, l'adore,  
Luy demande pardon de sa temerité.

Seigneur, ajousta-t'il, que vostre Deïté

Excuse un peu mon ignorance.

Certe tout l'Univers ne vaut pas la chevance  
Que je rencontre icy. Le More luy répond :

Veux-tu que je t'en fasse un don?

De ces lieux enchantez je te rendray le Maistre,

A certaine condition.

Je ne ris point; tu pourras estre

De ces lieux absolu Seigneur,

Si tu me veux servir deux jours d'enfant d'honneur.

....Entends-tu ce langage,

Et sçais-tu quel est cet usage?

Il te le faut expliquer mieux.

Tu connois l'Echançon du Monarque des Dieux?

*Anselme.*

Ganimede?

*Le More.*

Celui-là même.

Prend que je fois Jupin le Monarque suprême ;

Et que tu fois le Jouvenceau :

Tu n'es pas tout-à-fait si jeune ny si beau.

*Anselme.*

Ah Seigneur, vous raillez, c'est chose par trop fure :

Regardez la vieilleffe, & la magistrature.

*Le More.*

Moy railler ? point du tout.

*Anselme.*

Seigneur.

*Le More.*

Ne veux-tu point ?

*Anjelme.*

Seigneur... Anselme ayant examiné ce point

Consent à la fin au mystère.

Maudite amour des dons que ne fais-tu pas faire !

En Page incontinent son habit est changé :

Toque au lieu de chapeau, haut-de-chauffe trouffé :

La barbe seulement demeure au personnage.

L'enfant d'honneur Anselme avec cet équipage

Suit le More par tout. Argie avoit ouï

Le Dialogue entier, en certain coin cachée.

Pour le More lippu, c'estoit Manto la Fée,

Par son art métamorphosée,  
Et par son art ayant basti  
Ce Louvre en un moment, par son art fait un Page  
Sexagenaire & grave. A la fin au passage  
D'une chambre en une autre, Argie à son mary  
Se montre tout d'un coup : est-ce Anselme, dit-elle,  
Que je vois ainsi déguisé ?  
Anselme ? il ne se peut ; mon œil s'est abusé.  
Le vertueux Anselme à la sage cervelle  
Me voudroit-il donner une telle leçon ?  
C'est luy pourtant. Oh oh, Monsieur nostre barbon,  
Nostre Legiflateur, nostre homme d'ambassade,  
Vous estes à cet âge homme de mascarade ?  
Homme de ? la pudeur me défend d'achever.  
Quoy vous jugez les gens à mort pour mon affaire,  
Vous qu'Argie a pensé trouver  
En un fort plaissant adultere !  
Du moins n'ay-je pas pris un More pour Galant :  
Tout me rend excusable, Atis, & son merite,  
Et la qualité du present.  
Vous verrez tout incontinent  
Si femme qu'un tel don à l'amour solicite  
Peut resister un seul moment.  
More devenez Chien. Tout aussi-tost le More  
Redevient petit Chien encore.  
Favory que l'on danse ; à ces mots Favory  
Danse, & rend la pate au mary.  
Qu'on fasse tomber des pistoles ;  
Pistoles tombent à foison :

Eh bien qu'en dites-vous ? sont-ce choses frivoles ?

C'est de ce Chien qu'on m'a fait don.

Il a basti cette maison.

Puis faites-moy trouver au monde une Excellence,

Une Altesse, une Majesté,

Qui refuse sa jouissance

A dons de cette qualité;

Sur tout quand le donneur est bienfait, & qu'il aime,

Et qu'il merite d'estre aimé.

En eschange du Chien l'on me vouloit moy-mesme;

Ce que vous possédez de trop je l'ay donné;

Bien entendu, Monsieur, suis-je chose si chere ?

Vrayment vous me croiriez bien pauvre ménagere

Si je laissois aller tel Chien à ce prix-là.

Sçavez-vous qu'il a fait le Louvre que voila ?

Le Louvre pour lequel... mais oublions cela ;

Et n'ordonnez plus qu'on me tuë,

Moy qu'Atis seulement en ses laqs a fait cheoir ;

Je le donne à Lucrece, & voudrois bien la voir

Des mesmes armes combatuë.

Touchez-là mon mary ; la paix ; car aussi bien

Je vous défie ayant ce Chien :

Le fer ny le poison pour moy ne sont à craindre :

Il m'avertit de tout ; il confond les jaloux ;

Ne le foyez donc point ; plus on veut nous contraindre,

Moins on doit s'affurer de nous.

Anselme accorda tout : qu'eust fait le pauvre Sire ?

On luy promit de ne pas dire

Qu'il avoit esté Page. Un tel cas estant teu,

Cocüage, s'il eust voulu,  
Auroit eu ses franchises coudées.  
Argie en rendit grace : & compensations  
D'une & d'autre part accordées,  
On quitta la campagne à ces conditions.  
Que devint le Palais ? dira quelque critique.  
Le Palais ? que m'importe ? il devint ce qu'il put.  
A moy ces questions ! suis-je homme qui se pique  
D'estre si regulier ? le Palais disparut.  
Et le Chien ? le Chien fit ce que l'Amant voulut.  
Mais que voulut l'Amant ? censeur, tu m'importunes.  
Il voulut par ce Chien tenter d'autres fortunes.  
D'une seule conquête est-on jamais content ?  
Favory se perdoit souvent :  
Mais chez sa premiere Maistresse  
Il revenoit toujours. Pour elle, sa tendresse  
Devint bonne amitié. Sur ce pied nostre Amant  
L'alloit voir fort assidument :  
Et mesme en l'accommodement  
Argie à son Epoux fit un serment sincere  
De n'avoir plus aucune affaire.  
L'Epoux jura de son costé  
Qu'il n'auroit plus aucun ombrage ;  
Et qu'il vouloit estre foüetté  
Si jamais on le voyoit Page.





NOUVEAUX  
CONTES  
DE MONSIEUR  
DE LA FONTAINE.



A MONS,  
Chez Gaſpar Migeon Imprimeur.  
M. DC. LXXIV.

COPIES

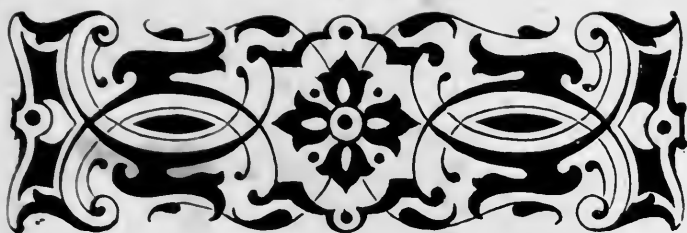
OF

THE



THE

LIBRARY



# NOUVEAUX CONTES

---

(QUATRIESME PARTIE.)

---

*Comment l'esprit vient aux Filles.*



Il est un jeu divertissant sur tous,  
Ieu dont l'ardeur souvent se renouvelle :  
Ce qui m'en plaist, c'est que tant de cervelle  
N'y fait besoin, & ne sert de deux cloux.

Or devinez comment ce jeu s'appelle.

Vous y jouez ; comme aussi faisons nous :

Il divertit & la laide & la belle :  
Soit jour, soit nuit, à toute heure il est doux ;  
Car on y voit assez clair sans chandelle.  
Or devinez comment ce jeu s'appelle.

Le beau du jeu n'est connu de l'époux ;  
C'est chez l'Amant que ce plaisir excelle :  
De regardans pour y juger des coups,  
Il n'en faut point, jamais on n'y querelle.  
Or devinez comment ce jeu s'appelle.

Qu'importe-t'il ? sans s'arrester au nom,  
Ny badiner là dessus d'avantage,  
Je vais encor vous en dire un usage,  
Il fait venir l'esprit & la raison.  
Nous le voyons en mainte bestiole.  
Avant que Life allast en cette école,  
Life n'estoit qu'un miserable oyson.  
Coudre & filer c'estoit son exercice ;  
Non pas le sien, mais celui de ses doigts ;  
Car que l'esprit eust part à cet office,  
Ne le croyez ; il n'estoit nuls emplois  
Où Life peust avoir l'ame occupee :  
Life songeoit autant que sa poupée.  
Cent fois le jour sa Mere luy disoit,  
Va-t'en chercher de l'esprit mal-heureuse.  
La pauvre fille aussi-tôt s'en alloit  
Chez les voisins, affligée & honteuse,  
Leur demandant où se vendoit l'esprit.

On en rioit ; à la fin l'on luy dit,  
Allez trouver Pere Bonaventure,  
Car il en a bonne provision.  
Incontinent la jeune creature  
S'en va le voir, non fans confusion :  
Elle craignoit que ce ne fust dommage  
De détourner ainsi tel personnage.  
Me voudroit-il faire de tels presens  
A moy qui n'ay que quatorze ou quinze ans ?  
Vaux-je cela ? disoit en foy la belle.  
Son innocence augmentoit ses appas :  
Amour n'avoit à son croc de pucelle  
Dont il creust faire un aussi bon repas.  
Mon Reverend, dit-elle au beat homme,  
Je viens vous voir ; des personnes m'ont dit,  
Qu'en ce Couvent on vendoit de l'esprit :  
Vôtre plaisir feroit-il qu'à credit  
J'en pusse avoir ? non pas pour grosse somme ;  
A gros achapt mon tresor ne suffit :  
Je reviendray s'il m'en faut d'avantage :  
Et cependant prenez cecy pour gage.  
A ce discours, je ne scais quel anneau,  
Qu'elle tiroit de son doigt avec peine,  
Ne venant point, le Pere dit tout beau ;  
Nous pourvoirons à ce qui vous amaine  
Sans exiger nul salaire de vous :  
Il est marchande, & marchande entre nous ;  
A l'une on vend ce qu'à l'autre l'on donne.  
Entrez icy ; suivez moy hardiment ;

Nul ne nous voit, aucun ne nous entend,  
Tous sont au cœur; le portier est personne  
Entièrement à ma devotion;  
Et ces murs ont de la discrétion.  
Elle le fuit; ils vont à sa Cellule.  
Mon Reverend la jette sur un lit,  
Veut la baïser; la pauvrete recule  
Un peu la teste; & l'innocente dit :  
Quoy c'est ainsi qu'on donne de l'esprit ?  
Et vraiment oüy, repart sa Reverence;  
Puis il luy met la main sur le teton :  
Encore ainsi ? vraiment oüy; comment donc ?  
La belle prend le tout en patience :  
Il fuit sa pointe; & d'encor en encor  
Toujours l'esprit s'insinuë & s'avance,  
Tant & si bien qu'il arrive à bon port.  
Life rioit du succès de la chose.  
Bonaventure à six moments de là  
Donne d'esprit une seconde dose.  
Ce ne fut tout, une autre succeda;  
La charité du beau Pere estoit grande.  
Et bien, dit-il, que vous semble du jeu ?  
A nous venir l'esprit tarde bien peu,  
Reprit la belle; & puis elle demande,  
Mais s'il s'en va ? s'il s'en va ? nous verrons;  
D'autres secrets se mettent en usage.  
N'en cherchez point, dit Life, davantage;  
De celuy-cy nous nous contenterons.  
Soit fait, dit-il, nous recommencerons

Au pis aller, tant & tant qu'il fuffife.  
Le pis aller fembla le mieux à Life.  
Le fecret mefme encor fe repeta  
Par le Pater; il aimoit cette dance.  
Life luy fait une humble reverence;  
Et s'en retourne en fongeant à cela.  
Life fonger! quoy dé-ja Life fonge!  
Elle fait plus, elle cherche un menfonge,  
Se doutant bien qu'on luy demanderoit,  
Sans y manquer, d'où ce retard venoit.  
Deux jours après fa compagne Nanette  
S'en vient la voir : pendant leur entretien  
Life révoit : Nanette comprit bien,  
Comme elle eftoit clair-voyante & finette,  
Que Life alors ne révoit pas pour rien.  
Elle fait tant, tourne tant fon amie,  
Que celle-cy luy declare le tout.  
L'autre n'eftoit à l'oüir endormie.  
Sans rien cacher, Life de bout en bout  
De point en point luy conte le myftere,  
Dimensions de l'efprit du beau Pere,  
Et les encor, enfin tout le Phœbé.  
Mais vous, dit-elle, apprenez nous de grace  
Quand & par qui l'efprit vous fut donné.  
Anne reprit : puis qu'il faut que je faffe  
Vn libre aveu, c'eft vofre frere Alain  
Qui m'a donné de l'efprit un matin.  
Mon frere Alain! Alain! s'écria Life,  
Alain mon frere! ah je fuis bien furprife;

Il n'en a point, comme en donneroit-il ?  
Sotte, dit l'autre, hélas tu n'en sçais guere :  
Apprens de moy que pour pareille affaire  
Il n'est besoin que l'on soit si subtil.  
Ne me crois-tu ? sçache-le de ta mere ;  
Elle est experte au fait dont il s'agit ;  
Si tu ne veux, demande au voisinage ;  
Sur ce point là l'on t'aura bien-tost dit,  
Vivent les sots pour donner de l'esprit.  
Lise s'en tint à ce seul témoignage,  
Et ne crût pas devoir parler de rien.  
Vous voyez donc que je disois fort bien  
Quand je disois que ce jeu là rend sage.







*L'Abbeſſe.*

L'EXEMPLE ſert, l'exemple nuit auſſi :  
Lequel des deux doit l'emporter icy,  
Ce n'eſt mon fait; l'un dira que l'Abbeſſe  
En uſa bien, l'autre au contraire mal,  
Selon les gens : bien ou mal je ne laiſſe  
D'avoir mon compte, & montre en general,  
Par ce que fit tout un troupeau de Nones,  
Qu'oüailles ſont la pluſpart des perſonnes;  
Qu'il en paſſe une, il en paſſera cent;  
Tant ſur les gens eſt l'exemple puiſſant.  
Je le repete, & diſ, vaille que vaille,  
Le monde n'eſt que franche moutonnaile.  
Du premier coup ne croyez que l'on aille  
A ſes perils le paſſage fonder;  
On eſt long-temps à ſ'entreregarder;  
Les plus hardis ont ils tenté l'affaire,  
Le reſte ſuit, & fait ce qu'il void faire.  
Qu'un ſeul mouton ſe jette en la riviere,  
Vous ne verrez nulle ame moutonnaile,  
Reſter au bord, tous ſe noyront à tas.  
Maître François en conte un plaiſant cas.

Amy Lecteur ne te déplaira pas,  
Si surfoyant ma principale histoire  
Je te remets cette chose en memoire.  
Panurge alloit l'oracle consulter.  
Il navigeoit, ayant dans la cervelle  
Je ne scais quoy qui vint l'inquieter.  
Dindenaut passe; & medaille l'appelle  
De vray cocu. Dindenaut dans sa nef  
Menoit moutons. Vendez m'en un, dit l'autre.  
Voire, reprit Dindenaut, l'amy nostre,  
Penseriez-vous qu'on püst venir à chet  
D'assez priser ny vendre telle aumaille?  
Panurge dit : nôtre amy, coûte & vaille,  
Vendez m'en un pour or ou pour argent.  
Vn fut vendu. Panurge incontinant  
Le jette en mer; & les autres de suivre.  
Au diable l'un, à ce que dit le livre,  
Qui demeura. Dindenaut au collet  
Prend un belier, & le belier l'entraîne.  
Adieu mon homme : il va boire au godet.  
Or revenons : ce prologue me meine  
Vn peu bien loin. J'ay posé des l'abord  
Que tout exemple est de force tres-grande :  
Et ne me suis écarté par trop fort  
En rapportant la Moutonniere bande :  
Car nôtre histoire est d'ouïlles encor.  
Vne passa, puis une autre, & puis une :  
Tant qu'à passer s'entre-preffant chacune  
On vid enfin celle qui les gardoit

Passer aussi : c'est en gros tout le conte :  
Voicy comment en détail on le conte.

Certaine Abbessé un certain mal avoit,  
Pasles couleurs nommé parmy les filles :  
Mal dangereux, & qui des plus gentilles  
Détruit l'éclat, fait languir les attraits.  
Nôtre malade avoit la face bleśme  
Tout justement comme un Saint de Careśme,  
Bonne d'ailleurs, & gente à cela près.  
La faculté sur ce point consultée,  
Après avoir la chose examinée,  
Dit que bien-tost Madame tomberoit  
En fièvre lente, & puis qu'elle mourroit.  
Force fera que cette humeur la mange ;  
A moins que de... l'amoins est bien étrange ;  
A moins enfin qu'elle n'ayt à souhait  
Compagnie d'homme. Hipocrate ne fait  
Choix de ses mots, & tant tourner ne sçait.  
Iesus, reprit toute scandalisée  
Madame Abbessé : hé que dites-vous là ?  
Fi. Nous disons, repartit à cela  
La faculté, que pour chose assurée  
Vous en mourrez, à moins d'un bon galant :  
Bon le faut-il, c'est un point important :  
Autre que bon n'est icy suffisant :  
Et si bon n'est deux en prendrez Madame.  
Ce fut bien pis ; non pas que dans son Ame

Ce bon ne fust par elle souhaité :  
Mais le moyen que sa Communauté  
Luy vist sans peine approuver telle chose ?  
Honte souvent est de dommage causé.  
Sœur Agnés dit. Madame croyez les.  
Vn tel remède est chose bien mauvaise,  
S'il a le goust meschant à beaucoup près  
Comme la mort. Vous faites cent secrets,  
Faut-il qu'un seul vous choque & vous déplaîse ?  
Vous en parlez, Agnés, bien à vostre aise,  
Reprit l'Abbesse : or ça, par vostre Dieu,  
Le feriez-vous ? mettez-vous en mon lieu.  
Oüy-dea Madame ; & dis bien davantage :  
Vostre santé m'est chere jusque là  
Que s'il falloit pour vous souffrir cela,  
Je ne voudrois que dans ce témoignage  
D'affection pas une de çéans  
Me devançast. Mille remercimens  
A sœur Agnés donnés par son Abbesse,  
La faculté dit adieu la dessus ;  
Et protesta de ne revenir plus.  
Tout le Couvent se trouvoit en tristesse.  
Quand sœur Agnés qui n'estoit de ce lieu  
La moins sensée, au reste bonne lame,  
Dit à ses sœurs : tout ce qui tient Madame  
Est seulement belle honte de Dieu.  
Par charité n'en est-il point quelqu'une  
Pour luy monstrier l'exemple & le chemin ?  
Cét avis fut approuvé de chacune :

On l'applaudit, il court de main en main.  
Pas une n'est qui montre en ce dessein  
De la froideur, soit None, soit Nonette,  
Mere Prieure, ancienne, ou discrete.  
Le billet trotte : on fait venir des gens  
De toute guise, & des noirs, & des blancs,  
Et des tannez. L'escadron, dit l'histoire,  
Ne fut petit, ny comme l'on peut croire  
Lent à montrer de sa part le chemin.  
Ils ne cedoient à pas une Nonain  
Dans le desir de faire que Madame  
Ne fust honteuse, ou bien n'eust dans son ame  
Tel recipé possible à contre-cœur.  
De ses brebis à peine la premiere  
A fait le faut, qu'il fuit une autre sœur :  
Vne troisieme entre dans la carriere.  
Nulle ne veut demeurer en arriere.  
Presse se met pour n'estre la derniere  
Qui feroit voir son zele & sa ferveur  
A mere Abbessé. Il n'est aucune ouaille  
Qui ne s'y jette; ainsi que les moutons  
De Dindenaut dont tantost nous parlions  
S'alloient jetter chez la gent portécaille.  
Que diray plus? enfin l'impression  
Qu'avoit l'Abbessé encontre ce remede,  
Sage renduë à tant d'exemples cede.  
Vn jouvenceau fait l'operation  
Sur la malade. Elle redevient rose,  
Oeillet, aurore, & si quelque autre chose

De plus riant se peut imaginer.  
O doux remede, ô remede à donner,  
Remede ami de mainte Creature,  
Ami des gens, ami de la nature,  
Ami de tout, poinct d'honneur excepté.  
Poinct d'honneur est une autre maladie :  
Dans ses écrits Madame faculté  
N'en parle point. Que de maux en la vie!





### *Les Troqueurs.*

LE changement de mets réjouit l'homme :  
Quand je dis l'homme, entendés qu'en cecy  
La femme doit estre comprise aussi :  
Et ne scais pas comme il ne vient de Rome  
Permission de troquer en Himen ;  
Non si souvent qu'on en auroit envie,  
Mais tout au moins une fois en sa vie :  
Peut-estre un jour nous l'obtiendrons, Amen,  
Ainsi soit-il ; semblable indult en France  
Viendroit fort bien, j'en répond, car nos gens  
Sont grands troqueurs, Dieu nous crea changeans.  
Prés de Roüen, pays de sapience,  
Deux Vilageois avoient chacun chez soy  
Forte femelle, & d'assez bon aloy.  
Pour telles gens qui n'y raffinent guere ;  
Chacun sçait bien qu'il n'est pas necessaire  
Qu'amour les traite ainsi que des Prelats.  
Avint pourtant que tous deux estant las  
De leurs moitiés, leur Voisin le Notaire  
Vn jour de Feste avec eux chopinoit.  
Vn des Manans luy dit, Sire Oudinet,  
L'ay dans l'esprit une plaisante affaire.

Vous avez fait sans doute en votre temps  
Plusieurs Contrats de diverse nature,  
Ne peut-on point en faire un où les gens  
Troquent de femme ainsi que de monture ?  
Notre Pasteur a bien changé de Cure :  
La femme est-elle un cas si différent ?  
Et pargué non ; car messire Gregoire  
Disoit toujours, si j'ay bonne memoire,  
Mes Brebis sont ma femme : cependant  
Il a changé : changeons aussi compere.  
Tres volontiers, reprit l'autre manant ;  
Mais tu sçais bien que notre menagere  
Est la plus belle : or ça, Sire Oudinet,  
Sera-ce trop s'il donne son Mulet  
Pour le retour ? Mon Mulet ? & parguene  
Dit le premier des Villageois susdits,  
Chacune vaut en ce monde son prix ;  
La mienne ira but à but pour la tienne ;  
On ne regarde aux femmes de si près :  
Point de retour, vois-tu, compere Estienne,  
Mon Mulet c'est... C'est le Roy des Mulets.  
Tu ne devrois me demander mon Afne  
Tant seulement : troc pour troc, touche là.  
Sire Oudinet raisonnant sur cela  
Dit, il est vray que Tiennette a sur Jeanne  
De l'avantage, à ce qu'il semble aux gens ;  
Mais le meilleur de la beste à mon sens  
N'est ce qu'on void ; femmes ont maintes choses  
Que je prefere, & qui sont lettres closes ;



Femmes aussi trompent assez souvent ;  
Ia ne les faut éplucher trop avant.  
Or sus Voisins, faisons les choses nettes.  
Vous ne voulez chat en poche donner  
Ni l'un ny l'autre, allons donc confronter  
Vos deux moitié comme Dieu les a faites.  
L'expedient ne fut goûté de tous :  
Trop bien voila messieurs les deux Espoux  
Qui sur ce poinct triomphent de s'étendre.  
Tiennette n'a ny furot ny malandre,  
Dit le second. Ieanne, dit le premier,  
A le corps net comme un petit denier ;  
Ma foy c'est basme. Et Tiennette est ambroise,  
Dit son Espoux ; telle je la maintien.  
L'autre reprit, Compere tien toy bien ;  
Tu ne connois Ieanne ma vilageoise ;  
Ie t'advertis qu'à ce jeu... m'entends tu ?  
L'autre Manant jura, par la vertu,  
Tiennette & moy nous n'avons qu'une noïse,  
C'est qui des deux y sçait de meilleurs tours ;  
Tu m'en diras quelques mots dans deux iours :  
A toy Compere : & de prendre la tasse,  
Et de trinquer ; allons, Sire Oudinet,  
A Ieanne ; top ; puis à Tiennette ; masse.  
Somme qu'enfin la soute du Mulet  
Fut accordée, & voila marché fait.  
Nostre Notaire assura l'un & l'autre  
Que tels traitez alloient leur grand chemin :  
Sire Oudinet estoit un bon apostre

Qui se fit bien payer son parchemin.  
Par qui, payer ? par Ieanne & par Tiennette.  
Il ne voulut rien prendre des maris.  
Les Villageois furent tous deux d'avis  
Que pour un temps la chose fût secrette;  
Mais il en vint au Curé quelque vent.  
Il prit aussi son droit; ie n'en assure,  
Et n'y estois; mais la verité pure  
Est que Curez y manquent peu souvent.  
Le Clerc non plus ne fit du sien remise;  
Rien ne se perd entre les gens d'Eglise.  
Les permuteurs ne pouvoient bonnement  
Executer un pareil changement  
Dans ce Village, à moins que de scandale :  
Ainsi bien-tost l'un & l'autre détale,  
Et va planter le piquet en un lieu  
Où tout fut bien d'abord moyenant Dieu.  
C'estoit plaisir que de les voir ensemble.  
Les femmes même, à l'envy des maris  
S'entredisoient en leurs menus devis,  
Bon fait troquer, Commere, à ton avis ?  
Si nous troquions de Valet ? que t'en semble ?  
Ce dernier troc, s'il se fit, fut secret.  
L'autre d'abord eût un tres-bon effet.  
Le premier mois tres-bien ils s'en trouverent;  
Mais à la fin nos gens se dégoûterent.  
Compere Estienne, ainsi qu'on peut penser,  
Fut le premier des deux à se lasser,  
Pleurant Tiennette, il y perdoit sans doute.

Compere Gille eut regret à sa foute.  
Il ne voulut retroquer toutefois.  
Qu'en advint-il ? Vn iour parmy les bois  
Estienne vid toute fine feulette  
Près d'un ruisseau sa défunte Tiennette,  
Qui par hazard dormoit sous la coudrette.  
Il s'approcha l'éveillant en sur-saut.  
Elle du troc ne se souvint pour l'heure ;  
Dont le galand sans plus longue demeure  
En vint au poinct. Bref ils firent le faut.  
Le conte dit qu'il la trouva meilleure  
Qu'au premier iour : pourquoy cela ? pourquoy ?  
Belle demande ; en l'amoureuse loy  
Pain qu'on dérobe & qu'on mange en cachette  
Vaut mieux que pain qu'on cuit ou qu'on achapte,  
Ie m'en rapporte aux plus sçavans que moy.  
Il faut pourtant que la chose soit vraye,  
Et qu'après tout Himenée & l'Amour  
Ne soient pas gens à cuire en mesme four ;  
Tefmoin l'ébat qu'on prit sous la coudraye.  
On y fit chere ; il ne s'y servit plat  
Où maistre Amour Cuisinier delicat  
Et plus friand que n'est maistre Himenée  
N'eust mis la main. Tiennette retournée,  
Compere Estienne homme neuf en ce fait  
Dit à part foy ; Gille a quelque secret,  
I'ay retrouvé Tiennette plus iolie  
Qu'elle ne fut onc en iour de sa vie.  
Reprenons la, faisons tour de norman ;

Dédifons nous, ufons du privilege.  
Voila l'exploit qui trotte incontinent,  
Aux fins de voir le troc & changement  
Declaré nul, & cassé nettement.  
Gille assigné de son mieus se deffend.  
Vn promoteur intervient pour le siege  
Episcopal, & vendique le cas.  
Grand bruit par tout ainfi que d'ordinaire :  
Le Parlement évoque à soy l'affaire.  
Sire Oudinet le faiseur de Contrasts  
Est amené; l'on l'entend sur la chose.  
Voila l'estat où l'on dit qu'est la cause;  
Car c'est un fait arrivé depuis peu.  
Pauvre ignorant que le compere Estienne !  
Contre ses fins cet homme en premier lieu  
Va de droit fil; car s'il prit à ce ieu  
Quelque plaisir, c'est qu'alors la chrétienne  
N'estoit à luy : le bon sens vouloit donc  
Que pour tousiours il la laissast à Gille;  
Sauf la coudraye, où Tiennette, dit-on,  
Alloit souvent en chantant sa chanson;  
L'y rencontrer estoit chose facile.  
Et supposé que facile ne fust,  
Faloit qu'alors son plaisir d'autant creust.  
Mais allez moy prescher cette doctrine  
A des manans : ceux-cy pourtant avoient  
Fait un bon tour, & tres-bien s'en trouvoient  
Sans le dédit; c'estoit piece assez fine  
Pour en devoir l'exemple à d'autres gens

l'ay grand regret de n'en avoir les gans.  
Et dis par-fois, alors que i'y rumine,  
Auroit-on pris des croquans pour troquans  
En fait de femme ? il faut estre honneste homme  
Pour s'aviser d'un pareil changement.  
Or n'est l'affaire allée en cour de Rome,  
Trop bien est-elle au Senat de Roïen.  
Là le Notaire aura du moins sa game  
En plein bareau. Dieu gard sire Oudinet  
D'un Rapporteur barbon & bien en femme,  
Qui fasse aller cette affaire au bonnet.





*Le cas de Conscience.*

LES gens du païs des fables  
Donnent ordinairement  
Noms & titres agreables  
Assez liberalement.  
Cela ne leur coute guere.  
Tout leur est Nymphé ou Bergere,  
Et Déesse bien souvent.  
Horace n'y faisoit faute.  
Si la servante de l'hoste  
Au lit de nostre homme alloit,  
C'estoit aussi-tost Ilie,  
C'estoit la Nymphé Egerie,  
C'estoit tout ce qu'on vouloit.  
Dieu, par sa bonté profonde,  
Vn beau jour mit dans le monde  
Apollon son serviteur;  
Et l'y mit justement comme  
Adam le nomenclateur,  
Luy disant, te voila, nomme.  
Suivant cette antique loy  
Nous sommes parreins du Roy.  
De ce privilege insigne

Moy faiseur de vers indigne  
Je pourrois user aussi  
Dans les contes que voicy ;  
Et s'il me plaisoit de dire  
Au lieu d'Anne Sylvanire,  
Et pour messire Thomas  
Le grand Druide Adamas,  
Me mettroit-on à l'amande ?  
Non : mais tout considéré,  
Le présent conte demande  
Qu'on dise Anne & le Curé.

Anne, puis qu'ainsi va, passoit dans son village  
Pour la perle & le parangon.  
Estant un jour près d'un rivage,  
Elle vid un jeune garçon

Se baigner nud. La fillette estoit drüe,  
Honneste toutefois. L'objet plût à sa veüe.  
Nuls defaux ne pouvoient estre au gars reprochez :  
Puis dés auparavant aymé de la bergere,  
Quand il en auroit eu l'amour les eust cachez ;  
Iamais tailleur n'en sçeut mieux que luy la maniere.  
Anne ne craignoit rien : des saules la couvroient

Comme eust fait une jalousie :  
Cà & là ses regards en liberté couroyent  
Où les portoit leur fantaisie ;  
Cà & là, c'est à dire aux differents attraits  
Du garçon au corps jeune & frais,  
Blanc, poli, bien formé, de taille haute & drete,  
Digne enfin des regards d'Annete.

D'abord une honte secrete  
La fit quatre pas reculer,  
L'amour huit autres avancer :  
Le scrupule survint, & pensa tout gâter.  
Anne avoit bonne conscience :  
Mais comment s'abstenir ? est-il quelque défense  
Qui l'emporte sur le desir  
Quand le hazard fait naître un sujet de plaisir ?  
La belle à celui cy fit quelque résistance.  
A la fin ne comprenant pas  
Comme on peut pécher de cent pas,  
Elle s'affit sur l'herbe ; & tres-fort attentive  
Annette la contemplative  
Regarda de son mieux. Quelqu'un n'a-t-il point veu  
Comme on dessigne sur nature ?  
On vous campe une creature,  
Vne Eve, ou quelque Adam, j'entends un objet nu ;  
Puis force gens assis comme nostre bergere  
Font un crayon conforme à cét original.  
Au fond de sa memoire Anne en sceut fort bien faire  
Vn qui ne ressembloit pas mal.  
Elle y feroit encor, si Guillot (c'est le fire)  
Ne fust sorti de l'eau. La belle se retire ;  
A propos ; l'ennemi n'estoit plus qu'à vingt pas,  
Plus fort qu'à l'ordinaire, & ç'eust esté grand cas  
Qu'après de semblables idées  
Amour en fust demeuré là :  
Il contoit pour siennes déjà  
Les faveurs qu'Anne avoit gardées.



Qui ne s'y fust trompé? plus je songe à cela,  
Moins je le puis comprendre. Anne la scrupuleuse  
N'osa quoy qu'il en soit le garçon régaler;  
Ne laissant pas pourtant de récapituler  
Les poinçts qui la rendoient encor toute honteuse.  
Pasques vint, & ce fut un nouvel embarras.  
Anne faisant passer ses pechez en reveüe,  
Comme un passevolant mit en un coin ce cas;  
Mais la chose fut apperceüe.

Le Curé Messire Thomas

Sceut relever le fait; & comme l'on peut croire  
En Confesseur exact il fit conter l'histoire,  
Et circonftancier le tout fort amplement,  
Pour en connoistre l'importance,  
Puis faire aucunement quadrer la penitence,  
Chose où ne doit errer un Confesseur prudent.  
Celuy-cy malmena la belle.

Estre dans ses regards à tel poinçt sensuelle!

C'est, dit-il, un tres-grand peché.

Autant vaut l'avoir veu que de l'avoir touché.

Cependant la peine imposée

Fut à souffrir assez aysée.

Je n'en parleray point; seulement on sçaura  
Que messieurs les Curez, en tous ces cantons là,  
Ainsi qu'au nostre avoient des devots & devotes,  
Qui pour l'examen de leurs fautes  
Leur payoient un tribut; qui plus qui moins selon  
Que le compte à rendre estoit long.  
Du tribut de cet an Anne estant soucieuse,

Arrive que Guillot pèche un brochet fort grand :

Tout aussi-tôt le jeune amant

Le donne à sa maîtresse; elle toute joyeuse

Le va porter du même pas

Au Curé messire Thomas.

Il reçoit le présent, il l'admire, & le dresse

D'un petit coup sur l'épaule

La fillette regala,

Luy sourit, luy dit voila

Mon fait, joignant à cela

D'autres petites affaires :

C'estoit jour de Calande \*, & nombre de confreres

Devoient dîner chez luy. Voulez-vous doublement

M'obliger ? dit-il à la belle;

Accommodez chez vous ce poisson promptement,

Puis l'apportez incontinent,

Ma servante est un peu nouvelle.

Anne court; & voila les Prestres arrivez.

Grand bruit, grande cohue, en cave on se transporte.

Aucuns des vins sont approuvez :

Chacun en raisonne à sa sorte.

On met sur table; & le Doyen

Prend place en saluant toute la compagnie.

Raconter leurs propos seroit chose infinie;

Puis le lecteur s'en doute bien.

\* C'est un iour où tous les Curez du Diocèse s'assemblent, pour parler des affaires communes chez quelqu'un d'eux qui leur donne à dîner ordinairement, & cela se fait tous les mois.

On permuta cent fois fans permuter pas une.  
Santez, Dieu sçait combien : chacun à sa chacune  
But en faisant de l'œil ; nul scandale : on servit  
Potage, menus mets, & mesme jusqu'au fruit  
Sans que le brochet vinst : tout le disner s'acheve  
Sans brochet pas un brin. Guillot sçachant ce don  
L'avoit fait retraçter pour plus d'une raison.  
Legere de brochet la troupe enfin se leve.  
Qui fut bien estonné, qu'on le juge ; il alla

Dire cecy, dire cela

A madame Anne le jour mesme ;

L'appella cent fois sotte, & dans sa rage extreme  
Luy pensa reprocher l'avanture du bain.

Traiter vostre Curé, dit-il, comme un coquin !

Pour qui nous prenez-vous ? Pasteurs sont-ce canailles ?

Alors par droit de représailles

Anne dit au Prestre outragé,

Autant vaut l'avoir veu que de l'avoir mangé.





*Le Diable de Papefiguiere.*

MAISTRE François dit que Papimanie  
Est un pays où les gens sont heureux.  
Le vray dormir ne fut fait que pour eux :  
Nous n'en avons icy que la copie.  
Et par saint Jean, si Dieu me preste vie,  
Je le verray ce pays où l'on dort :  
On y fait plus, on n'y fait nulle chose :  
C'est un employ que je recherche encor.  
Ajoûtez-y quelque petite doze  
D'amour honneste, & puis me voila fort.  
Tout au rebours il est une Province  
Où les gens sont haïs, maudits de Dieu.  
On les connoist à leur visage mince,  
Le long dormir est exclus de ce lieu :  
Partant, lecteurs, si quelqu'un se présente  
A vos regards, ayant face riante,  
Couleur vermeille, & visage replet,  
Taille non pas de quelque mingrelet,  
Dire pourrez, sans que l'on vous condamne,  
Cetuy me semble à le voir Papimane.  
Si d'autre part celuy que vous verrez  
N'a l'œil riant, le corps rond, le teint frais,

Sans hesiter qualifiez cét homme  
Papefiguier. Papefigue se nomme  
L'Isle & Province où les gens autrefois  
Firent la figue au portrait du saint Pere :  
Punis en sont; rien chez eux ne prospere :  
Ainsi nous l'a conté maistre François.  
L'Isle fut lors donnée en apainage  
A Lucifer : c'est sa maison des champs.  
On void courir par tout cet heritage  
Ses commensaux rudes à pauvres gens ;  
Peuple ayant queüe, ayant cornes & grifes,  
Si maints tableaux ne sont point apocriphe.  
Avint un jour qu'un de ces beaux messieurs  
Vid un manant rusé, des plus trompeurs,  
Verser un champ dans l'Isle dessusedite.  
Bien paroissoit la terre estre maudite ;  
Car le manant avec peine & fueur  
La retournoit, & faisoit son labeur.  
Survient un diable à titre de Seigneur.  
Ce diable estoit des gens de l'Evangile,  
Simple, ignorant, à tromper tres-facile,  
Bon Gentilhomme, & qui dans son courroux  
N'avoit encor tonné que sur les choux :  
Plus ne sçavoit apporter de dommage.  
Vilain, dit-il, vaquer à nul ouvrage  
N'est mon talent : je suis un diable issu  
De noble race, & qui n'a jamais sçu  
Se tourmenter ainsi que font les autres.  
Tu sçais vilain que tous ces champs sont nostres.

Ils font à nous dévoluts par l'édit  
Qui mit iadis cette Isle en interdit.  
Vous y vivez deffous nostre police.  
Partant, vilain, ie puis avec iustice  
M'attribuer tout le fruit de ce champ :  
Mais ie suis bon, & veux que dans un an  
Nous partagions sans noise & sans querelle.  
Quel grain veux-tu répandre dans ces lieux ?  
Le manant dit : Monseigneur, pour le mieux  
Ie crois qu'il faut les couvrir de touzelle ;  
Car c'est un grain qui vient fort aisément.  
Ie ne connois ce grain là nullement,  
Dit le lutin ; comment dis-tu ? touzelle ?  
Memoire n'ay d'aucun grain qui s'appelle  
De cette sorte : or emplis-en ce lieu :  
Touzelle soit, touzelle de par Dieu ;  
I'en suis content. Fais donc vifte, & travaille ;  
Manant travaille, & travaille vilain ;  
Travailler est le fait de la canaille :  
Ne t'attends pas que je t'ayde un seul brin,  
Ny que par moy ton labeur se consume :  
Ie t'ay ja dit que j'estois gentilhomme,  
Né pour chommer, & pour ne rien sçavoir.  
Voicy comment ira nostre partage.  
Deux lots seront ; dont l'un, c'est à sçavoir  
Ce qui hors terre & deffus l'heritage  
Aura pouffé demeurera pour toy ;  
L'autre dans terre est réservé pour moy.  
L'ouft arrivé, la touzelle est siée,

Et tout d'un temps sa racine arrachée,  
Pour satisfaire au lot du diableteau.  
Il y croyoit la semence attachée,  
Et que l'épi non plus que le tuyau  
N'estoit qu'une herbe inutile & sechée.  
Le Laboureur vous la ferra très-bien.  
L'autre au marché porta son chaume vendre :  
On le hūa; pas un n'en offrit rien :  
Le pauvre diable estoit prest à se pendre.  
Il s'en alla chez son copartageant :  
Le drosle avoit la touzelle vendüe,  
Pour le plus seur, en gerbe & non batüe,  
Ne manquant pas de bien cacher l'argent.  
Bien le cacha; le diable en fut la dupe.  
Coquin, dit-il, tu m'as joiué d'un tour :  
C'est ton métier : je suis diable de cour  
Qui comme vous à tromper ne m'occupe.  
Quel grain veux-tu semer pour l'an prochain?  
Le manant dit : je crois qu'au lieu de grain  
Planter me faut où navets ou carottes :  
Vous en aurez, Monseigneur, pleines hottes :  
Si mieux n'aymez rayes dans la saison.  
Raves, navets, carottes, tout est bon,  
Dit le lutin; mon lot fera hors terre;  
Le tien dedans. Je ne veux point de guerre  
Avecque toy si tu ne m'y contrains.  
Je vais tenter quelques jeunes Nonains.  
L'auteur ne dit ce que firent les Nones.  
Le temps venu de recueillir encor,

Le manant prend raves belles & bonnes,  
Feuilles fans plus tombent pour tout trefor  
Au diableteau, qui l'épaule chargée  
Court au marché. Grande fut la risée :  
Chacun luy dit son mot cette fois là.  
Monsieur le diable, où croist cette denrée?  
Où mettrez-vous ce qu'on en donnera?  
Plein de courroux & vuide de pecune,  
Leger d'argent & chargé de rancune,  
Il va trouver le manant qui rioit  
Avec sa femme, & se solacioit.  
Ah par la mort, par la sang, par la teste,  
Dit le demon, il le payra par bieu.  
Vous voicy donc Phlipot la bonne bête;  
Çà çà galons-le en enfant de bon lieu.  
Mais il vaut mieux remettre la partie :  
L'ay sur les bras une dame jolie  
A qui ie dois faire franchir le pas.  
Elle le veut, & puis ne le veut pas.  
L'époux n'aura dedans la confrairie  
Si-tost un pied qu'à vous ie reviendray,  
Maistre Phlipot, & tant vous galeray  
Que ne ioüerez ces tours de vostre vie.  
A coups de grife il faut que nous voyons  
Lequel aura de nous deux belle amie,  
Et ioüira du fruit de ces fillons.  
Prendre pourrois d'autorité suprême  
Touzelle & grain, champ & rave, enfin tout :  
Mais ie les veux avoir par le bon bout.



N'esperez plus user de stratageme.  
Dans huit iours d'huy ie suis à vous Phlipot,  
Et touchez là, cecy fera mon arme.  
Le villageois étourdy du vacarme  
Au farfadet ne put répondre un mot.  
Perrette en rit; c'estoit sa mesnagere;  
Bonne galande en toutes les façons,  
Et qui sçeut plus que garder les moutons  
Tant qu'elle fut en âge de bergere.  
Elle luy dit; Phlipot ne pleure point :  
Je veux d'icy renvoyer de tout point  
Ce diableteau : c'est un ieune novice  
Qui n'a rien veu : Je t'en tireray hors :  
Mon petit doigt sçauroit plus de malice,  
Si ie voulois, que n'en sçait tout son corps.  
Le iour venu Phlipot qui n'estoit brave  
Se va cacher, non point dans une cave,  
Trop bien va-t'il se plonger tout entier  
Dans un profond & large benistier.  
Aucun démon n'eust sçeu par où le prendre,  
Tant fust subtil; car d'étoles, dit-on,  
Il s'afubla le chef pour s'en défendre,  
S'estant plongé dans l'eau iusqu'au menton.  
Or le laissons, il n'en viendra pas faute.  
Tout le Clergé chante autour à voix haute  
*Vade retro.* Perrette cependant  
Est au logis le lutin attendant.  
Le lutin vient : Perrette échevelée  
Sort, & se plaint de Phlipot en criant :

Ah le bourreau, le traître, le méchant,  
Il m'a perdue, il m'a toute affolée.  
Au nom de Dieu, Monseigneur, sauvez vous.  
A coups de grife il m'a dit en courroux  
Qu'il se devoit contre votre excellence  
Batre tantost, & batre à toute outrance.  
Pour s'éprouver le perfide m'a fait  
Cette balafre. A ces mots au folet  
Elle fait voir... Et quoy ? chose terrible.  
Le diable en eut une peur tant horrible,  
Qu'il se signa, pensa presque tomber ;  
Onc n'avoit veu, ne leu, n'oüy conter  
Que coups de grife eussent semblable forme.  
Bref aussi-tost qu'il apperçeut l'énorme  
Solution de continuité,  
Il demeura si fort épouvanté,  
Qu'il prit la fuite & laissa là Perrette.  
Tous les voisins chommerent la défaite  
De ce démon : le Clergé ne fut pas  
Des plus tardifs à prendre part au cas.





*Feronde ou le Purgatoire.*

VERS le levant le vieil de la montagne  
Se rendit craint par vn moyen nouveau.  
Craint n'estoit-il pour l'immense campagne  
Qu'il possedast, ny pour aucun monceau  
D'or ou d'argent ; mais parce qu'au cerveau  
De ses sujets il imprimoit des choses  
Qui de maint fait courageux estoient causes.  
Il choisissoit entre eux les plus hardis ;  
Et leur faisoit donner du paradis  
Vn avantgoust à leurs sens perceptible ;  
Du paradis de son legiflateur ;  
Rien n'en a dit ce prophete menteur  
Qui ne devinst tres-croyable & sensible  
A ces gens là : comment s'y prenoit-on ?  
On les faisoit boire tous de façon  
Qu'ils s'enyvroient, perdoient sens & raison.  
En cet estat, privez de connoissance ,  
On les portoit en d'agreables lieux,  
Ombrages frais, jardins delicieux.  
Là se trouvoient tendrons en abondance,  
Plus que maillez, & beaux par excellence :  
Chaque réduit en avoit à couper.

Si se venoient joliment atrouper  
Prés de ces gens, qui leur boisson cuvée  
S'émerveilloient de voir cette couvée,  
Et se croyoient habitans devenus .  
Des champs heureux qu'affine à ses élus  
Le faux Mahom. Lors de faire accointance,  
Turcs d'aprocher, tendrons d'entrer en danse;  
Au gazouillis des ruisseaux de ces bois,  
Au son de luts accompagnans les voix  
Des rossignols : il n'est plaisir au monde  
Qu'on ne goûtast dedans ce paradis :  
Les gens trouvoient en son charmant pourpris  
Les meilleurs vins de la machine ronde;  
Dont ne manquoient encor de s'enyvrer,  
Et de leur sens perdre l'entier usage.  
On les faisoit aussi-tost reporter  
Au premier lieu. De tout ce tripotage  
Qu'arrivoit-il ? ils croyoient fermement  
Que quelque jour de semblables delices  
Les attendoient, pourveu que hardiment,  
Sans redouter la mort ny les supplices,  
Ils fissent chose agreable à Mahom,  
Servant leur prince en toute occasion.  
Par ce moyen leur prince pouvoit dire  
Qu'il avoit gens à sa devotion  
Determinez, & qu'il n'estoit Empire  
Plus redouté que le sien icy bas.  
Or ay-je esté prolix sur ce cas,  
Pour confirmer l'histoire de Feronde.

Feronde estoit un sot de par le monde,  
Riche manant, ayant soin du tracas,  
Dixmes, & cens, revenus, & menage  
D'un Abbé blanc. I'en sçais de ce plumage  
Qui valent bien les noirs à mon avis,  
En fait que d'estre aux maris secourables,  
Quand forte tasche ils ont en leur logis,  
Si qu'il y faut Moines & gens capables.  
Au lendemain celuy-cy ne songeoit,  
Et tout son fait dès la veille mangeoit,  
Sans rien garder, non plus qu'un droit Apostre,  
N'ayant autre œuvre, autre employ, penser autre,  
Que de chercher où gisoient les bons vins,  
Les bons morceaux, & les bonnes commeres,  
Sans oublier les gaillardes Nonains,  
Dont il faisoit peu de part à ses freres.  
Feronde avoit un joli chaperon  
Dans son logis, femme sienne, & dit-on  
Que Parantele estoit entre la Dame  
Et nostre Abbé; car son prédecesseur  
Oncle parre & in, dont Dieu veuille avoir l'ame,  
En estoit pere, & la donna pour femme  
A ce manant, qui tint à grand honneur  
De l'épouser. Chacun sçait que de race  
Communément fille bastarde chaffe :  
Celle-cy donc ne fit mentir le mot.  
Si n'estoit pas l'époux homme si sot  
Qu'il n'en eust doute, & ne vist en l'affaire  
Vn peu plus clair qu'il n'estoit neccessaire.

Sa femme alloit toujourns chez le Prélat;  
Et prétextoit ses allées & venües  
Des soins divers de cet œconomat.  
Elle alleguoit mille affaires menuës.  
C'estoit un compte, ou c'estoit un achapt;  
C'estoit un rien; tant peu plaignoit sa peine.  
Bref il n'estoit nul jour en la sepmaine,  
Nulle heure au jour, qu'on ne vist en ce lieu  
La receveuse. Alors le pere en Dieu  
Ne manquoit pas d'écarter tout son monde :  
Mais le mari qui se doutoit du tour  
Rompoit les chiens, ne manquant au retour  
D'imposer mains fur Madame Feronde.  
Onc il ne fut un moins commode époux.  
Esprits ruraux volontiers sont ialoux,  
Et fur ce poinct à chauffer difficiles,  
N'estant pas faits aux coûtumes des Villes.  
Monsieur l'Abbé trouvoit cela bien dur,  
Comme Prélat qu'il estoit, partant homme  
Fuyant la peine, aymant le plaisir pur,  
Ainsi que fait tout bon suppost de Rome.  
Ce n'est mon goust; ie ne veux de plein faut  
Prendre la ville, aymant mieux l'escalade;  
En amour dea, non en guerre; il ne faut  
Prendre cecy pour guerriere bravade,  
Ny m'enrôller là dessus malgré moy.  
Que l'autre usage ayt la raison pour soy,  
Ie m'en rapporte, & reviens à l'histoire  
Du receveur qu'on mit en Purgatoire

Pour le guerir, & voicy comme quoy.  
Par le moyen d'une poudre endormante  
L'Abbé le plonge dans un tres-long sommeil.  
On le croit mort, on l'enterre, l'on chante :  
Il est surpris de voir à son réveil  
Autour de luy gens d'estrange maniere ;  
Car il estoit au large dans sa biere,  
Et se pouvoit lever de ce tombeau  
Qui conduisoit en un profond caveau.  
D'abord la peur se faisit de nostre homme.  
Qu'est-ce cela ? songe-t-il ? est-il mort ?  
Seroit-ce point quelque espece de fort ?  
Puis il demande aux gens comme on les nomme,  
Ce qu'ils font là, d'où vient que dans ce lieu  
L'on le retient, & qu'a-t'il fait à Dieu ?  
L'un d'eux luy dit : console-toy, Feronde,  
Tu te verras citoyen du haut monde  
Dans mille ans d'huy complets & bien contez.  
Auparavant il faut d'aucuns pechez  
Te nettoyer en ce saint Purgatoire.  
Ton ame un jour plus blanche que l'yvoire  
En fortira. L'ange consolateur  
Donne à ces mots au pauvre receveur  
Huit ou dix coups de forte discipline,  
En luy disant ; c'est ton humeur mutine,  
Et trop jalouse, & desplaisant à Dieu  
Qui te retient pour mille ans en ce lieu.  
Le receveur s'estant frotté l'épaule  
Fait un soupir ; mille ans, c'est bien du temps.

Vous noterez que l'Ange estoit un drolle,  
Vn frere Iean novice de leans.  
Ses compagnons ioüioient chacun un role  
Pareil au sien deffous un feint habit.  
Le receveur requiert pardon, & dit :  
Las si iamais ie rentre dans la vie,  
Iamais soupçon, ombrage & ialousie  
Ne rentreront dans mon maudit esprit.  
Pourrois-ie point obtenir cette grace ?  
On la luy fait esperer ; non si-tost :  
Force est qu'un an dans ce sejour se passe ;  
Là cependant il aura ce qu'il faut  
Pour sustenter son corps, rien davantage ;  
Quelque grabat, du pain pour tout potage,  
Vingt coups de fouët chaque iour, si l'Abbé  
Comme Prélat rempli de charité  
N'obtient du Ciel qu'au moins on luy remette  
Non le total des coups, mais quelque quart,  
Voire moitié, voire la plus grand part.  
Douter ne faut qu'il ne s'en entremette,  
A ce suiet difant mainte oraison.  
L'Ange en après luy fait un long sermon.  
A tort dit-il, tu conçeus du soupçon.  
Les gens d'Eglise ont-ils de ces pensées ?  
Vn Abbé blanc ! c'est trop d'ombrage avoir ;  
Il n'écherroit que dix coups pour un noir.  
Défais toy donc de tes erreurs passées.  
Il s'y résout. Qu'eust-il fait ? cependant  
Sire Prélat & Madame Feronde



Ne laissent perdre un seul petit moment.  
Le mari dit : que fait ma femme au monde ?  
Ce qu'elle y fait ? tout bien ; nostre Prêlat  
L'a consolée, & ton œconomat  
S'en va son train, toujours à l'ordinaire.  
Dans le Couvent toujours a-t'elle affaire ?  
Où donc ? il faut qu'ayant seule à present  
Le faix entier sur soy la pauvre femme  
Bon gré malgré leans aille souvent,  
Et plus encor que pendant ton vivant.  
Vn tel discours ne plaisoit point à l'ame.  
Ame j'ay cru le devoir appeller,  
Ses pourvoyeurs ne le faisant manger  
Ainsi qu'un corps. Vn mois à cette épreuve  
Se passe entier, luy jeusnant, & l'Abbé  
Multipliant œuvres de charité,  
Et mettant peine à consoler la veuve.  
Tenez pour seur qu'il y fit de son mieux.  
Son soin ne fut long-temps infructueux :  
Pas ne semoit en une terre ingrate.  
Pater abbas avec juste sujet  
Apprehenda d'estre pere en effet.  
Comme il n'est bon que telle chose éclate,  
Et que le fait ne puisse estre nié,  
Tant & tant fut par sa paternité  
Dit d'Oraisons, qu'on vid du Purgatoire  
L'ame sortir, legere, & n'ayant pas  
Once de chair. Vn si merveilleux cas  
Surprit les gens. Beaucoup ne vouloient croire

Ce qu'ils voyoient. L'Abbé passa pour saint.  
L'époux pour sien le frvit posthume tint,  
Sans autrement de calcul oser faire.  
Double miracle estoit en cette affaire,  
Et la grossesse, & le retour du mort.  
On en chanta Té-déums à renfort.  
Sterilité regnoit en mariage  
Pendant cet an, & mesme au voisinage  
De l'Abbaye, encor bien que leans  
On se vouast pour obtenir enfans.  
A tant laissons l'œconome & sa femme;  
Et ne soit dit que nous autres époux  
Nous meritions ce qu'on fit à cette ame  
Pour la guerir de ses soupçons jaloux.





*Le Psautier.*

NONES souffrez pour la dernière fois  
Qu'en ce recueil malgré moy je vous place.  
De vos bons tours les contes ne sont froids.  
Leur aventure a ne sçais quelle grace  
Qui n'est ailleurs : ils emportent les voix.  
Encore un donc, & puis c'en seront trois.  
Trois ? je faux d'un ; c'en seront au moins quatre.  
Contons les bien. Mazet le compaignon ;  
L'Abbesse ayant besoin d'un bon garçon  
Pour la guerir d'un mal opiniâtre ;  
Ce conte-cy qui n'est le moins fripon ;  
Quant à sœur Ieanne ayant fait un poupon,  
Je ne tiens pas qu'il la faille rabatre.  
Les voila tous : quatre c'est conte rond.  
Vous me direz ; c'est une étrange affaire,  
Que nous ayons tant de part en ceci.  
Que voulez-vous ? je n'y sçauois que faire ;  
Ce n'est pas moy qui le souhaite ainsi.  
Si vous teniez toujours vostre breviaire,  
Vous n'auriez rien à demesler icy.  
Mais ce n'est pas vostre plus grand fouci.  
Passons donc viste à la presente histoire.

Dans un couvent de Nones frequentoit  
Vn jounvenceau friand comme on peut croire  
De ces oiseaux. Telle pourtant prenoit  
Goust à le voir, & des yeux le couvoit,  
Luy fourioit, faisoit la complaisante,  
Et se disoit sa tres-humble servante,  
Qui pour cela d'un seul poinct n'avançoit.  
Le conte dit que leans il n'estoit  
Vieille ny ieune, à qui le personnage  
Ne fist songer quelque chose à part soy.  
Soupirs trotoient, bien voyoit le pourquoy,  
Sans qu'il s'en mist en peine davantage.  
Sœur Isabeau seule pour son usage  
Eut le galand : elle le meritoit.  
Douce d'humeur, gentille de corsage,  
Et n'en estant qu'à son apprentissage,  
Belle de plus. Ainsi l'on l'envioit  
Pour deux raisons ; son amant, & ses charmes.  
Dans ses amours chacune l'épioit :  
Nul bien sans mal, nul plaisir sans alarmes.  
Tant & si bien l'épierent les sœurs,  
Qu'une nuit sombre, & propre à ces douceurs  
Dont on confie aux ombres le mystere,  
En sa cellule on ouït certains mots,  
Certaine voix, enfin certains propos  
Qui n'estoient pas sans doute en son bréviaire.  
C'est le galand, ce dit-on, il est pris.  
Et de courir ; l'alarme est aux esprits ;  
L'exaim fremit, fentinelle se pose.

On va conter en triomphe la chose  
A mere Abbessé; & heurtant à grands coups  
On luy cria : Madame levez-vous;  
Sœur Isabelle a dans sa chambre un homme.  
Vous noterez que Madame n'estoit  
En oraison, ny ne prenoit son somme :  
Trop bien alors dans son lit elle avoit  
Messire Iean curé du voisinage.  
Pour ne donner aux sœurs aucun ombrage,  
Elle se leve, en haste, étourdimement,  
Cherche son voile & malheureusement  
Dessous sa main tombe du personnage  
Le haut de chauffe assez bien ressemblant  
Pendant la nuit quand on n'est éclairée  
A certain voile aux Nones familier,  
Nommé pour lors entre-elles leur Pfautier.  
La voila donc de gregues affublée,  
Ayant sur soy ce nouveau couvrechef,  
Et s'estant fait raconter derechef  
Tout le catus, elle dit irritée :  
Voyez un peu la petite effrontée,  
Fille du diable, & qui nous gastera  
Nostre couvent; si Dieu plaist ne fera :  
S'il plaist à Dieu bon ordre s'y mettra :  
Vous la verrez tantost bien chapitrée.  
Chapitre donc, puisque chapitre y a,  
Fut assemblé. Mere Abbessé entourée  
De son Senat fit venir Isabeau,  
Qui s'arrosoit de pleurs tout le visage,

Se souvenant qu'un maudit jouvenceau  
Venoit d'en faire un different usage.  
Quoy, dit l'Abbesse, un homme dans ce lieu !  
Vn tel scandale en la maison de Dieu !  
N'estes-vous point morte de honte encore ?  
Qui nous a fait recevoir parmi nous  
Cette voirie ? Ifabeau, sçavez-vous  
(Car deormais qu'icy l'on vous honore  
Du nom de sœur, ne le pretendez pas)  
Sçavez-vous dis-je à quoy dans un tel cas  
Nostre institut condamne une meschante ?  
Vous l'apprendrez devant qu'il soit demain.  
Parlez parlez. Lors la pauvre Nonain,  
Qui jusque là confuse & repentante  
N'osoit branler, & la veüe abbaïssoit,  
Leve les yeux, par bon-heur apperçoit  
Le haut de chauffe, à quoy toute la bande,  
Par un effet d'émotion trop grande,  
N'avoit pris garde, ainsi qu'on void souvent.  
Ce fut hazard qu'Isabelle à l'instant  
S'en apperçeut. Aussi-tost la pauvrete  
Reprend courage, & dit tout doucement :  
Vostre Pfautier a ne sçais quoy qui pend ;  
Raccommodez-le. Or c'estoit l'éguillette.  
Assez souvent pour bouton l'on s'en sert.  
D'ailleurs ce voile avoit beaucoup de l'air  
D'un haut de chauffe : & la jeune Nonette  
Ayant l'idée encor fraische des deux  
Ne s'y méprit : Non pas que le Messire

Eust chauffe faite ainsi qu'un amoureux :  
Mais à peu pres; cela devoit suffire.  
L'Abbesse dit : elle ose encore rire !  
Quelle insolence ! un peché si honteux  
Ne la rend pas plus humble & plus soumise !  
Veut-elle point que l'on la Canonise ?  
Laissez mon voile esprit de Lucifer.  
Songez songez, petit tison d'enfer,  
Comme on pourra raccommoder vostre ame.  
Pas ne finit mere abbesse sa game,  
Sans sermonner & tempester beaucoup.  
Sœur Ifabeau luy dit encore un coup,  
Raccommodez vostre Pfautier, Madame.  
Tout le troupeau se met à regarder.  
Jeunes de rire, & vieilles de gronder.  
La voix manquant à nostre sermonneuse,  
Qui de son troc bien faschée & honteuse,  
N'eut pas le mot à dire en ce moment,  
L'exaim fit voir par son bourdonnement,  
Combien rouloient de diverses pensées  
Dans les esprits. Enfin l'Abbesse dit :  
Devant qu'on eust tant de voix ramassées,  
Il feroit tard. Que chacune en son lit  
S'aille remettre. A demain toute chose.  
Le lendemain ne fut tenu, pour cause,  
Aucun chapitre; & le iour en suivant  
Tout aussi peu. Les sages du Couvent  
Furent d'avis que l'on se devoit taire;  
Car trop d'éclat eust pu nuire au troupeau.

On n'en vouloit à la pauvre Ifabeau  
Que par envie. Ainsi n'ayant pu faire  
Qu'elle laschaft aux autres le morceau,  
Chaque Nonain, faute de jouvenceau,  
Songe à pourvoir d'ailleurs à son affaire.  
Les vieux amis reviennent de plus beau.  
Par préciput à nostre belle on laisse  
Le jeune fils; le Pasteur à l'Abbesse;  
Et l'union alla jusques au point  
Qu'on en prestoit à qui n'en avoit point.







*Le Roy Candaule, & le Maître en droit.*

FORCE gens ont esté l'instrument de leur mal ;  
Candaule en est un témoignage.  
Ce Roy fut en sotise un tres-grand personnage.  
Il fit pour Gyges son vassal  
Vne galanterie imprudente & peu sage.  
Vous voyez, luy dit-il, le visage charmant,  
Et les traits délicats dont la Reyne est pourveüe :  
Je vous jure ma foy que l'accompagnement  
Est d'un tout autre prix ; & passe infiniment ;  
Ce n'est rien qui ne l'a veüe  
Toute nüe.  
Je vous la veux monstrier sans qu'elle en sçache rien ;  
Car j'en sçais un tres bon moyen :  
Mais à condition, vous m'entendez fort bien,  
Sans que j'en dise davantage ;  
Gyges, il vous faut estre sage.  
Point de ridicule desir.  
Je ne prendrois pas de plaisir  
Aux vœux impertinents qu'une amour sotte & vaine  
Vous feroit faire pour la Reyne.  
Proposez-vous de voir tout ce corps si charmant,  
Comme un beau marbre seulement.

Je veux que vous disiez que l'art, que la pensée,  
Que même le souhait ne peut aller plus loin.

Dedans le bain je l'ay laissée :

Vous estes connoisseur, venez estre témoin

De ma félicité suprême.

Ils vont. Gyges admire. Admirer ; c'est trop peu.

Son étonnement est extrême.

Ce doux objet joüa son jeu.

Gyges en fut ému, quelque effort qu'il pût faire.

Il auroit voulu se taire,

Et ne point témoigner ce qu'il avoit senti :

Mais son silence eût fait soupçonner du mystère.

L'exagération fut le meilleur parti.

Il s'en tint donc pour averti ;

Et sans faire le fin, le froid, ny le modeste,

Chaque point, chaque article, eut son fait, fut loué.

Dieux, disoit-il au Roy, quelle félicité !

Le beau corps ! le beau cuir ! O Ciel ! & tout le reste.

De ce gaillard entretien

La Reyne n'entendit rien ;

Elle l'eût pris pour outrage :

Car en ce siècle ignorant

Le beau sexe estoit sauvage ;

Il ne l'est plus maintenant ;

Et des louanges pareilles

De nos Dames d'apresent

N'écorchent point les oreilles.

Nostre examinateur soupироit dans sa peau.

L'émotion croissoit, tant tout luy sembloit beau.

Le Prince s'en doutant l'emmena; mais son ame  
Emporta cent traits de flamme.  
Chaque endroit lança le sien.  
Helas, fuir n'y sert de rien :  
Tourmens d'amour font si bien  
Qu'ils font toujours de la fuite.

Près du Prince Gyges eut assez de conduite;  
Mais de sa passion la Reyne s'apperçeut :  
Elle sçeut

L'origine du mal; le Roy prétendant rire  
S'avisa de luy tout dire.  
Ignorant! sçavoit-il point  
Qu'une Reyne sur ce point  
N'ose entendre raillerie ?  
Et supposé qu'en son cœur  
Cela luy plaîse, elle rie,  
Il luy faut pour son honneur  
Contrefaire la furie.  
Celle-cy le fut vraiment,  
Et reserva dans soy mesme,  
De quelque vengeance extrême  
Le desir tres-vehement.  
Je voudrois pour un moment,  
Lecteur, que tu fusses femme.  
Tu ne sçaurois autrement  
Concevoir jusqu'où la Dame  
Porta son secret dépit.  
Vn mortel eust le crédit  
De voir de si belles choses,

A tous mortels lettres claufes !  
Tels dons estoient pour des Dieux,  
Pour des Roys, voulois-ie dire ;  
L'un & l'autre y vient de cire,  
Je ne fçais quel est le mieux.  
Ces penfers incitoient la Reine à la vengeance.  
Honte, despit, courroux, son cœur employa tout.  
Amour mefme, dit-on, fut de l'intelligence :  
Dequoy ne vient-il point à bout ?  
Gyges estoit bien fait ; on l'exculà fans peine :  
Sur le monstreur d'appas tomba toute la hayne.  
Il estoit mari ; c'est son mal ;  
Et les gens de ce caractère  
Ne fçauroient en aucune affaire  
Commettre de peché qui ne foit capital.  
Qu'est-il befoin d'ufer d'un plus ample prologue ?  
Voila le Roy haï, voila Gyges aymé,  
Voila tout fait, & tout formé  
Vn époux du grand catalogue ;  
Dignité peu briguée, & qui fleurit pourtant.  
La sotife du Prince estoit d'un tel mérite,  
Qu'il fut fait in petto confrere de Vulcan ;  
De là jufqu'au bonnet la distance est petite.  
Cela n'estoit que bien ; mais la parque maudite  
Fut auffi de l'intrigue ; & fans perdre de temps  
Le pauvre Roy par nos amans  
Fut député vers le Cocite.  
On le fit trop boire d'un coup :  
Quelquefois, hélas ! c'est beaucoup.

Bien tost un certain breuvage...  
Luy fit voir le noir rivage,  
Tandis qu'aux yeux de Gyges  
S'étaioient de blancs objets :  
Car fust-ce amour, fust-ce rage,  
Bien-tost la Reyne le mit  
Sur le thrône & dans son lit.

Mon dessein n'étoit pas d'étendre cette histoire :  
On la sçavoit assez; mais je me sçais bon gré;  
Car l'exemple a tres-bien quadré :  
Mon texte y va tout droit : mesme j'ay peine à croire  
Que le Docteur en loix dont je vais discourir  
Puisse mieux que Candaule à mon but concourir.  
Rome pour ce coup cy me fournira la Scene :  
Rome, non celle-la que les mœurs du vieux temps  
Rendoient triste, severe, incommode aux galants,  
Et de sottes femelles pleine;  
Mais Rome d'aujourd'huy, séjour charmant & beau,  
Où l'on suit un train plus nouveau.  
Le plaisir est la seule affaire  
Dont se piquent ses habitans.  
Qui n'auroit que vingt ou trente ans,  
Ce feroit un voyage à faire.  
Rome donc eut naguere un maistre dans cet art  
Qui du tien & du mien tire son origine;  
Homme qui hors de là faisoit le guoguenard,  
Tout passoit par son étamine :

Aux dépends du tiers & du quart  
Il se divertissoit. Avint que le légiste,  
Parmi ses écoliers dont il avoit toujourns  
Longue liste,  
Eut un françois moins propre à faire en droit un cours  
Qu'en Amours.  
Le Docteur un beau jour le voyant sombre & triste,  
Luy dit : nôtre feal, vous voila de relais;  
Car vous avez la mine, estant hors de l'école,  
De ne lire jamais  
Bartole.  
Que ne vous pouffez-vous? un françois estre ainfi  
Sans intrigue & sans amourettes!  
Vous avez des talens, nous avons des coquettes,  
Non pas pour une dieu merci.  
L'étudiant reprit : je suis nouveau dans Rome.  
Et puis, hors les beautez qui font plaisir aux gens  
Pour la somme,  
Je ne vois pas que les galans  
Trouvent icy beaucoup à faire.  
Toute maison est monastere :  
Double porte, verroux, une matrone austere,  
Vn mary, des Argus. Qu'irais-je à vostre avis  
Chercher en de pareils logis?  
Prendre la lune aux dents feroit moins difficile.  
Ha, ha, la lune aux dents, repartit le Docteur,  
Vous nous faites beaucoup d'honneur.  
I'ay pitié des gens nœufs comme vous; nôtre Ville  
Ne vous est pas connuë en tant que ie puis voir.

Vous croyez donc qu'il faille avoir  
Beaucoup de peine à Rome en fait que d'avantures ?  
Sçachez que nous avons icy des creatures,  
Qui feront leurs maris cocus  
Sur la moustache des Argus.

La chose est chez nous tres commune :  
Témoignez seulement que vous cherchez fortune.  
Placez-vous dans l'Eglise auprès du benistier.  
Presentez sur le doigt aux Dames l'eau sacrée.

C'est d'amourettes les prier.  
Si l'air du suppliant à quelque Dame agréé,  
Celle là sçachant son métier,  
Vous envoyra faire un message.

Vous ferez déterré, logeassiez-vous en lieu  
Qui ne fust connu que de Dieu.

Vne vieille viendra, qui faite au badinage  
Vous sçaura mesnager un secret entretien.

Ne vous embarrassez de rien.

De rien ? c'est un peu trop ; j'excepte quelque chose :  
Il est bon de vous dire en passant, nostre ami,  
Qu'à Rome il faut agir en galand & demi.

En France on peut conter des fleurettes, l'on cause ;  
Icy tous les momens sont chers & précieux.

Romaines vont au but. L'autre reprit, tant mieux.

Sans estre gascon, je puis dire

Que je suis un merveilleux sire.

Peut-estre ne l'estoit-il point ;

Tout homme est gascon sur ce point.

Les avis du Docteur furent bons ; le jeune homme

Se campe en une Eglise où venoit tous les jours  
    La fleur & l'élite de Rome,  
Des graces, des Venus, avec un grand concours  
    D'amours.

C'est à dire en chrestien beaucoup d'Anges femelles.  
Sous leurs voiles brilloient des yeux pleins d'éteincelles.  
Benistier, le lieu saint n'estoit pas fans cela.  
Nostre homme en choisit un chanceux pour ce point là ;  
A chaque objet qui passe adoucit ses prunelles :  
Reverences, le drole en faisoit des plus belles,  
    Des plus dévotes : cependant

Il offroit l'eau lustrale. Vn Ange entre les autres  
En prit de bonne grâce : alors l'étudiant

    Dit en son cœur : elle est des nôtres.  
Il retourne au logis ; vieille vient ; rendez-vous.  
D'en conter le détail, vous vous en doutez tous.

    Il s'y fit nombre de folies.

    La Dame estoit des plus jolies,

    Le passe temps fut des plus doux.

Il le conte au Docteur. Discretion françoise  
Est chose outre nature, & d'un trop grand effort.

    Diffimuler un tel transport ;

    Cela sent son humeur bourgeoise.

Du fruit de ses conseils le Docteur s'aplaudit,  
Rit en Iurifconsulte, & des maris se raille.

    Pauvres gens, qui n'ont pas l'esprit  
    De garder du loup leur ouïaille !

Vn berger en a cent ; des hommes ne sçauront  
    Garder la seule qu'ils auront !



Bien luy sembloit ce soin chose un peu malaisée ;  
Mais non pas impossible ; & sans qu'il eust cent yeux  
Il défioit graces aux Cieux  
Sa femme encor que tres rusée.  
A ce discours, ami Lecteur,  
Vous ne croiriez jamais, sans avoir quelque honte  
Que l'heroïne de ce conte  
Fust propre femme du Docteur.  
Elle l'estoit pourtant. Le pis fut que mon homme,  
En s'informant de tout, & des si & des cas,  
Et comme elle estoit faite, & quels secrets appas,  
Vid que c'estoit sa femme en somme.  
Vn seul point l'arrestoit ; c'estoit certain talent  
Qu'avoit en sa moitié trouvé l'étudiant,  
Et que pour le mari n'avoit pas la donzelle.  
A ce signe ce n'est pas elle,  
Difoit en soy le pauvre Epoux ;  
Mais les autres points y font tous ;  
C'est elle. Mais ma femme au logis est resveuse,  
Et celle-cy paroist causeuse,  
Et d'un agreable entretien :  
Assurément c'en est une autre.  
Mais du reste il n'y manque rien,  
Taille, visage, traits, mesme poil ; c'est la nostre.  
Après avoir bien dit tout bas,  
Ce l'est, & puis ce ne l'est pas,  
Force fut qu'au premier en demeurast le sire.  
Il laisse à penser son courroux,  
Sa fureur afin de mieux dire.

Vous vous estes donnez un second rendez-vous ?

Poursuivit-il. Ouy ; reprit nostre apôtre,  
Elle & moy n'avons eu garde de l'oublier,  
Nous trouvans trop bien du premier,  
Pour n'en pas mesnager un autre ;  
Tres resolus tous deux de ne nous rien devoir.

La résolution, dit le Docteur, est belle.

Je sçaurois volontiers quelle est cette donzelle.

L'écolier repartit : Je ne l'ay pu sçavoir.

Mais qu'importe ? il suffit que je sois content d'elle.

Dés à présent je vous répons

Que l'Epoux de la Dame a toutes ses façons.

Si quelqu'une manquoit, nous la luy donnerons

Demain en tel endroit, à telle heure, sans faute.

On doit m'attendre entre deux draps,  
Champ de bataille propre à de pareils combats.  
Le rendez-vous n'est point dans une chambre haute.

Le logis est propre & paré.

On m'a fait à l'abord traverser un passage

Où jamais le jour n'est entré ;

Mais aussi-tôt après la vieille du message

M'a conduit en des lieux où loge en bonne foy

Tout ce qu'amour a de délices ;

On peut s'en rapporter à moy.

A ce discours jugez quels estoient les supplices

Qu'enduroit le Docteur. Il forme le dessein •

De s'en aller le lendemain •

Au lieu de l'écolier ; & sous ce personnage

Convaincre sa moitié, luy faire un vasselage

Dont il fust à jamais parlé.  
N'en déplaise au nouveau confrere,  
Il n'estoit pas bien conseillé :  
Mieux valoit pour le coup se taire :  
Sauf d'apporter en temps & lieu  
Remede au cas, moyennant Dieu.

Quand les épouses font un récipiendaire  
Au benoist estat de cocu,  
S'il en peut fortir franc, c'est à luy beaucoup faire ;  
Mais quand il est déjà reçu,  
Vne façon de plus ne fait rien à l'affaire.  
Le Docteur raisonna d'autre sorte, & fit tant  
Qu'il ne fit rien qui vaille. Il crût qu'en prévenant

Son Parrein en cociage,  
Il feroit tour d'homme sage :  
Son Parrein, cela s'entend,  
Pourveu que sous ce galant  
Il eust fait apprentissage ;

Chose dont à bon droit le Lecteur peut douter.  
Quoy qu'il en soit l'Epoux ne manque pas d'aller

Au logis de l'Avanture,  
Croyant que l'allée obscure,

Son silence, & le soin de se cacher le nez,  
Sans qu'il fust reconnu le feroient introduire

En ces lieux si fortunez :

Mais par malheur la vieille avoit pour se conduire  
Vne lanterne fourde ; & plus fine cent fois

Que le plus fin Docteur en loix,  
Elle reconnut l'homme, & sans estre surprise

Elle luy dit, attendez là ;  
Je vais trouver Madame Elise.  
Il la faut avertir ; je n'ose sans cela  
Vous mener dans sa chambre : & puis vous devez estre  
En autre habit pour l'aller voir :  
C'est à dire en un mot qu'il n'en faut point avoir.  
Madame attend au lit. A ces mots nôtre Maître  
Pouffé dans quelque bouge y voit d'abord parestre  
Tout un deshabillé ; des mules, un peignoir,  
Bonnet, robe de chambre, avec chemise d'homme ;  
Parfums sur la toilette, & des meilleurs de Rome :  
Le tout propre, arrangé, de mesme qu'on eust fait  
Si l'on eust attendu le Cardinal préfet.  
Le Docteur se dépoüille ; & cette gouvernante  
Revient, & par la main le conduit en des lieux  
Où nôtre homme privé de l'usage des yeux  
Va d'une façon chancelante.  
Après ces détours ténébreux,  
La vieille ouvre une porte, & vous pousse le fire  
En un fort mal plaissant endroit,  
Quoy que ce fust son propre Empire ;  
C'estoit en l'Ecole de droit.  
En l'Ecole de droit ! Là mesme. Le pauvre homme  
Honteux, surpris, confus, non sans quelque raison  
Pensa tomber en pamoison.  
Le conte en courut par tout Rome.  
Les écoliers alors attendoient leur regent.  
Cela seul acheva sa mauvaise fortune.  
Grand éclat de risée, & grand chuchillement.

Vniversel étonnement.

Est-il fou ? qu'est-ce là ? vient-il de voir quelqu'une ?

Ce ne fut pas le tout ; sa femme se plaignit.

Proces. La parenté se joint en cause, & dit ;

Que du Docteur venoit tout le mauvais ménage ;

Que cet homme estoit fou, que sa femme estoit sage.

On fit casser le mariage ;

Et puis la Dame se rendit

Belle & bonne religieuse

A saint Croissant en Vavoureuse.

Vn Prélat luy donna l'habit.





*Le Diable en Enfer.*

QVI craint d'aymer, a tort selon mon sens  
S'il ne fuit pas dés qu'il void une belle.  
Je vous connois objets doux & puissans :  
Plus ne m'iray brûler à la chandelle.  
Vne vertu fort de vous ne sçais quelle,  
Qui dans le cœur s'introduit par les yeux.  
Ce qu'elle y fait, besoin n'est de le dire;  
On meurt d'amour, on languit, on soupire :  
Pas ne tiendrait aux gens qu'on ne fît mieux.  
A tels perils ne faut qu'on s'abandonne.  
I'en vais donner pour preuve une personne  
Dont la beauté fit trébucher Rustic.  
Il en avint un fort plaissant trafic :  
Plaissant fut-il, au peché prés, sans faute :  
Car pour ce poinct, je l'excepte & je l'oste :  
Et ne suis pas du goust de celle la  
Qui buvant frais (ce fut ie pense à Rome)  
Disoit, que n'est-ce un peché que cela !  
Je la condamne; & veux prouver en somme  
Qu'il fait bon craindre encor que l'on soit saint.  
Rien n'est plus vray. Si Rustic avoit craint,  
Il n'auroit pas retenu cette fille,

Qui jeune & simple & pourtant tres-gentille  
Jusques au vif vous l'eut bien-tôt atteint.  
Alibech fut son nom, si j'ay memoire;  
Fille un peu neuve, à ce que dit l'histoire.  
Lisant un jour comme quoy certains saints,  
Pour mieux vaquer à leurs pieux desseins  
Se séquestroient; vivoient comme des Anges,  
Qui çà qui là, portans toujours leurs pas  
En lieux cachez; choses qui bien qu'étranges  
Pour Alibech avoient quelques appas.  
Mon Dieu, dit-elle, il me prend une envie  
D'aller mener une semblable vie.  
Alibech donc s'en va sans dire adieu.  
Mere ny sœur, nourrice ny compagne  
N'est avertie. Alibech en campagne  
Marche toujours, n'arreste en pas un lieu.  
Tant court en fin qu'elle entre en un bois sombre;  
Et dans ce bois elle trouve un vieillard;  
Homme possible autrefois plus gaillard,  
Mais n'estant lors qu'un squelette & qu'une ombre.  
Pere, dit-elle, un mouvement m'a pris;  
C'est d'estre sainte, & meriter pour prix  
Qu'on me révere, & qu'on chomme ma feste.  
O quel plaisir j'aurois si tous les ans,  
La palme en main, les rayons sur la teste,  
Je recevois des fleurs & des presens!  
Vôtre métier est-il si difficile?  
Je sçais dé-jà jeûner plus d'à demi.  
Abandonnez ce penser inutile,

Dit le vieillard, je vous parle en ami.  
La fainteté n'est chose si commune  
Que le jeûner fuffife pour l'avoir.  
Dieu gard de mal fille & femme qui jeûne  
Sans pour cela guere mieux en valoir.  
Il faut encor pratiquer d'autres choses,  
D'autres vertus qui me font lettres closes,  
Et qu'un Hermite habitant de ces bois  
Vous apprendra mieux que moy mille fois.  
Allez-le voir, ne tardez davantage :  
Je ne retiens tels oifeaux dans ma cage.  
Disant ces mots le vieillard la quita,  
Ferma sa porte, & se barricada.  
Tres sage fut d'agir ainfi fans doute,  
Ne se fiant à vieillesse ny goutte,  
Jeûne ny haine, enfin à rien qui foit.  
Non loin de là nôtre sainte apperçoit  
Celuy de qui ce bon vieillard parloit ;  
Homme ayant l'ame en Dieu toute occupée,  
Et se faifant tout blanc de son épée.  
C'étoit Rustic, jeune saint tres fervent :  
Ces jeunes là s'y trompent bien souvent.  
En peu de mots l'appetit d'estre sainte  
Luy fut d'abord par la belle expliqué ;  
Appetit tel qu'Alibech avoit crainte  
Que quelque jour son fruit n'en fust marqué.  
Rustic fourit d'une telle innocence.  
Je n'ay, dit-il, que peu de connoissance  
En ce mestier ; mais ce peu là que j'ay



Bien volontiers vous sera partagé.  
Nous vous rendrons la chose familière.  
Maître Rustic eust du donner congé  
Tout dès l'abord à semblable écolière.  
Il ne le fit ; en voici les effets.  
Comme il vouloit estre des plus parfaits,  
Il dit en soy : Rustic, que sçais-tu faire ?  
Veiller, prier, jeûner, porter la haire ?  
Qu'est-ce cela ? moins que rien ; tous le font :  
Mais d'estre seul auprès de quelque belle  
Sans la toucher, il n'est victoire telle ;  
Triomphes grands chez les Anges en font :  
Meritons les ; retenons cette fille.  
Si je résiste à chose si gentille,  
J'atteinds le comble, & me tire du pair.  
Il la retint ; & fut si téméraire  
Qu'outre Satan il défia la chair,  
Deux ennemis toujours prests à mal faire.  
Or sont nos saints logés sous même toit.  
Rustic apreste en un petit endroit  
Un petit lit de jonc pour la Novice.  
Car de coucher sur la dure d'abord,  
Quelle apparence ? elle n'estoit encor  
Accoutumée à si rude exercice.  
Quant au souper, elle eut pour tout service .  
Un peu de fruit, du pain non pas trop beau.  
Faites estat que la magnificence  
De ce repas ne consista qu'en l'eau,  
Claire, d'argent, belle par excellence.

Rustic jeûna; la fille eut appetit.  
Couchez à part, Alibech s'endormit :  
L'hermite non. Vne certaine beste  
Diable nommée, un vray serpent maudit,  
N'eut point de paix qu'il ne fût de la fête.  
On l'y reçoit; Rustic roule en sa teste,  
Tantost les traits de la jeune beauté,  
Tantost sa grace, & sa naiveté,  
Et ses façons, & sa maniere douce,  
L'âge, la taille, & sur tout l'enbonpoint,  
Et certain sein ne se reposant point;  
Allant, venant; sein qui pousse & repousse  
Certain corset en dépit d'Alibech,  
Qui tafche en vain de luy clorre le bec :  
Car toujourns parle : il va, vient, & respire :  
C'est son patois; Dieu sçait ce qu'il veut dire.  
Le pauvre Hermite émeu de passion  
Fit de ce point sa méditation.  
Adieu la haire, adieu la discipline;  
Et puis voila de ma devotion;  
Voila mes saints. Celuy-cy s'achemine  
Vers Alibech; & l'éveille en sursaut.  
Ce n'est bien fait que de dormir si tost,  
Dit le frater; il faut au préallable  
Qu'on fasse une œuvre à Dieu fort agreable,  
Emprisonnant en enfer le malin.  
Créé ne fut pour aucune autre fin.  
Procédons y. Tout à l'heure il se glisse  
Dedans le lit. Alibech sans malice,

N'entendoit rien à ce mystere là :  
Et ne sçachant ny ceci ny cela,  
Moitié forcée & moitié consentante,  
Moitié voulant combattre ce désir,  
Moitié n'osant, moitié peine & plaisir,  
Elle creut faire acte de repentante;  
Bien humblement rendit grace au frater ;  
Sçeut ce que c'est que le diable en enfer.  
Deformais faut qu'Alibech se contante  
D'estre martire, en cas que sainte soit :  
Frere Rustic peu de vierges faisoit.  
Cette leçon ne fut la plus aisée.  
Dont Alibech non encor déniaisée  
Dit, il faut bien que le Diable en effet  
Soit une chose étrange & bien mauvaise :  
Il brise tout ; voyez le mal qu'il fait  
A sa prison : non pas qu'il m'en déplaise :  
Mais il merite en bonne verité  
D'y retourner. Soit fait, ce dit le frere.  
Tant s'appliqua Rustic à ce mystere,  
Tant prit de soin, tant eut de charité,  
Qu'enfin l'Enfer s'accoustumant au Diable  
Eust eu toujors sa presence agreable,  
Si l'autre eust pu toujors en faire essay.  
Sur quoy la belle ; on dit encor bien vray  
Qu'il n'est prison si douce que son hôte  
En peu de temps ne s'y lasse sans faute.  
Bien tost nos gens ont noise sur ce point.  
En vain l'Enfer son prisonnier rappelle

Le Diable est sourd, le Diable n'entend point.  
L'enfer s'ennuie; autant en fait la belle.  
Ce grand desir d'estre sainte s'en va.  
Rustic voudroit estre depeintre d'elle.  
Elle pourveoit d'elle mesme à cela.  
Furtivement elle quite le fire :  
Par le plus court s'en retourne chez soy.  
Je suis en foin de ce qu'elle put dire  
A ses parens : c'est ce qu'en bonne foy  
Jusqu'à present je n'ay bien sçeu comprendre.  
Apparemment elle leur fit entendre  
Que son cœur meu d'un appetit d'enfant  
L'avoit portée à tascher d'estre sainte.  
Ou l'on la crut, ou l'on en fit semblant.  
Sa parenté prit pour argent contant  
Vn tel motif : non que de quelque atteinte  
A son enfer on n'eust quelque soupçon :  
Mais cette chartre est faite de façon  
Qu'on n'y void goute; & maint geolier s'y trompe.  
Alibech fut festinée en grand pompe.  
L'histoire dit que par simplicité  
Elle conta la chose à ses compagnes.  
Besoin n'estoit que vòtre sainteté,  
Ce luy dit-on, traversast ces campagnes.  
On vous auroit, sans bouger du logis,  
Mesme leçon mesme secret appris.  
Je vous aurois, dit l'une, offert mon frere.  
Vous auriez eu, dit l'autre, mon cousin :  
Et Nèherbal nôtre prochain voisin

N'est pas non plus Novice en ce mystère.  
Il vous recherche; acceptez ce parti,  
Devant qu'on soit d'un tel cas averti.  
Elle le fit : Nèherbal n'étoit homme  
A cela près. On donna telle somme  
Qu'avec les traits de la jeune Alibech  
Il prit pour bon un enfer très-suspect ;  
Vfânt des biens que l'Hymen nous envoie.  
A tous Epoux Dieu doint pareille joye;  
Ne plus ne moins qu'employoit au désert  
Rustic son Diable, Alibech son enfer.





*La Jument du Compere Pierre.*

MESSIRE Iean, (c'estoit certain Curé  
Qui preschoit peu finon sur la Vendange)  
Sur ce fujet, sans estre préparé,  
Il triomphoit; vous eussiez dit un Ange.  
Encore un poinct estoit touché de luy;  
Non si souvent qu'eust voulu le Messire :  
Et ce poinct là les enfans d'aujourd'hui  
Sçavent que c'est, besoin n'ay de le dire.  
Messire Iean tel que je le descris  
Faisoit si bien que femmes & maris  
Le recherchoient, estimoient sa science;  
Au demeurant il n'estoit conscience  
Vn peu jolie, & bonne à diriger,  
Qu'il ne voulust luy mesme interroger,  
Ne s'en fiant aux soins de son Vicaire.  
Messire Iean auroit voulu tout faire;  
S'entremettoit en zélé directeur;  
Alloit par tout; disant qu'un bon Pasteur  
Ne peut trop bien ses ouailles connoistre,  
Dont par luy mesme instruit en vouloit estre.  
Parmi les gens de luy les mieux venus,  
Il frequentoit chez le compere Pierre,

Bon villageois à qui pour toute terre,  
Pour tout domaine, & pour tous revenus  
Dieu ne donna que ses deux bras tous nus,  
Et son louchet, dont pour toute ustensille  
Pierre faisoit subsister sa famille.  
Il avoit femme & belle & jeune encor,  
Ferme sur tout; le hasle avoit fait tort  
A son visage, & non à sa personne.  
Nous autres gens peut-estre aurions voulu  
Du délicat, ce rustiq ne m'eust plu;  
Pour des Cûrez la paste en estoit bonne;  
Et convenoit à semblables amours.  
Messire Iean la regardoit toûjours  
Du coin de l'œil, toûjours tournoit la teste  
De son costé; comme un chien qui fait feste  
Aux os qu'il void n'estre pas trop chétifs;  
Que s'il en void un de belle apparence,  
Non décharné, plein encore de substance,  
Il tient dessus ses regards attentifs :  
Il s'inquiete, il trepigne, il remüe  
Oreille & queüe; il a toûjours la veüe  
Dessus cet os, & le ronge des yeux  
Vingt fois devant que son palais s'en fente.  
Messire Iean tout ainsi se tourmente  
A cet objet pour luy délicieux.  
La Villageoise estoit fort innocente,  
Et n'entendoit aux façons du Pasteur  
Mystere aucun; ny son regard flateur,  
Ny ses presens ne touchoient Magdeleine :

Bouquets de thin, & pots de Marjolaine  
Tomboient à terre : avoir cent menus soins  
C'estoit parler bas-breton tout au moins.  
Il s'avisa d'un plaisant stratagème.  
Pierre estoit lourd, sans esprit : je crois bien  
Qu'il ne se fust précipité luy mesme,  
Mais par delà de luy demander rien,  
C'estoit abus & tres grande sottise.  
L'autre luy dit ; compere mon ami  
Te voila pauvre, & n'ayant à demi  
Ce qu'il te faut ; si je t'apprends la guise  
Et le moyen d'estre un jour plus contant  
Qu'un petit Roy, sans te tourmenter tant,  
Que me veux tu donner pour mes estreines ?  
Pierre répond ; Parbleu Messire Iean  
Je suis à vous ; disposez de mes peines ;  
Car vous sçavez que c'est tout mon vaillant.  
Nôtre cochon ne nous faudra pourtant :  
Il a mangé plus de son, par mon ame,  
Qu'il n'en tiendrait trois fois dans ce tonneau,  
Et d'abondant la vache à nôtre femme  
Nous a promis qu'elle feroit un veau :  
Prenez le tout. Je ne veux nul salaire,  
Dit le Pasteur ; obliger mon compere  
Ce m'est assez, je te diray comment.  
Mon dessein est de rendre Magdeleine  
Lument le jour par art d'enchantement,  
Luy redonnant sur le soir forme humaine.  
Tres-grand profit pourra certainement



T'en revenir ; car ton Afne eft fi lent,  
Que du marché l'heure eft prefque paffée  
Quand il arrive ; ainfi tu ne vends pas,  
Comme tu veux, tes herbes, ta denrée,  
Tes choux, tes aulx, enfin tout ton tracas.  
Ta femme eftant jument forte & menbrüe,  
Ira plus vifte ; & fi toft que chez toy  
Elle fera du logis revenuë,  
Sans pain ny foupe ün peu d'herbe menuë  
Luy fuffira. Pierre dit ; fur ma foy,  
Meffire Iean, vous eftes un fage homme.  
Voyez que c'eft d'avoir étudié !  
Vend-on cela ? fi j'avois groffe fomme  
Je vous l'aurois parbleu bien toft payé.  
Iean pourfuivit, orça je t'apprendray  
Les mots, la guife, & toute la maniere,  
Par où jument bien faite & pouliniere  
Auras de jour, belle femme de nuit.  
Corps, teſte, jambe, & tout ce qui ſ'enſuit  
Luy reviendra : tu n'as qu'à me veoir faire.  
Tay-toy fur tout ; car un mot ſeulement  
Nous gafteroit tout nôtre enchantement.  
Nous ne pourrions revenir au myſtere,  
De nôtre vie ; encore un coup motus,  
Bouche couſüe, ouvre les yeux ſans plus :  
Toy meſme après pratiqueras la choſe.  
Pierre promet de ſe taire, & Iean dit :  
Sus Magdeleine ; il ſe faut, & pour cauſe,  
Deſpoüiller nüe & quitter cet habit :

Dégrafez-moy cet atour des Dimanches;  
Fort bien : ostez ce corset & ces manches;  
Encore mieux : défaites ce jupon;  
Tres-bien cela. Quand vint à la chemise,  
La pauvre Epouse eut en quelque façon  
De la pudeur. Estre nue ainsi mise  
Aux yeux des gens! Magdeleine aymoît mieux  
Demeurer femme, & juroit ses grands Dieux  
De ne souffrir une telle vergogne.  
Pierre luy dit : voila grande besogne!  
Et bien, tous deux nous sçaurons comme quoy  
Vous estes faite; est-ce par vostre foy  
Dequoy tant craindre? Et là là Magdeleine,  
Vous n'avez pas touûjours eu tant de peine  
À tout oster : comment donc faites-vous  
Quand vous cherchez vos puces? dites nous.  
Messire Iean est ce quelqu'un d'étrange?  
Que craignez-vous? hé quoy? qu'il ne vous mange?  
Çà dépeschons; c'est par trop marchandé.  
Depuis le temps Monsieur nostre Curé  
Auroit des-ja parfait son entreprise.  
Disant ces mots il oste la chemise,  
Regarde faire, & ses lunettes prend.  
Messire Iean par le nombril commence,  
Pose dessus une main en disant,  
Que cecy soit beau poitrail de Iument.  
Puis cette main dans le pays s'avance.  
L'autre s'en va transformer ces deux monts  
Qu'en nos climats les gens nomment tetons;

Car quant à ceux qui sur l'autre hemisphere  
Sont étendus, plus vastes en leur tour,  
Par reverence on ne les nomme guere ;  
Messire Iean leur fait aussi sa cour ;  
Disant toûjours pour la ceremonie,  
Que cecy soit telle ou telle partie,  
Ou belle croupe, ou beaux flancs, tout enfin.  
Tant de façons mettoient Pierre en chagrin ;  
Et ne voyant nul progrès à la chose,  
Il prioit Dieu pour la Métamorphose.  
C'estoit en vain ; car de l'enchantement  
Toute la force & l'accomplissement  
Gisoit à mettre une queue à la beste :  
Tel ornement est chose fort honneste :  
Iean ne voulant un tel point oublier  
L'attache donc : lors Pierre de crier,  
Si haut qu'on l'eust entendu d'une lieuë,  
Messire Iean je n'y veux point de queue :  
Vous l'attachez trop bas, Messire Iean.  
Pierre à crier ne fut si diligent,  
Que bonne part de la ceremonie  
Ne fust des-ja par le Prestre accomplie.  
A bonne fin le reste auroit esté,  
Si non contant d'avoir des-ja parlé  
Pierre encor n'eust tiré par la Soutane  
Le Curé Iean, qui luy dit, foin de toy :  
T'avois-je pas recommandé, gros asne,  
De ne rien dire, & de demeurer coy ?  
Tout est gasté ; ne t'en pren qu'à toy mesme.

Pendant ces mots l'Epoux gronde à part soy.  
Magdeleine est en un courroux extreme,  
Querelle Pierre, & luy dit; malheureux,  
Tu ne feras qu'un miserable gueux  
Toute ta vie; & puis vien-t'en me braire;  
Vien me conter ta faim & ta douleur.  
Voyez un peu : Monsieur nostre Pasteur  
Veut de sa grace à ce traïsne-malheur  
Monstrer dequoy finir nostre misere :  
Merite t-il le bien qu'on luy veut faire ?  
Messire Iean laissons là cet oyson :  
Tous les matins tandis que ce veau lie  
Ses choux, ses aulx, ses herbes, son oignon,  
Sans l'avertir venez à la maison ;  
Vous me rendrez une lument polie.  
Pierre reprit; plus de lument, mamie ;  
Je suis contant de n'avoir qu'un grison.





*Pasté d'Anguille.*

MESME beauté, tant soit exquise,  
Rassasie, & foule à la fin.  
Il me faut d'un & d'autre pain;  
Diversité c'est ma devise.  
Cette maîtresse un tantet bize  
Rit à mes yeux; pourquoi cela?  
C'est qu'elle est neuve; & celle-la  
Qui depuis long-temps m'est acquise,  
Blanche qu'elle est, en nulle guise  
Ne me cause d'émotion.  
Son cœur dit ouy; le mien dit non;  
D'où vient? en voicy la raison,  
Diversité c'est ma devise.  
Je l'ay ja dit d'autre façon,  
Car il est bon que l'on desguise;  
Suivant la Loy de ce dicton,  
Diversité c'est ma devise.  
Ce fut celle aussi d'un mary  
De qui la femme estoit fort belle.  
Il se trouva bien tost guery  
De l'amour qu'il avoit pour elle.  
L'Hymen, & la possession

Eteignirent sa passion.  
Vn sien Valet avoit pour femme  
Vn petit bec assez mignon :  
Le maistre estant bon compagnon,  
Eut bien tost empaumé la Dame.  
Cela ne plût pas au Valet,  
Qui les ayant pris sur le fait,  
Vendiqua son bien de couchete,  
A sa moitié chanta goguette,  
L'appella tout net & tout franc...  
Bien sot de faire un bruit si grand  
Pour une chose si commune ;  
Dieu nous gard de plus grand fortune.  
Il fit à son Maistre un sermon.  
Monsieur, dit-il, chacun la sienne  
Ce n'est pas trop ; Dieu & raison  
Vous recommandent cétte Antienne.  
Direz-vous, ie suis sans Chrestienne ?  
Vous en avez à la maison  
Vne qui vaut cent fois la mienne.  
Ne prenez donc plus tant de peine :  
C'est pour ma femme trop d'honneur ;  
Il ne luy faut si gros Monsieur.  
Tenons-nous chacun à la nostre ;  
N'allez point à l'eau chez un autre,  
Ayant plein puits de ces douceurs ;  
Ie m'en raporte aux connoisseurs :  
Si Dieu m'avoit fait tant de grace,  
Qu'ainsi que vous je disposasse

De Madame, je m'y tiendrois,  
Et d'une Reine ne voudrois.  
Mais puis qu'on ne sçauroit défaire  
Ce qui s'est fait, je voudrois bien,  
(Ceci soit dit sans vous déplaire,)   
Que tant de vostre ordinaire  
Vous ne goûtassiez plus du mien.  
Le Patron ne voulut luy dire  
Ny ouï ny non sur ce discours;  
Et commanda que tous les jours  
On mist aux repas, près du fire,  
Vn pasté d'Anguille; ce mets  
Lui chatoüilloit fort le palais.  
Avec un appetit extreme  
Vne & deux fois il en mangea :  
Mais quand ce vint à la troisieme  
La seule odeur le dégoûta.  
Il voulut sur une autre viande  
Mettre la main; on l'empêcha :  
Monsieur, dit-on, nous le commande :  
Tenez-vous en à ce mets-là :  
Vous l'aimez, qu'avez-vous à dire ?  
M'en voila sou, reprit le Sire.  
Et quoy toujourns paste au bec !  
Pas une Anguille de rostie !  
Passez tous les jours de ma vie !  
J'aymerois mieux du pain tout sec :  
Laissez-moy prendre un peu du vôtre :  
Pain de par Dieu, ou de par l'autre :

Au Diable ces pasteurs maudits ;  
Ils me suivront en Paradis,  
Et par delà, Dieu me pardonne.  
Le Maître accourt soudain au bruit,  
Et prenant sa part du deduit,  
Mon Amy, dit-il, je m'étonne  
Que d'un mets si plein de bonté  
Vous foyez si tôt dégoûté.  
Ne vous ay-je pas ouy dire  
Que c'estoit vôtre grand ragoût ?  
Il faut qu'en peu de temps, beau Sire,  
Vous ayez bien changé de goût.  
Qu'ay-je fait qui fust plus étrange ?  
Vous me blâmez lors que je change  
Un mets que vous croyez friand,  
Et vous en faites tout autant.  
Mon doux Amy, je vous apprend  
Que ce n'est pas une sottise,  
En fait de certains apétits,  
De changer son pain blanc en bis :  
Diversité c'est ma Devise.  
Quand le Maître eust ainsi parlé,  
Le Valet fut tout consolé.  
Non que ce dernier n'eust à dire  
Quelque chose ençor là dessus :  
Car après tout doit-il suffire  
D'alléguer son plaisir sans plus ?  
J'aymé le changé ; A la bonne heure,  
On vous l'accorde ; mais gagnez



S'il se peut les intéressez :  
Cette voye est bien la meilleure :  
Suivez-la donc. A dire vray,  
Je crois que l'Amateur du change  
De ce Conseil tenta l'essay.  
On dit qu'il parloit comme un Ange,  
De mots dorez usant toujours :  
Mots dorez font tout en Amours.  
C'est une maxime constante :  
Chacun sçait quelle est mon entente :  
J'ay rebatu cent & cent fois  
Cecy dans cent & cent endroits :  
Mais la chose est si nécessaire,  
Que je ne puis jamais m'en taire,  
Et rediray jusques au bout,  
Mots dorez en Amours font tout.  
Ils persuadent la Donzelle,  
Son petit chien, sa Demoiselle,  
Son Epoux quelque fois aussi ;  
C'est le seul qu'il falloit icy  
Persuader ; il n'avoit l'ame  
Sourde à cette éloquence ; & Dame  
Les Orateurs du temps jadis  
N'en ont de telle en leurs écrits.  
Nôtre jaloux devint commode.  
Même on dit qu'il suivit la mode  
De son Maître, & toujours depuis  
Changea d'objets en ses deduits.  
Il n'estoit bruit que d'avantures

Du Chrétien & de Creatures.  
Les plus nouvelles sans manquer  
Estoient pour luy les plus gentilles;  
Par où le drôle en pût croquer,  
Il en croqua, femmes & filles,  
Nymphes, Grifettes, ce qu'il put :  
Toutes estoient de bonne prise;  
Et sur ce poinct, tant qu'il vescu,  
Diversité fut sa Devise.





### *Les Lunettes.*

I'AVOIS juré de laisser là les Nones :  
Car que toujourns on voye en mes écrits  
Mesme sujet, & semblables personnes,  
Cela pourroit fatiguer les esprits.  
Ma muse met Guimpe sur le tapis :  
Et puis quoy ? Guimpe ; & puis Guimpe sans cesse ;  
Bref toujourns Guimpe, & Guimpe sous la presse.  
C'est un peu trop. Je veux que les Nonains  
Fassent les tours en amour les plus fins ;  
Si ne faut-il pour cela qu'on épuise  
Tout le sujet ; le moyen ? c'est un fait  
Par trop fréquent, je n'aurois jamais fait :  
Il n'est Greffier dont la plume y suffise.  
Si j'y tâchois on pourroit soupçonner  
Que quelque cas m'y feroit retourner ;  
Tant sur ce point mes Vers font de rechutes ;  
Toujourns souvient à Robin de ses flûtes.  
Or apportons à cela quelque fin.  
Je le prétends cette tâche icy faite.  
Iadis s'estoit introduit un blondin  
Chez des Nonains à titre de fillette.  
Il n'avoit pas quinze ans que tout ne fust :

Dont le galant passa pour sœur Colette  
Auparavant que la barbe luy crût.  
Cet entre temps ne fust sans fruit ; le Sire  
L'employa bien : Agnés en profita.  
Las quel profit ! j'eusse mieux fait de dire  
Qu'à sœur Agnés malheur en arriva.  
Il luy falut élargir sa ceinture ;  
Puis mettre au iour petite creature,  
Qui ressembloit comme deux gouttes d'eau,  
Ce dit l'histoire, à la sœur Iouvenceau.  
Voilà scandale & bruit dans l'Abbaye.  
D'où cet enfant est il plu ? comme a-t-on,  
Disoient les sœurs en riant, ie vous prie,  
Trouvé ceans ce petit champignon ?  
Si ne s'est-il après tout fait luy même.  
La Prieure est en un courroux extreme.  
Avoir ainsi souillé cette maison !  
Bien tost on mit l'accouchée en prison.  
Puis il falut faire enquete du pere.  
Comment est il entré ? comment sorti ?  
Les murs sont hauts, antique la touriere,  
Double la grille, & le tour tres petit.  
Seroit ce point quelque garçon en fille ?  
Dit la Prieure, & parmi nos brebis  
N'aurions nous point sous de trompeurs habits  
Vn ieune loup ? fus qu'on se des-habille :  
Ie veux sçavoir la verité du cas.  
Qui fut bien pris, ce fut la feinte ouaille.  
Plus son esprit à songer se travaille,

Moins il espere échaper d'un tel pas.  
Necessité mere de stratagème  
Luy fit... eh bien ? luy fit en ce moment  
Lier... eh quoy ? foin, ie suis court moy mesme :  
Où prendre un mot qui dise honnestement  
Ce que lia le pere de l'enfant ?  
Comment trouver un détour suffisant  
Pour cet endroit ? Vous avez ouï dire  
Qu'au temps jadis le genre humain avoit  
Fenestre au corps ; de forte qu'on pouvoit  
Dans le dedans tout à son aise lire ;  
Chose commode aux Medecins d'alors.  
Mais si d'avoir une fenestre au corps  
Estoit utile, une au cœur au contraire  
Ne l'estoit pas ; dans les femmes sur tout :  
Car le moyen qu'on pût venir à bout  
De rien cacher ? Nostre commune mere  
Dame Nature y pourveut sagement  
Par deux lacets de pareille mesure.  
L'homme & la femme eurent également  
De quoy fermer une telle ouverture.  
La femme fut lacée un peu trop dru.  
Ce fut sa faute, elle mesme en fut cause ;  
N'estant iamais à son gré trop bien close.  
L'homme au rebours : & le bout du tissu  
Rendit en luy la nature perplexe.  
Bref le lacet à l'un & l'autre sexe  
Ne put quadrer, & se trouva, dit-on,  
Aux femmes court, aux hommes un peu long.

Il est facile à présent qu'on devine  
Ce que lia nostre ieune imprudent ;  
C'est ce surplus, ce reste de machine,  
Bout de lacet aux hommes excédant.  
D'un brin de fil il l'attacha de forte  
Que tout sembloit aussi plat qu'aux Nonains :  
Mais fil ou foye, il n'est bride assez forte  
Pour contenir ce que bien tost ie crains  
Qui ne s'échape ; amenez moy des saints ;  
Amenez-moy si vous voulez des Anges ;  
Ie les tiendray creatures estranges,  
Si vingt Nonains telles qu'on les vid lors  
Ne font trouver à leur esprit un corps.  
J'entends Nonains ayant tous les trefors  
De ces trois sœurs dont la fille de l'onde  
Se fait servir ; chiches & fiers appas,  
Que le soleil ne void qu'au nouveau monde,  
Car celui-cy ne les luy monstre pas.  
La Prieure a sur son nez des lunettes,  
Pour ne iuger du cas legerement.  
Tout à l'entour font debout vingt Nonettes,  
En un habit que vray-semblablement  
N'avoient pas fait les tailleurs du Couvent.  
Figurez-vous la question qu'au Sire  
On donna lors ; besoin n'est de le dire.  
Touffes de lis, proportion du corps,  
Secrets appas, enbonpoinct, & peau fine,  
Fermes tetons, & semblables ressorts  
Eurent bien tost fait ioüer la machine.

Elle eschapa, rompit le fil d'un coup,  
Comme un coursier qui romproit son licou,  
Et sauta droit au nez de la Prieure,  
Faisant voler lunettes tout à l'heure  
Jusqu'au plancher. Il s'en falut bien peu  
Que l'on ne vist tomber la lunetiere.  
Elle ne prit cet accident en ieu.  
L'on tint Chapitre, & sur cette matiere  
Fut raisonné long-temps dans le logis.  
Le ieune loup fut aux vieilles brebis  
Livré d'abord. Elles vous l'empoignerent,  
A certain arbre en leur cour l'attacherent,  
Ayant le nez devers l'arbre tourné,  
Le dos à l'air avec toute la fuite :  
Et cependant que la troupe maudite  
Songe comment il fera guerdonné,  
Que l'une va prendre dans les cuisines  
Tous les balays, & que l'autre s'en court  
A l'Arse<sup>n</sup>al où sont les disciplines,  
Qu'une troisieme enferme à double tour  
Les Sœurs qui sont ieunes & pitoyables,  
Bref que le fort ami du marjeolet  
Ecarte ainsi toutes les détestables,  
Vient un Meusnier monté sur son mulet,  
Garçon quarré, garçon couru des filles,  
Bon Compagnon, & beau ioüeur de quilles.  
Oh oh, dit-il, qu'est-ce là que ie voy ?  
Le plaissant saint ! ieune hommé, ie te prie,  
Qui t'a mis là ? sont-ce ces sœurs, dis moy.

Avec quelqu'une as tu fait la folie ?  
Te plaisoit elle ? estoit elle iolie ?  
Car à te voir tu me portes ma foy  
(Plus ie regarde & mire ta personne)  
Tout le minois d'un vray croqueur de None.  
L'autre répond : hélas, c'est le rebours :  
Ces Nones m'ont en vain prié d'amours.  
Voila mon mal ; Dieu me doint patience ;  
Car de commettre une si grande offence,  
L'en fais scrupule, & fust-ce pour le Roy ;  
Me donnaist-on aussi gros d'or que moy.  
Le Meusnier rit ; & sans autre mystere  
Vous le délie, & luy dit, idiot,  
Scrupule toy, qui n'es qu'un pauvre haire !  
C'est bien à nous qu'il appartient d'en faire !  
Nostre Curé ne feroit pas si sot.  
Viste, fuy-t'en, m'ayant mis en ta place :  
Car aussi bien tu n'es pas comme moy  
Franc du collier, & bon pour cet employ :  
Ie n'y veux point de quartier ny de grace :  
Viennent ces sœurs ; toutes ie te répon  
Verront beau ieu si la corde ne rompt.  
L'autre deux fois ne se le fait redire.  
Il vous l'attache, & puis luy dit adieu.  
Large d'épaule on auroit veu le Sire  
Attendre nud les Nonains en ce lieu.  
L'escadron vient, porte en guise de Cierges  
Gaules & fûets : procession de verges  
Qui fit la ronde à l'entour du Meusnier,



Sans luy donner le temps de se montrer,  
Sans l'avertir. Tout beau, dit-il, mes Dames :  
Vous vous trompez ; confiderez-moy bien :  
Je ne suis pas cet ennemi des femmes,  
Ce scrupuleux qui ne vaut rien à rien.  
Employez moy, vous verrez des merveilles.  
Si je dis faux, coupez moy les oreilles.  
D'un certain jeu je viendray bien à bout ;  
Mais quant au foüet je n'y vauz rien du tout.  
Qu'entend ce Rustre, & que nous veut il dire,  
S'écria lors une de nos fans-dents.  
Quoy tu n'es pas nostre faiseur d'enfans ?  
Tant pis pour toy, tu payras pour le fire.  
Nous n'avons pas telles armes en main,  
Pour demeurer en un si beau chemin.  
Tien tien, voila l'ébat que l'on desire.  
A ce discours foüets de rentrer en ieu,  
Verges d'aller, & non pas pour un peu ;  
Meufnier de dire en langue intelligible,  
Crainte de n'estre assez bien entendu,  
Mes Dames ie... feray tout mon possible  
Pour m'acquiter de ce qui vous est dû.  
Plus il leur tient des discours de la sorte,  
Plus la fureur de l'antique cohorte  
Se fait sentir. Long-temps il s'en souvint.  
Pendant qu'on donne au Maistre l'anguillade,  
Le mulet fait sur l'herbette gambade.  
Ce qu'à la fin l'un & l'autre devint,  
Je ne le sçais, ny ne m'en mets en peine.

Suffit d'avoir sauvé le iouvenceau.  
Pendant un temps les lecteurs pour douzaine  
De ces Nonains au corps gent & si beau  
N'auroient voulu, ie gage, être en fa peau.





*Le Cuvier.*

SOIEZ Amant, vous serez inventif :  
Tour ny détour, ruse ny stratageme  
Ne vous faudront : le plus jeune aprentif  
Est vieux routier des le moment qu'il aime :  
On ne vit onc que cette passion  
Demeuraft court faute d'invention :  
Amour fait tant qu'enfin il a son conte.  
Certain Cuvier, dont on fait certain conte,  
En fera foy. Voicy ce que j'en fçais,  
Et qu'un quidam me dit ces iours passés.  
Dedans un bourg ou ville de Province,  
(N'importe pas du titre ny du nom)  
Vn Tonnelier & fa femme Nanon  
Entretenoient un mefnage assez mince.  
De l'aller voir amour n'eut à mépris ;  
Y conduifant un de fes bons amis ;  
C'est cociüage ; il fut de la partie ;  
Dieux familiers, & fans ceremonie,  
Se trouvant bien dans toute hofellerie ;  
Tout est pour eux bon gifte & bon logis ;  
Sans regarder fi c'est louvre ou cabane.  
Vn drosle donc careffoit Madame Anne.

Ils en estoient sur un point, sur un point...  
C'est dire assez de ne le dire point,  
Lors que l'Espoux revient tout hors d'haleine  
Du Cabaret; iustement, iustement...  
C'est dire encor ceci bien clairement.  
On le maudit; nos gens sont fort en peine.  
Tout ce qu'on put, fut de cacher l'Amant :  
On vous le ferre en haste & promptement  
Sous un cuvier, dans une cour prochaine.  
Tout en entrant l'Espoux dit, i'ay vendu  
Nostre Cuvier. Combien ? dit Madame Anne.  
Quinze beaux francs. Va tu n'es qu'un gros Afne,  
Repartit elle, & ie t'ay d'un escu  
Fait aujourd'huy profit par mon adresse,  
L'ayant vendu fix écus avant toy.  
Le Marchand voit s'il est de bon alloy,  
Et par dedans le taffe piece à piece,  
Examinant si tout est comme il faut,  
Si quelque endroit n'a point quelque défaut.  
Que ferois tu malheureux sans ta femme ?  
Monsieur s'en va chopiner, cependant  
Qu'on se tourmente icy le corps & l'ame :  
Il faut agir sans cesse en l'attendant.  
Ie n'ay gousté iusqu'icy nulle ioye :  
I'en gouteray deormais, atten t'y.  
Voyez un peu, le galand a bon foye :  
Ie suis d'avis qu'on laisse à tel mary  
Telle moitié. Doucement nostre Espouse,  
Dit le bon homme. Or sus Monsieur, fortés.

Cà que je racle un peu de tous costés  
Vostre Cuvier, & puis que ie l'arrouse;  
Par ce moyen vous verrez s'il tient eau,  
Je vous réponds qu'il n'est moins bon que beau.  
Le galant fort; l'époux entre en sa place,  
Racle par tout, la chandelle à la main,  
Deçà delà; fans qu'il se doute brin  
De ce qu'amour en dehors vous luy brasse :  
Rien n'en put voir; & pendant qu'il repasse  
Sur chaque endroit, affublé du cuveau,  
Les Dieux susdits luy viennent de nouveau  
Rendre visite, imposant un ouvrage  
A nos Amans bien different du sien.  
Il regrata, grata, frota si bien,  
Que nôtre couple, ayant repris courage,  
Reprit aussi le fil de l'entretien  
Qu'avoit troublé le galant personnage.  
Dire comment le tout se put passer,  
Amy Lecteur tu dois m'en dispenser :  
Suffit que i'ay tres bien prouvé ma these.  
Ce tour fripon du couple augmentoit l'aïse.  
Nul d'eux n'estoit à tels ieux aprentif.  
Soyez Amant, vous ferez inventif.





*La chose impossible.*

UN demon plus noir que malin,  
Fit un charme si souverain  
Pour l'Amant de certaine belle,  
Qu'à la fin celui cy posseda sa cruelle.  
Le pact de nostre Amant & de l'esprit folet  
Ce fut que le premier ioüiroit à souhait  
De sa charmante inexorable.  
Ie te la rends dans peu, dit Satan, favorable :  
Mais par tel si, qu'au lieu qu'on obeit au Diable,  
Quand il a fait ce plaisir là,  
A tes commandemens le Diable obeira,  
Sur l'heure mesme, & puis sur la mesme heure  
Ton serviteur Lutin, sans plus longue demeure,  
Ira te demander autre commandement,  
Que tu luy feras promptement ;  
Toûiours ainsi, sans nul retardement :  
Sinon, ny ton corps ny ton ame  
N'appartiendront plus à ta Dame ;  
Ils feront à Satan, & Satan en fera  
Tout ce que bon lui semblera.  
Le Galand s'accorde à cela.  
Commander, estoit-ce un mystere?

Obeïr est bien autre affaire.

Sur ce penfer là nostre Amant

S'en va trouver sa belle; en a contentement;

Gouste des voluptez qui n'ont point de pareilles;

Se trouve tres heureux; hormis qu'incessamment

Le Diable estoit à ses oreilles.

Alors l'Amant lui commandoit

Tout ce qui lui venoit en teste;

De bâtir des Palais, d'exciter la tempeste;

En moins d'un tour de main cela s'accomplissoit.

Mainte pistolle se glissoit

Dans l'escarcelle de nostre homme.

Il envoioit le Diable à Rome;

Le Diable revenoit tout chargé de pardons.

Aucuns voyages n'estoient longs,

Aucune chose malaisée.

L'Amant à force de rêver

Sur les ordres nouveaux qu'il lui falloit trouver,

Vid bien-tost sa cervelle usée.

Il s'en plaignoit à sa divinité :

Lui dit de bout en bout toute la verité.

Quoy ce n'est que cela ? lui repartit la Dame :

Je vous auray bien-tost tiré

Vne telle épine de l'ame.

Quand le Diable viendra, vous lui presenterez

Ce que ie tiens, & lui direz :

Défrize-moy cecy; fais tant par tes iournées

Qu'il devienne tout plat. Lors elle lui donna

Le ne sçais quoy qu'elle tira

Du verger de Cypris, labirinte des fées,  
Ce qu'un Duc autrefois jugea si précieux,  
Qu'il voulut l'honorer d'une Chevalerie;

Illustre & noble confrairie

Moins pleine d'hommes que de Dieux.

L'Amant dit au Demon : c'est ligne circulaire

Et courbe que ceci; ie t'ordonne d'en faire

Ligne droite & sans nuls retours.

Va t'en y travailler, & cours.

L'esprit s'en va, n'a point de cesse

Qu'il n'ait mis le fil sous la presse,

Tâché de l'aplatir à grands coups de marteau,

Fait sejourner au fonds de l'eau;

Sans que la ligne fust d'un seul point étendue;

De quelque tour qu'il se servist,

Quelque secret qu'il eust, quelque charme qu'il fist,

C'estoit temps & peine perduë :

Il ne pût mettre à la raison

La toison.

Elle se revoltoit contre le vent, la pluie,

La neige, le brouillard : plus Satan y touchoit

Moins l'annelure se laschoit.

Qu'est-ceci, disoit-il, ie ne vis de ma vie

Chose de telle étoffe : il n'est point de lutin

Qui n'y perdist tout son latin.

Messire Diable un beau matin

S'en va trouver son homme, & lui dit, ie te laisse.

Aprens-moy seulement ce que c'est que cela :

Ie te le rens, tien, le voila,



Je suis victus, ie le confesse.  
Nôtre ami Monsieur le luiton,  
Dir l'homme, vous perdez un peu trop tost courage ;  
Celuy-cy n'est pas seul, & plus d'un compagnon  
Vous auroit taillé de l'ouvrage.





*Le Magnifique.*

UN peu d'esprit, beaucoup de bonne mine,  
Et plus encor de liberalité,  
C'est en amour une triple machine  
Par qui maint fort est bien tost emporté;  
Rocher fust-il ; rochers aussi se prennent.  
Qu'on soit bien fait, qu'on ayt quelque talent,  
Que les cordons de la bourse ne tiennent ;  
Je vous le dis, la place est au galant.  
On la prend bien quelquefois sans ces choses.  
Bon fait avoir néanmoins quelques doses  
D'entendement, & n'estre pas un sot :  
Quant à l'avare, on le hait : le magot  
A grand besoin de bonne retorique :  
La meilleure est celle du liberal.  
Vn florentin nommé le Magnifique  
La possédoit en propre original.  
Le Magnifique estoit un nom de guerre  
Qu'on luy donna ; bien l'avoit mérité :  
Son train de vivre, & son honnesteré,  
Ses dons sur tout, l'avoient par toute terre  
Déclaré tel ; propre, bien fait, bien mis,  
L'esprit galant, & l'air des plus polis.

Il se piqua pour certaine femelle  
De haut estat. La conquête estoit belle :  
Elle excitoit doublement le désir :  
Rien n'y manquoit, la gloire & le plaisir.  
Aldobrandin estoit de cette Dame  
Bail & mary : pourquoy bail ? ce mot là  
Ne me plaît point ; c'est mal dit que cela ;  
Car un mary ne baille point sa femme.  
Aldobrandin la sienne ne bailloit ;  
Trop bien cét homme à la garder veilloit  
De tous ses yeux ; s'il en eust eu dix mille,  
Il les eust tous à ce soin occupez :  
Amour le rend, quand il veut, inutile :  
Ces Argus là sont fort souvent trompez.  
Aldobrandin ne croioit pas possible  
Qu'il le fust onc ; il défoit les gens.  
Au demeurant il estoit fort sensible  
A l'intérêt, aymoît fort les presens.  
Son concurrent n'avoit encor sçeu dire  
Le moindre mot à l'objet de ses vœux :  
On ignoroit, ce luy sembloit, ses feux,  
Et le surplus de l'Amoureux martyr ;  
(Car c'est toujours une même chanson)  
Si l'on l'eust sçeu, qu'eust on fait ? que fait on ?  
Ià n'est besoin qu'au lecteur je le die.  
Pour revenir à nostre pauvre Amant,  
Il n'avoit sçeu dire un mot seulement  
Au Medecin touchant sa maladie.  
Or le voila qui tourmente sa vie,

Qui va, qui vient, qui court, qui perd ses pas :  
Point de fenestre & point de jalousie  
Ne luy permet d'entrevoir les appas,  
Ny d'entrouïr la voix de sa Maîtresse.  
Il ne fut onc semblable forteresse.  
Si faudra t'il qu'elle y vienne pourtant.  
Voicy comment s'y prit nostre assiegeant.  
Ie pense avoir des-ja dit, ce me semble,  
Qu'Aldobrandin homme à presens étoit ;  
Non qu'il en fist, mais il en recevoit.  
Le Magnifique avoit un Cheval d'amble,  
Beau, bien taillé, dont il faisoit grand cas ;  
Il l'appelloit à cause de son pas  
La haquenée. Aldobrandin le loüe :  
Ce fut assez ; nôtre Amant proposa  
De le troquer ; l'Epoux s'en excusa :  
Non pas, dit-il, que ie ne vous avoüe  
Qu'il me plaît fort ; mais à de tels marchés  
Ie perds toûiours. Alors le Magnifique,  
Qui void le but de cette politique,  
Reprit ; eh bien, faisons mieux ; ne troquez ;  
Mais pour le prix du Cheval permettez  
Que vous présent j'entretienne Madame.  
C'est un désir curieux qui m'a pris.  
Encor faut-il que mes meilleurs amis  
Sçachent un peu ce qu'elle a dedans l'ame.  
Ie vous demande un quart d'heure sans plus.  
Aldobrandin l'arrestant là dessus ;  
L'en suis d'avis ; ie livreray ma femme ?

Ma foy mon cher gardez vôtre Cheval.  
Quoy, vous présent ? Moy présent. Et quel mal  
Encore un coup peut il en la présence  
D'un mary fin comme vous arriver ?  
Aldobrandin commence d'y refver :  
En raisonnant en foy ; quelle apparence  
Qu'il en mêviennne en effiet moy présent ?  
C'est marché feur ; il est fol ; à son dam ;  
Que prétend-il ? pour plus grande assurance ,  
Sans qu'il le fçache, il faut faire défenfe  
A ma moitié de répondre au galant.  
Sus, dit l'Epoux, j'y consens. La distance  
De vous à nous, pourfuivit nôtre Amant,  
Sera reiglée, afin qu'aucunement  
Vous n'entendiez. Il y consent encore :  
Puis va querir sa femme en ce moment.  
Quand l'autre void celle là qu'il adore,  
Il se croit estre en un enchantement.  
Les saluts faits, en un coin de la sale  
Ils sè vont feoir. Nôtre galant n'étaie  
Vn long narré ; mais vient d'abord au fait.  
Ie n'ay le lieu ny le temps à fouhait,  
Commença-t-il ; puis ie tiens inutile  
De tant tourner, il n'est que d'aller droit.  
Partant, Madame, en un mot comme en mille,  
Vostre beauté jusqu'au vif m'a touché.  
Penferiez-vous que ce fust un peché  
Que d'y répondre ? Ah ie vous crois, Madame,  
De trop bon sens. Si i'avois le loisir,

Je ferois voir par les formes ma flame,  
Et vous dirois de cet ardent désir  
Tout le menu : mais que ie brusle, meure,  
Et m'en tourmente, & me dise aux abois,  
Tout ce chemin que l'on fait en six mois,  
Il me convient le faire en un quart d'heure :  
Et plus encor ; car ce n'est pas là tout.  
Froid est l'Amant qui ne va jusqu'au bout,  
Et par sotise en si beau train demeure.  
Vous vous taisez ? pas un mot ! qu'est-ce là ?  
Renvoyez-vous de la sorte un pauvre homme ?  
Le Ciel vous fit, il est vray, ce qu'on nomme  
Divinité ; mais faut-il pour cela  
Ne point répondre alors que l'on vous prie ?  
Je vois, ie vois, c'est une tricherie  
De vôtre Epoux : il m'a joué ce trait ;  
Et ne prétend qu'aucune repartie  
Soit du marché : mais j'y sçais un secret.  
Rien n'y fera pour le feur sa défense.  
Je sçauray bien me répondre pour vous :  
Puis ce coin d'œil par son langage doux  
Rompt à mon sens quelque peu le silence.  
I'y lis cecy. Ne croyez pas, Monsieur,  
Que la Nature ait composé mon cœur  
De marbre dur. Vos fréquentes passades,  
Iouxtes, tournois, devises, serenades,  
M'ont avant vous déclaré vôtre amour.  
Bien loin qu'il m'ait en nul point offensée ;  
Je vous diray que des le premier jour

I'y répondis, & me fentis bleffée  
Du mefme trait; mais que nous fert cecy ?  
Ce qu'il nous fert ? je m'en vais vous le dire :  
Eftant d'accord, il faut cette nuit cy  
Goûter le fruit de ce commun martyre ;  
De vôtre Epoux nous vanger & nous rire ;  
Bref le payer du foin qu'il prend icy ;  
De ces fruits là le dernier n'eft le pire.  
Vôtre jardin viendra comme de cire :  
Descendez-y ; ne doutez du succès :  
Vôtre mary ne fe tiendra iamais  
Qu'à fa maifon des champs, ie vous l'affure,  
Tantoft il n'aille éprouver fa monture.  
Vos doiïgnas en leur premier fommeil,  
Vous descendrez, fans nul autre appareil  
Que de jetter une robe fourrée  
Sur vôtre dos, & viendrez au jardin.  
De mon costé l'échelle eft préparée.  
Ie monteray par la cour du voifin :  
Ie l'ay gagné : la ruë eft trop publique. ✓  
Ne craignez rien. Ah mon cher Magnifique  
Que ie vous ayme ! & que ie vous fçais gré  
De ce deffein ! venez, je descendray.  
C'eft vous qui parle ; & pluft au Ciel Madame,  
Qu'on vous ofaft embraffer les genoux !  
Mon Magnifique, à tantoft ; vôtre flame  
Ne craindra point les regards d'un ialoux.  
L'Amant la quite ; & feint d'eftre en couroux ;  
Puis tout grondant : Vous me la donnez bonne,

Aldobrandin ; je n'entendois cela.  
Autant vaudroit n'estre avecque personne  
Que d'estre avec Madame que voila.  
Si vous trouvez Chevaux à ce prix là,  
Vous les devez prendre sur ma parole.  
Le mien hannit du moins ; mais cette idole  
Est proprement un fort joly poisson.  
Or fus, j'en tiens ; ce m'est une leçon.  
Quiconque veut le reste du quart d'heure  
N'a qu'à parler ; j'en feray iuste prix.  
Aldobrandin rit si fort qu'il en pleure.  
Ces ieunes gens, dit-il, en leurs esprits  
Mettent toujours quelque haute entreprise.  
Nostre féal vous laschez trop tost prise ;  
Avec le temps on en viendroit à bout.  
I'y tiendray l'œil ; car ce n'est pas là tout ;  
Nous y sçavons encor quelque rubrique :  
Et cependant, Monsieur le Magnifique,  
La haquenée est nettement à nous :  
Plus ne fera de dépense chez-vous.  
Des-aujourd'huy, qu'il ne vous en déplaise,  
Vous me verrez dessus fort à mon aise  
Dans le chemin de ma maison des champs.  
Il n'y manqua, sur le soir ; & nos gens  
Au rendez-vous tout aussi peu manquerent.  
Dire comment les choses s'y passerent,  
C'est un détail trop long ; lecteur prudent  
Je m'en remets à ton bon jugement.  
La Dame estoit jeune, fringante, & belle,



L'Amant bien fait, & tous deux fort épris.  
Trois rendez-vous coup sur coup furent pris;  
Moins n'en valoit si gentille femelle.  
Aucun peril, nul mauvais accident,  
Bons dormitifs en or comme en argent  
Aux doüagnas, & bonne sentinelle.  
Vn pavillon vers le bout du jardin  
Vint à propos; Messire Aldobrandin  
Ne l'avoit fait bâtir pour cet usage.  
Conclusion qu'il prit en cocüage  
Tous ses degrez; un seul ne luy manqua;  
Tant sçeut ioüer son ieu la haquenée :  
Contant ne fut d'une seule iournée  
Pour l'éprouver; aux champs il demeura  
Trois iours entiers; sans doute ny scrupule.  
I'en connois bien qui ne sont si chanceux;  
Car ils ont femme, & n'ont Cheval ny Mule,  
Sçachant de plus tout ce qu'on fait chez eux.





### *Le Tableau.*

ON m'engage à conter d'une maniere honneste  
Le sujet d'un de ces tableaux  
Sur lesquels on met des rideaux.  
Il me faut tirer de ma teste  
Nombre de traits nouveaux, piquans & delicats,  
Qui disent & ne disent pas,  
Et qui soient entendus sans notes  
Des Agnés mesme les plus sottes :  
Ce n'est pas coucher gros ; ces extremes Agnés  
Sontoiseaux qu'on ne vit jamais.

Toutè Matrône sage, à ce que dit Catule,  
Regarde volontiers le gigantesque don  
Fait au fruit de Vénus par la main de Junon :  
A ce plaissant objet si quelqu'une recule,  
Cette quelqu'une dissimule.  
Ce principe posé, pourquoy plus de scrupule,  
Pourquoy moins de licence aux oreilles qu'aux yeux ?  
Puisqu'on le veut ainsi, ie feray de mon mieux :  
Nuls traits à découvert n'auront icy de place ;  
Tout y sera voilé ; mais de gaze ; & si bien,  
Que ie crois qu'on n'en perdra rien.

Qui pense finement, & s'exprime avec grace,

Fait tout passer; car tout passe :

Je l'ay cent fois éprouvé :

Quand le mot est bien trouvé,

Le sexe en sa faveur à la chose pardonne :

Ce n'est plus elle alors, c'est elle encor pourtant :

Vous ne faites rougir personne,

Et tout le monde vous entend.

J'ay besoin aujourd'huy de cet art important.

Pourquoy, me dira-t-on, puisque sur ces merveilles,

Le sexe porte l'œil sans toutes ces façons ?

Je réponds à cela ; chastes sont ses oreilles

Encor que les yeux soient fripons.

Je veux, quoy qu'il en soit, expliquer à des belles

Cette chaise rompuë, & ce rustre tombé :

Muses venez m'ayder ; mais vous estes pucelles,

Au joly jeu d'amour ne sçachant A ny B.

Muses ne bougez donc ; seulement par bonté

Dites au Dieu des vers que dans mon entreprise

Il est bon qu'il me favorise,

Et de mes mots fasse le choix,

Ou je diray quelque sottise

Qui me fera donner du busque sur les doigts.

C'est assez raisonner ; venons à la peinture.

Elle contient une aventure

Arrivée au pays d'Amours.

Iadis la ville de Citere

Avoit en l'un de ses faux-bourgs

Vn Monastere.

Venus en fit un Séminaire.  
Il estoit de Nonains, & ie puis dire ainfi  
Qu'il estoit de galans aussi.  
En ce lieu hantoient d'ordinaire  
Gens de Cour, Gens de Ville, & Sacrificateurs,  
Et Docteurs,  
Et Bacheliers sur tout. Vn de ce dernier ordre  
Passoit dans la maison pour estre des Amis,  
Propre, toujours razé, bien-disant, & beau-fils :  
Sur son chapeau luisant, sur son rabat bien mis  
La médifance n'eust sçeu mordre.  
Ce qu'il avoit de plus charmant,  
C'est que deux des Nonains alternativement  
En tiroient maint & maint service.  
L'une n'avoit quité les atours de Novice  
Que depuis quelques mois ; l'autre encor les portoit :  
La moins jeune à peine contoît  
Vn an entier pardeffus seize ;  
Aage propre à soutenir these ;  
These d'amour ; le Bachelier  
Leur avoit rendu familier  
Chaque point de cette science,  
Et le tout par experience.

Vne assignation pleine d'impatience  
Fut un iour par les sœurs donnée à cet Amant ;  
Et pour rendre complet le divertissement,  
Bacchus avec Cères, de qui la compagnie  
Met Venus en train bien souvent,

Devoient estre ce coup de la cérémonie.  
Propreté toucha seule aux apprets du régal.  
Elle sçeut s'en tirer avec beaucoup de grace.  
Tout passa par ses mains, & le vin, & la glace,  
Et les caraffes de cristal.  
On s'y feroit miré. Flore à l'haleine d'ambre  
Sema de fleurs toute la chambre.  
Elle en fit un iardin. Sur le linge ces fleurs  
Formoient des las d'amour, & le chiffre des sœurs.  
Leurs Cloistrières excellences  
Aimoient fort ces magnificences :  
C'est un plaisir de None. Au reste leur beauté  
Aiguisoit l'appetit aussi de son costé.  
Mille secrettes circonstances  
De leurs corps polis & charmans  
Augmentoient l'ardeur des Amans.  
Leur taille estoit presque semblable.  
Blancheur, delicateffe, embonpoint raisonnable,  
Fermeté, tout charmoit, tout estoit fait au tour.  
En mille endroits nichoit l'amour,  
Sous une guimpe, un voile, & sous un scapulaire,  
Sous ceci, sous cela que void peu l'œil du iour  
Si celuy du galant ne l'appelle au mistere.  
A ces sœurs l'enfant de Cytere  
Mille fois le iour s'en venoit  
Les bras ouverts, & les prenoit  
L'une apres l'autre pour sa mere.

Tel ce couple attendoit le Bachelier trop lent;

Et de luy tout en l'attendant  
Elles disoient du mal, puis du bien, puis les belles  
Imputoient son retardement  
A quelques amitez nouvelles.  
Qui peut le retenir, disoit l'une, est-ce amour ?  
Est-ce affaire ? est-ce maladie ?  
Qu'il y revienne de sa vie,  
Disoit l'autre, il aura son tour.  
Tandis qu'elles cherchoient là dessous du mystere,  
Passe un Mazet portant à la depositaire  
Certain fardeau peu necessaire.  
Ce n'estoit qu'un prétexte, & selon qu'on m'a dit  
Cette depositaire ayant grand appetit  
Faisoit sa portion des talens de ce Rustre  
Tenu dans tels repas pour un traiteur illustre.  
Le coquin lourd d'ailleurs, & de tres court esprit  
A la cellule se méprit.  
Il alla chez les attendantes  
Fraper avec ses mains pesantes.  
On ouvre, on est surpris, on le maudit d'abord,  
Puis on void que c'est un tresor.  
Les Nonains s'éclatent de rire.  
Toutes deux commencent à dire,  
Comme si toutes deux s'étoient donné le mot,  
Servons nous de ce maistrq sot.  
Il vaut bien l'autre, que t'en semble ?  
La Professe ajoûta ; c'est tres bien avisé.  
Qu'atendions nous ici ? qu'il nous fût debité  
De beaux discours ? non non, ny rien qui leur ressemble.

Ce pitaut doit valoir pour le poinct souhaité  
Bachelier & Docteur ensemble.  
Elle en jugeoit tres-bien ; la taille du garçon,  
Sa simplicité, sa façon,  
Et le peu d'intereſt qu'en tout il ſembloit prendre,  
Faifoient de luy beaucoup attendre.  
C'eſtoit l'homme d'Eſope ; il ne ſongeoit à rien,  
Mais il buvoit & mangeoit bien ;  
Et ſi Xantus l'eueſt laiſſé faire,  
Il auroit pouſſé loin l'affaire.  
Ainſi bientoſt apprivoiſé,  
Il ſe trouva tout diſpoſé  
Pour executer ſans remiſe  
Les ordres des Nonains, les ſervant à leur guiſe  
Dans ſon office de mazet,  
Dont il luy fut donné par les ſœurs un brévet.

Icy la peinture commence :  
Nous voila parvenus au poinct.  
Dieu des vers ne me quite point ;  
J'ay recours à ton aſſiſtance.  
Dy moy pourquoy ce Ruſtre aſſis,  
Sans peine de ſa part, & tres-fort à ſon aiſe  
Laiſſe le ſoin de tout aux amoureux ſoucis  
De ſœur Claude & de ſœur Tereſe.  
N'auroit-il pas mieux fait de leur donner la chaiſe ?  
Il me ſemble des-ja que ie vois Apollon  
Qui me dit, tout beau ; ces matieres  
A fonds ne ſ'examinent gueres :

l'entends ; & l'amour est un étrange garçon.

    J'ay tort d'ériger un fripon

    En Maître de ceremonies.

    Des qu'il entre en une maison,

    Regles & loix en font bannies :

    Sa fantaisie est sa raison.

Le voila qui rompt tout ; c'est assez sa coutume.

Ses jeux sont violens. A terre on vid bien tost

Le galand Catedral ; ou soit par le défaut

De la chaise un peu foible ; ou soit que du pitaud

    Le corps ne fust pas fait de plume ;

Ou soit que sœur Terefe eust chargé d'action

Son discours véhément, & plein d'émotion ;

On entendit craquer l'amoureuse tribune.

Le Rustre tombe à terre en cette occasion.

    Ce premier poinct eust par fortune

    Malheureuse conclusion.

Censeurs, n'approchez point d'icy vostre œil prophane.

Vous gens de bien, voyez comme sœur Claude mit

    Vn tel accident à profit.

Terefe en ce malheur perdit la tramontane.

Claude la débûsqua, s'emparant du timon.

    Terefe pire qu'un demon

Tasche à la retirer, & se remettre au trosne ;

    Mais celle-cy n'est pas personne

    A ceder un poste si doux.

    Sœur Claude prenez garde à vous ;

    Terefe en veut venir aux coups ;



Elle a le poing levé. Qu'elle ayt. C'est bien répondre ;  
Quiconque est occupé comme vous, ne sent rien.

Je ne m'étonne pas que vous sçachiez confondre

Vn petit mal dans un grand bien.

Malgré la colere marquée

Sur le front de la débusquée

Claude fuit son chemin, le Rustre aussi le sien ;

Terefe est mal contante & gronde.

Les plaisirs de Venus font sources de débats,

Leur fureur n'a point de seconde.

I'en prens à tefmoin les combats

Qu'on vid sur la terre & sur l'onde,

Lorsque Paris à Menelas

Osta la merveille du monde.

Qu'un Pitaut faisant naistre un aussi grand procès

Tinft icy lieu d'Helene, une foy fans excés

Le peut croire, & fort bien ; troublez None en sa joye,

Vous verrez la guerre de Troye.

Quoy que Bellone ayt part icy,

I'y vois peu de corps de cuirasse.

Dame Venus se couvre ainfi

Quand elle entre en champ clos avec le Dieu de Trace.

Cette armure a beaucoup de grace.

Belles vous m'entendez : ie n'en diray pas plus :

L'habit de guerre de Venus

Est plein de choses admirables !

Les Ciclopes aux membres nus

Forgent peu de harnois qui lui soient comparables :

Celui du preux Achille auroit esté plus beau,

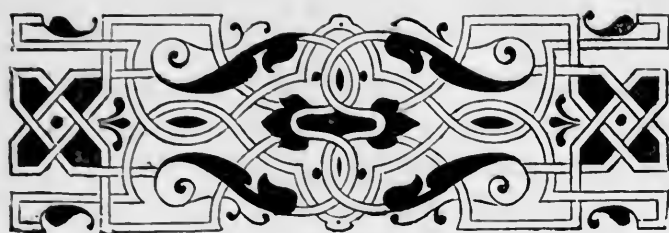
Si Vulcan eust dessus gravé nostre tableau.  
Or ay ie des Nonains mis en vers l'avanture,  
Mais non avec des traits dignes de l'action;  
Et comme celle-cy déchet dans la peinture,  
La peinture déchet dans ma description :  
Les mots & les couleurs ne sont choses pareilles,  
Ny les yeux ne sont les oreilles.

I'ay laissé long-temps au filet  
Sœur Terefe la détrônée.  
Elle eut son tour : nostre mazer  
Partagea si bien sa journée.

Que chacun fut content. L'histoire finit là ;  
Du festin pas un mot : ie veux croire, & pour caule,  
Que l'on but & que l'on mangea :  
Ce fut l'intermede & la pose.

Enfin tout alla bien ; horsmis qu'en bonne foy  
L'heure du rendez-vous m'enbarasse, & pourquoy ?  
Si l'Amant ne vint pas, sœur Claude & sœur Terefe  
Eurent à tout le moins dequoy se consoler ;  
S'il vint, on sçeut cacher le lourdaut & la chaise,  
L'Amant trouva bien tost encor à qui parler.





# TABLE DES MATIERES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

## PREMIERE PARTIE.

	Pages.
Advertissement. . . . .	3
Preface. . . . .	5
Ioconde. . . . .	11
Richard Minutolo. . . . .	30
Le Cocu, Battu, & Content. . . . .	39
Le Mary Confesseur. . . . .	45
Conte d'une chose arrivée à Chasteau-Thierry. . . . .	47
Conte tiré d'Athenée. . . . .	49
Autre Conte tiré d'Athenée. . . . .	50
Conte de ****. . . . .	51
Conte du Juge de Messe. . . . .	52
Conte d'un Payfan, qui avoit offensé son Seigneur. . . . .	53

## DEUXIESME PARTIE.

Preface. . . . .	59
Le Faiseur d'Oreilles, & le Raccommodeur de Moules. . . . .	65
Les Freres de Catalogne. . . . .	73
Le Berceau. . . . .	83

Le Muletier. . . . .	91
L'Oraison de S. Julien. . . . .	97
La Servante justifiée. . . . .	110
La Gageure des trois Commeres. . . . .	116
Le Calendrier des Vieillards. . . . .	130
A Femme Avare Galant Escroc. . . . .	140
On ne s'avise jamais de tout. . . . .	143
Le Villageois qui cherche son Veau. . . . .	145
L'Anneau d'Hans Carvel. . . . .	146
Le Gafcon puny. . . . .	148
La Fiancée du Roy de Garbe. . . . .	153
L'Hermite. . . . .	182
Mazet de Lamporechio. . . . .	190

## TROISIÈME PARTIE.

Les Oyes de Frere Philippe. . . . .	201
La Mandragore . . . . .	208
Les Remois . . . . .	220
La Coupe enchantée. . . . .	228
Le Faucon. . . . .	247
La Courtisane amoureuse. . . . .	257
Nicaïse . . . . .	268
Le Baft . . . . .	278
Le Baïser rendu. . . . .	279
Epigramme . . . . .	280
Imitation d'Anacreon. . . . .	281
Autre Imitation d'Anacreon. . . . .	282
Le petit Chien qui secoué de l'argent & des pierreries. . . . .	284

## QUATRIÈME PARTIE.

Comment l'esprit vient aux Filles. . . . .	305
L'Abbesse . . . . .	311

Les Troqueurs. . . . .	317
Le cas de Conscience. . . . .	324
Le Diable de Papefiguiere. . . . .	330
Feronde ou le Purgatoire. . . . .	337
Le Pfautier. . . . .	345
Le Roy Candaule, & le Maître en droit . . . . .	351
Le Diable en Enfer. . . . .	364
La Jument du Compere Pierre. . . . .	372
Pasté d'Anguille. . . . .	379
Les Lunettes. . . . .	385
Le Cuvier. . . . .	393
La chose impossible. . . . .	396
Le Magnifique. . . . .	400
Le Tableau. . . . .	408

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.



IMPRIMÉ PAR A. QUANTIN

ANCIENNE MAISON J. CLAYE

POUR

*ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR*

A PARIS



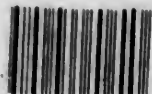
**La Bibliothèque  
Université d'Ottawa  
Échéance**

**The Library  
University of Ottawa  
Date due**

<p>0274</p> <p>1972</p> <p>U0160 07202</p>			
--	--	--	--



CE



a39003



003330023b

CE PQ 1809

.A1 1877 V1

C00 LA FONTAINE, CONTES ET

ACC# 1388685

